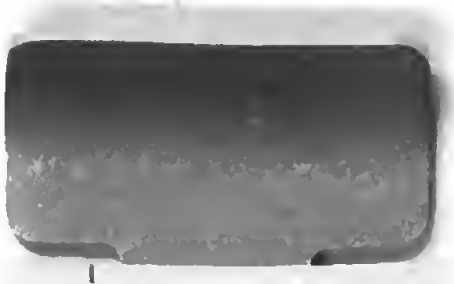
3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME HUITIEME.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME VIII.

TOM JONES

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

TOME SECOND.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.

BIBLIOTECA · PATRIARCHALE · TORINO

TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture ſurprenante.

Tom & le ſolitaire, en s'entretenant des beautés de la nature, étoient parvenus au haut de la montagne, au bas de laquelle on voyoit un grand bois; lorſque des cris perçans, qui paroiſſoient en ſortir, vinrent tout-à-coup leur frapper l'oreille. Tom écouta pendant quelques inſtans, & prenant auſſitôt ſon parti, il deſcendit, ou plutôt ſe laiſſa gliſſer juſqu'au bas de la montagne, & s'enfonça dans le plus épais du bois.

Les cris qui redoubloient lui ſervoient

de guide ; il vit bientôt un ſpectacle auſſi cruel qu'intéreſſant. C'étoit une femme demi nue, luttant contre un homme, qui, à l'aide d'une jarretiere paſſée au cou de cette malheureuſe, l'entraînoit vers un arbre où il paroiſſoit avoir deſſein de l'attacher. Tom, ſans perdre un inſtant en informations inutiles, appercevant un gros bâton que cet homme avoit laiſſé par terre à quelques pas de lui, s'en ſervit ſi utilement avant que ce ſcélérat eût le tems de ſe mettre en défenſe, que la femme même, imaginant ſon ennemi hors d'état de jamais l'offenſer, crut devoir demander grace pour lui au redoutable Jones.

Cette belle affligée tomba aux pieds de ſon libérateur, & lui marqua toute la ſincérité de ſa reconnoiſſance. Il étoit tendre ; il s'empreſſa de la relever, & l'aſſura, en béguayant, de tout le plaiſir qu'il reſſentoit d'avoir été utile à une femme ſi charmante.

La vérité du fait eſt que l'inconnue étoit encore aimable & fraîche ; & que le déſordre de ſon habillement, qui laiſſoit voir une gorge très-blanche, avoit tellement exagéré le mérite du reſte aux yeux du ſuſceptible Tom, qu'il ne ſavoit plus qu'admirer & ſe taire.

La dame ſe trouvoit à-peu-près dans les mêmes diſpoſitions. Jones étoit beau & fait à peindre, nous l'avons déjà dit, tout cela joint à un ſervice eſſentiel & rendu à propos,

avoit fait naître une foule de ſentimens ſi divers dans le cœur de l'inconnue, que ſa bouche manquoit d'expreſſions pour les peindre à ſon gré.

Leur ſilence ne fut interrompu que par les mouvemens du bleſſé, qui tentoit de ſe relever : ce que Jones n'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui lia les mains derriere le dos, avec la jarretiere même dont ce perfide avoit prétendu faire un uſage bien plus criminel. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, & Tom ne l'avoit pas encore enviſagé. Il ne fut pas peu ſurpris, ni peut-être moins ſatisfait, de reconnoître en lui ce même enſeigne, ce même Northerton, qui, quelques jours auparavant, l'avoit ſi brutalement bleſſé à la tête.

Tom eut bientôt pris ſon parti. Il demanda à la dame ſi elle étoit éloignée de chez elle, ou ſi elle n'avoit aucunes connoiſſances dans le voiſinage, chez leſquelles il pût la conduire, en attendant qu'il pût remettre Northerton dans la priſon la plus prochaine. L'inconnue lui apprit qu'elle étoit abſolument étrangere dans ce pays ; & Jones commençoit à ſe trouver dans un grand embarras, lorſqu'il ſe reſſouvint du bon hermite, qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Il y vola, & retrouva le ſolitaire aſſis au même endroit, qui, avec un fuſil à la main, attendoit tranquillement la fin de l'avanture.

Le vieillard lui conseilla de mener la dame à Upton, petite ville voisine, & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les secours qu'exigeoit sa situation présente.

Tom satisfait sur l'article qui l'intéressoit le plus, remercia l'hermite, prit congé de lui, le pria d'envoyer Partridge à l'endroit indiqué, & revint au bois à toutes jambes. Lorsque Jones étoit parti pour aller consulter *l'homme de la montagne*, il avoit très-bien imaginé que M. Northerton, avec les mains liées derriere le dos, n'étoit pas en état de rien entreprendre contre la femme qu'il laissoit avec lui. Il savoit, d'ailleurs, que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de la voix de cette dame; & il avoit menacé l'enseigne d'être lui-même son bourreau, s'il donnoit lieu de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cet arrangement étoit sensé; il n'y manquoit qu'un point: c'est que Northerton avoit les bras très-bien liés, mais que ses jambes étoient libres; de sorte que l'enseigne, pendant l'absence de Jones, avoit cru devoir s'en servir pour se sauver dans le plus épais du bois.

L'imprudent Tom, à son retour, piqué de cette fuite, vouloit absolument le suivre: mais la dame, effrayée de la nouvelle absence projettée par son libérateur, qui pouvoit s'égarer dans la forêt, & la laisser seule dans un état très-peu décent, le pria de si

bonne grace d'abandonner cette pourſuite, que le complaiſant Jones ne put la refuſer.

Elle attendoit encore une autre grace : nous avons dit qu'elle étoit preſque nue, & ſa pudeur ſouffroit de ſe voir ainſi expoſée aux regards d'un jeune homme. C'eſt ce qu'elle lui fit entendre avec tous les ménagemens poſſibles, tandis qu'ils étoient en route pour aller à Upton. Tom, qui ſavoit trop bien vivre pour ne ſe pas prêter aux ſcrupules d'une dame, lui propoſa dans l'inſtant ſon habit : ce qui fut refuſé. Pourquoi donc? Je l'ignore. Ce que je ſais poſitivement, c'eſt que Jones, ſans doute, pour la raſſurer contre l'inquiétude que pouvoit lui cauſer la liberté de ſes regards, lui propoſa de marcher devant elle juſqu'à la ville, & qu'ils y arriverent ainſi.

Quelques mauvais plaiſans diront peut-être, que, dans le cours de cette marche, aſſez ſemblable à celle de deux tendres époux très-fameux dans la fable, notre moderne Orphée fut plus d'une fois tenté, & ſuccomba même à la tentation de regarder ſouvent derriere lui. Quoi qu'il en ſoit, il parvint à mener ſa compagne, ſans aucun accident, juſque dans les murs délabrés de l'illuſtre ville d'Upton.

CHAPITRE II.

Arrivée de JONES *& de la dame inconnue, dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles avantures.*

JONES, après avoir fait choix de l'hôtellerie la plus apparente, & demandé une chambre haute, où la ſervante le conduiſoit, ſe vit tout-à-coup arrêté par l'hôte, très-choqué (diſoit-il) qu'une pareille créature osât mettre le pied dans ſa maiſon. Tom, indigné de cette inſulte, en alloit punir l'auteur, lorſque l'arrivée de l'hôteſſe ajouta au vacarme dont rétentiſſoit l'hôtellerie. Partridge, qui arrivoit alors, heurle à l'uniſſon avec eux: la ſervante auſſi méchante bête que ſes maîtres, vient mêler ſa voix à la leur: tous parlent, tous crient, tous tempêtent, tous jurent à la fois, tous enfin alloient ſe battre; quand l'arrivée d'un carroſſe à quatre chevaux, qui ſe fit entendre à la porte, attirant de ce côté toutes les attentions de l'hôte & de ſa femme, laiſſa enfin l'entrée de l'eſcalier libre à nos voyageurs. La chambre, dont ils s'emparerent, étoit la plus belle de la maiſon; & Tom félicitoit déjà ſa belle inconnue de ſon arrivée dans Upton, lorſque l'hôteſſe, avec un air

plus radouci, vint les prier de vouloir bien céder cet appartement à une jeune dame de la plus grande qualité, qui venoit d'arriver dans un carroſſe à quatre chevaux, avec une femme de chambre.

Jones & ſon inconnue crurent devoir y conſentir, pourvu qu'on leur en donnât un autre. L'hôteſſe y conſentit; & l'on deſcendit dans la cuiſine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Mais à peine y étoient-ils entrés, qu'un détachement de ſoldats, qui conduiſoient un déſerteur, arriva dans l'hôtellerie. Le ſergent s'informa d'abord à l'hôte du nom & de la demeure du premier magiſtrat du lieu, & fut aſſez ſurpris d'apprendre que c'étoit l'aubergiſte même. Il lui demanda à la fois des billets de logement & une bouteille de bierre; & ſe plaça, en attendant, auprès du feu. Tandis que ceci ſe paſſoit, Jones étoit occupé à conſoler ſa dame, qui, aſſiſe vis-à-vis d'une table de la cuiſine, & la tête appuyée ſur ſon bras, pleuroit ſes infortunes.... Mais de crainte que le lecteur (attendu certaine circonſtance, qu'il n'a sûrement pas oubliée) ne ſoit ici dans l'embarras, je crois qu'il eſt bon d'avertir que l'inconnue, avant que de quitter la chambre haute, s'étoit pourvue d'une fourre d'oreiller, qu'elle avoit employée de façon à pouvoir paroître aux yeux de tant de gens dans un état un peu moins indécent.

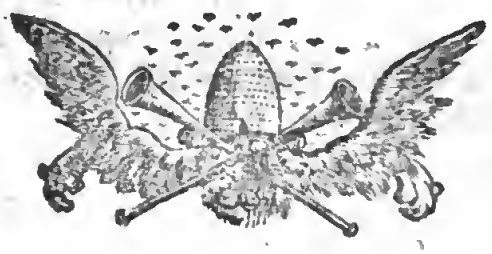
Le ſergent, qui du coin du feu la regardoit avec attention depuis quelques minutes, très-sûr de ne ſe point méprendre, quitte alors ſa place avec vivacité, s'approche chapeau bas, & lui demande, en béguayant, ſi ce n'eſt point l'épouſe du capitaine Waters qu'il a l'honneur de ſaluer ? La pauvre femme, qui juſques-là n'avoit oſé lever les yeux, reconnut d'abord le ſergent, & lui avoua, en rougiſſant, qu'il ne ſe trompoit point. Ce qui m'étonne, lui dit-elle, en ſoupirant, c'eſt d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire ! Vous voyez mon libérateur (ajouta-elle, en montrant M. Jones) c'eſt à lui que je dois la vie; c'eſt à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoique ce gentilhomme ait fait pour vous, s'écria le ſergent, en retrouſſant vivement ſa mouſtache, il peut compter ſur la reconnoiſſance du capitaine, & j'en ſuis garant. En attendant, madame, ſi je pouvois vous être bon à quelque choſe, ordonnez, diſpoſez de moi ſans façon : je connois le bon cœur du capitaine; ce ſera m'obliger.

Tous les regards furent alors fixés ſur cette dame. L'hôteſſe, qui avoit tout entendu, courut à elle, l'accabla d'excuſes, rejeta la réception qu'on lui avoit faite ſur la crainte de déshonorer une hôtellerie bien famée, & finit par la ſupplier de diſpoſer de ſa plus belle robe, en attendant que l'équipage de la da-

me, volé ſans doute, pût être retrouvé.

La dame avoit peine à lui pardonner. L'interceſſion de Jones l'y détermina. La robe fut acceptée; on fit faire grand feu dans une autre chambre aſſez propre, où l'hôteſſe accompagna madame, qu'elle vouloit, dit-elle, avoir l'honneur d'aider à ſa toilette. Le calme étant ainſi rétabli par-tout, Jones, en attendant qu'elle fut habillée, & que le dîner qu'il commanda fût prêt, raſſembla toute la compagnie auprès du feu, & commanda une jatte de *panch*, pour ſceller la paix générale.



CHAPITRE III.

Plus qu'à demi prévu.

LA table miſe, & le dîner ſervi dans la chambre de madame Waters, Tom ne ſe fit pas appeler deux fois. Il étoit à jeun depuis près de vingt-quatre heures : on peut juger s'il s'en indemniſa. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la dame : elle avoit déjà trop regardé Jones, elle le regardoit encore, & ne voyoit que lui. Un ſens n'eſt preſque jamais pleinement ſatisfait qu'aux dépens des autres.

Notre héros, ſans être *petit-maître*, interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades, qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée ; il en faiſoit tacitement ſon profit, & mangeoit d'autant, très-réſolu de ſavoir à quoi s'en tenir dès que la table ſeroit levée. Ce moment arriva.

Les ſentimens d'une reconnoiſſance très-légitime, de la part de la dame, ouvrirent la ſcene. Tom y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif & preſſant : l'amour & l'occaſion le dictoient : point de raiſonnemens vagues, point de digreſſions inutiles ; rien qui s'écartât du vrai but ; bien attaqué d'une part, aſſez bien défendu de l'autre, juſqu'au moment où certain point

cédé mit les deux interlocuteurs d'accord, du moins pour un moment.

Tom profita de la trêve, pour laiſſer entrevoir quelque curioſité ſur l'avanture extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer madame Waters. Mais il ſentit bientôt, par l'adreſſe avec laquelle elle écartoit ſes demandes, qu'elle avoit des raiſons pour n'entrer dans aucun détail ſur cet article. C'en fut aſſez pour l'empêcher d'inſiſter davantage : mais il ne préſuma pas moins, que femme qui ſe taît en pareil cas, craint ou de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la dame, en détournant cette converſation, la ramène inſenſiblement ſur une autre matiere, écoutons un inſtant celle que l'on tient ſur leur compte dans la cuiſine.

Partridge, le ſergent, & le cocher qui avoit amené la jeune perſonne de qualité, avec ſa femme de chambre, buvoient auprès du feu : l'hôte & l'hôteſſe, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*homme de la montagne*, touchant la ſituation dans laquelle madame Waters avoit été trouvée dans le bois par ſon maître. Le ſergent, à ſon tour, débita tout ce qu'il ſavoit des antécédens de cette

hiſtoire. La dame, diſoit-il, étoit regardée comme l'épouſe du capitaine Waters; on l'avoit vue par-tout en *quartier* avec lui; elle portoit même ſon nom : il ignoroit pourtant, ainſi que bien d'autres, ſi elle étoit véritablement ſa femme. Mais qu'importe après tout! Elle étoit d'un excellent caractere; elle protégeoit le ſoldat, & tous les officiers l'aimoient. Elle avoit, il eſt vrai, quelque prédilection pour l'enſeigne Northerton. Mais qu'importe encore! le capitaine l'ignoroit, ou ne vouloit pas le ſavoir; il n'en aimoit pas moins ſa femme : qu'avoit-on à y dire? J'ai à y dire, répondit l'hôteſſe, qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui feroient mieux de parler moins. Elle eſt ſa femme légitime; j'en mettrois la main au feu; voyez-la ſeulement habillée, comme elle eſt maintenant, & dites-moi ſi vous vîtes jamais femme de condition mieux miſe? D'ailleurs, une gredine donne-t-elle une *guinée* pour le louage d'une robe? Allez, encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le ſergent, piqué de la *ſortie* que lui faiſoit l'hôteſſe, lui préparoit une réponſe militaire; mais l'hôte, dont le ſon de la *guinée* avoit frappé l'oreille, lui coupa la parole pour quereller ſa femme ſur l'imprudence qu'elle avoit eue de recevoir d'abord ſi durement de ſi généreuſes prati-

ques. Tandis qu'ils conteſtoient maritalement ſur ce ſujet, le ſergent, après avoir verſé raſade à la ronde, interrogea Partridge ſur ce qu'étoit ſon maître, & ſur l'objet de ſon voyage. Partridge, offenſé d'être pris pour un domeſtique, répondit qu'il n'avoit point de maître; que M. Jones étoit ſon ami; que ce même M. Jones étoit fils unique de M. Alworthy; qu'il voyageoit pour ſon plaiſir; & qu'il avoit laiſſé ſon équipage à Gloceſter, pour aller voir plus familiérement *l'homme de la montagne.*

Au nom de M. Alworthy, l'hôte & l'hôteſſe en même tems s'écrierent: quoi! cet aimable & jeune gentilhomme eſt fils de M. Alworthy? de ce M. Alworthy ſi riche, & qui fait tant de bien à tout le monde dans ſa province?

Vous l'avez dit, repliqua grâvement Partridge.

Je m'étois doutée, interrompit l'hôteſſe, que ce jeune homme étoit de condition: tout eſt noble en lui, ſa phyſionomie enchante, ſon premier abord m'a charmée.

L'hôteſſe en eût dit plus, ſans doute, ſi on n'étoit pas venu lui apprendre que la jeune demoiſelle demandoit ſon carroſſe, & vouloit partir à l'inſtant. Mais elle s'en flattoit en vain: ſon cocher, ainſi que le ſergent, étoit ivre: Partridge n'étoit guere plus de ſang-froid. Quant à l'hôte, (dont

le ſeul talent étoit celui de boire,) le vin, la bierre & l'eau-de-vie même ne produiſoient pas plus d'effet ſur lui que ſur les tonneaux de ſa cave.

Tel étoit l'état actuel de la cuiſine, lorſque la ſonnette de l'appartement de madame Waters ſe fit entendre, & fit monter l'hôteſſe. C'étoit du thé qu'on demandoit. L'hôteſſe, en le ſervant, crut devoir amuſer la compagnie de l'embarras où ſe trouvoit la jeune demoiſelle étrangere, par l'intempérance de ſes gens. Hélas! ajouta-t-elle, il eſt peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir pourſuivre actuellement ſon voyage. C'eſt, en vérité, la plus douce & la plus aimable des femmes; & je crois preſque la connoître : je la ſoupçonne même, ou je me trompe lourdement, d'avoir quelque ſecrette paſſion dans l'ame, & de ſuivre quelque infidele... Mais non, elle a trop de charmes pour avoir à ſe plaindre d'un amant : il l'attend ſans doute en quelque endroit convenu entr'eux, & ſon inquiétude égale probablement celle de ſa maîtreſſe.

Tom, à ces mots, laiſſa échapper un ſoupir, auquel madame Waters parut ne point faire attention tant que l'hôteſſe demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laiſſant entrevoir à Jones qu'elle le ſoupçonnoit de n'avoir pas le cœur auſſi libre

qu'elle eût voulu le croire. L'air interdit de Tom, en eſſayant de lui répondre, dut la convaincre que ſes ſoupçons n'étoient pas vains. Mais pourquoi s'en trop allarmer ? Jones lui plaiſoit par la figure, elle étoit sûre de ce point : elle connoiſſoit peu ſon cœur ; qu'y faire ? Il faut jouir de ce que l'on connoît..... Que de femmes ſenſées penſent comme elle, & agiſſent en conſéquence !

CHAPITRE IV.

Eclairciſſemens.

NOUS avons eu ſoin d'indiquer, dans le chapitre précédent, avec quelle politeſſe notre héros s'étoit prêté à la répugnance de madame Waters, concernant le détail des avantures de ſa vie. Mais nos lecteurs ſont peut-être moins délicats. Il faut, en peu de mots, les ſatisfaire.

La dame Waters n'étoit donc, en effet, comme le ſergent l'avoit ſoupçonné, que la maîtreſſe de ſon prétendu mari. Nous ajoutons à regret qu'elle avoit eu quelques bontés pour l'enſeigne Northerton; que la diviſion du régiment où ſervoit M. Waters, ayant deux jours de marche ſur la compagnie dans laquelle M. Northerton étoit enſeigne, étoit arrivée à Worceſter le lendemain du démêlé ſanglant, ci-devant rapporté, entre Northerton & Tom Jones; & qu'il avoit été convenu, entre madame Waters & le capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit ſa marche juſqu'à Worceſter ſeulement, pour de-là retourner à Bath, où ſon prétendu mari iroit la rejoindre après la fin de la campagne.

M. Northerton avoit été inſtruit de cet arrangement par la dame, qui avoit même

promis de reſter à Worceſter juſqu'à ce que la compagnie de l'enſeigne y arrivât. A quel deſſein, me dira-t-on? Le lecteur peut le deviner. Notre devoir eſt de narrer fidellement; & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractere, par d'injurieux commentaires ſur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt échappé de l'hôtellerie, où il avoit ſi cruellement traité notre héros, qu'il avoit couru à Worceſter à la rencontre de madame Waters, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'enſeigne n'avoit pas cru devoir cacher à cette dame ſon démêlé avec Tom Jones: il avoit ſeulement cru devoir ſupprimer toutes les circonſtances qui euſſent pu le rendre trop coupable, mais ſans diſſimuler le danger qui pouvoit menacer ſa tête, au cas que cette affaire fût mal priſe par ſes juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes ſont généralement plus compatiſſantes & plus déſintéreſſées que les hommes. Madame Waters, inſtruite du péril qui menaçoit ſon ami, ne penſa plus qu'à ſa ſûreté. Il fut arrêté, entr'eux, que M. Northerton, après avoir paſſé à travers champs le comté d'Héreford, ſe rendroit dans un des ports de la principauté de Galles, d'où il pourroit, en s'embarquant, défier le reſſentiment de ſes ennemis.

Il eſt vrai que la dame, toujours par le même principe de compaſſion & d'amitié pour lui, s'étoit abſolument déterminée à lui tenir fidelle compagnie... Oh, dira-t-on, ceci paſſe le but! patience, lecteur, pouvoit-elle moins faire? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, étoit dénué de tout: il avoit laiſſé ſon argent à l'hôteſſe qui avoit facilité ſa fuite: comment eut-il vécu? Elle, au contraire, étoit dans l'opulence, & le prouvoit à M. Northerton, en lui mettant ſous les yeux trois billets de banque de 90 livres ſterlin chacun, indépendamment de l'argent comptant & d'un diamant d'un prix aſſez honnête.

On ſent que l'officier, dans la ſituation de ſes affaires, n'étoit pas homme à s'oppoſer aux deſſeins d'une amie auſſi tendre que généreuſe: cela ſeroit trop étonnant. Ce qui l'eſt moins peut-être, attendu les foibleſſes auxquelles certains caracteres ont une pente ſi connue, c'eſt que le projet de voler cette dame fût entré dans la tête de M. Northerton....

Sans doute, il eſt des gens qu'il ne faut pas tenter.
Maudite occaſion! c'eſt toi qui fais le crime.

Madame Waters auroit dû le ſavoir, & ne l'ignoroit pas, ſans doute .... Mais eſt-on prudent, quand on aime?

Il paroît donc maintenant aſſez inutile

d'entrer dans un plus ample détail ſur la façon dont Northerton parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le plus léger prétexte ſuffiſoit pour en impoſer à une amie auſſi chaude que l'étoit madame Waters; & nous croirions faire injure à la ſagacité de nos lecteurs, en ſurchargeant de circonſtances vraiſemblables un fait déjà ſi vraiſemblable par lui-même.

LIVRE X.

QUI CONTIENT ENCORE ENVIRON DOUZE HEURES.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un gentilhomme Irlandois. Grandes avantures dans l'hôtellerie.

Il étoit minuit ſonné, tout dormoit, ou étoit cenſé dormir dans l'hôtellerie, excepté la ſervante Suſanne; lorſqu'un cavalier, arrivant à toute bride, frappa rudement à la porte, & demanda, en entrant, s'il n'étoit point deſcendu quelques femmes dans la maiſon?

A l'air effaré de cet homme, la ſervante effrayée ne ſavoit que lui répondre. Parlez, parlez, dit-il; c'eſt ma femme que je cherche : je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si c'eſt ici qu'elle eſt, je veux la voir : ſi elle en eſt partie, enſeignez-moi le chemin qu'elle a pris, & ſoyez ſûre de votre fortune. Il ouvroit, en prononçant ces mots, une main pleine de guinées,

ſpectacle

ſpectacle ſéduiſant, & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre ſervante à de plus grandes choſes.

Suſanne qui, ſur ce qu'elle avoit ouï dire par le ſergent, de madame Waters, ne doutoit pas qu'il ne fût ici queſtion d'elle, & qui croyoit ne pouvoir jamais trouver l'occaſion de faire plus légitimement ſa fortune, offrit ſans balancer de le conduire dans l'appartement de cette dame.

L'impétueux Irlandois ne ſe le fait pas répéter deux fois. Il monte, ſans chandelle, avec Suſanne; il trouve la porte fermée en-dedans: il frappe, on ne lui répond point aſſez tôt: il frappe de nouveau, fait ſauter la ſerrure, & tombe ſur le nez dans la chambre.

Un homme alors, ſortant du lit, s'offre à ſes yeux, & d'une voix tonnante lui demande à quel titre on entre ainſi dans ſon appartement?

L'Irlandois, qui croyoit s'être trompé de chambre, ſe préparoit à de grandes excuſes, lorſque les rayons de la lune lui montrerent une robe, des cotillons, des bas & des ſouliers de femme répandus confuſément ſur le plancher. Quel ſpectacle pour un jaloux! la rage ne lui permet pas de parler; il vole droit au lit. Tom, (car c'étoit lui-même!) indigné de ſon audace, veut en vain l'arrêter; les parties s'échauffent; bientôt les coups s'en mêlent, &

madame Waters crie à tue tête, au meurtre, au voleur!

Un autre gentilhomme, Irlandois auſſi, mais arrivé trop tard dès le ſoir même dans l'hôtellerie pour qu'on ait ſongé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voiſine. C'étoit un cadet de famille, qui, faute d'une aſſez grande fortune à attendre chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de Bath.

Ce jeune homme, réveillé par le bruit, ſe lève, prend ſa chandelle qui brûloit dans la cheminée, d'une main, ſon épée de l'autre, & arrive dans la chambre de Me. Waters.

Si l'apparition de cet autre homme en chemiſe ajouta à l'indignation que reſſentoit déjà la dame, elle diminua pourtant ſes craintes; car dès que le nouveau venu eut enviſagé l'autre .... Eh, mon cher Fitz-Patrick! s'écria-t-il, que diable fais-tu donc ici? Eh, mon cher Machlachland! répondit l'autre, que diable y cherches-tu toi-même? Tiens, vois, regarde; voilà le raviſſeur! voilà celui qui m'enlève ma femme.

De quelle femme parles-tu? interrompit M. Machlachland. La tienne m'eſt-elle inconnue? Où diantre la vois-tu donc ici?

Fitz-Patrick, en ouvrant de grands yeux,

& voyant enfin ſon erreur, demanda mille pardons à madame Waters. Quant à vous, dit-il à Tom Jones, en le regardant fiérement, je n'ai rien à vous dire : vous m'avez maltraité, je penſe ; nous nous verrons demain.

Tom ne répondit à cette bravade qu'en lui riant au nez, tandis que M. Machlachland, prenant ſon compatriote par le bras, après lui avoir fortement reproché ſon imprudence, ſe mettoit en devoir de l'entraîner dans ſa chambre.

Pendant tous ces propos, la dame, qui avoit eu le tems de reſpirer & de raſſeoir ſes idées, avoit remarqué une porte de communication entre ſa propre chambre & celle qui avoit été deſtinée à M. Jones. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à ſauver ſa réputation.

Elle ſe mit à crier de nouveau, au meurtre, à la violence ! & l'hôteſſe étant enfin accourue au bruit, la dame Waters l'accabla de reproches ſur le peu de ſûreté d'une maiſon, où une femme de condition ſe trouvoit expoſée à ſe voir ravir dans ſon lit & la vie & l'honneur.

L'hôteſſe, qui ſe trouvoit inſultée, cria bientôt auſſi haut qu'elle, en ſoutenant que ſa maiſon, ainſi que ſa réputation, avoit toujours été ſans tache, & demanda, en jurant, aux hommes la cauſe de toute cette avanie.

Fitz-Patrick répéta qu'il avoit fait une mépriſe, & qu'il en demandoit pardon; après quoi ſon ami l'emmena dans ſon appartement.

Jones, qui avoit trop d'eſprit pour n'avoir pas ſaiſi l'idée de madame Waters, (à propos de la porte qui communiquoit dans ſa chambre) ſoutint fermement qu'ayant entendu enfoncer celle de cette dame, il étoit accouru pour la défendre.

L'hôteſſe affirma, à ſon tour, qu'il n'avoit jamais été commis dans ſa maiſon ni vol, ni violence, & leur fit une longue énumération des perſonnes de qualité qui de tems immémorial avoient logé chez elle. On l'écouta patiemment : la dame feignit enfin de s'appaiſer. Tom, après l'avoir aſſurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger auſſi grand pour le déterminer à paroître ainſi devant elle, ſe retira dans ſa petite chambre; & l'hôteſſe, en ſouhaitant plus de repos pendant le reſte de la nuit à madame Waters, ſe retira dans ſa cuiſine.

CHAPITRE II.

Converſation de l'hôteſſe avec ſa ſervante. Arrivée d'une autre jeune demoiſelle dans l'hôtellerie.

LA tête encore toute échauffée de cette avanture, l'hôteſſe ſe reſſouvint que Suſanne ſeule avoit pu ouvrir la porte de la maiſon au nouveau venu. Elle courut interroger cette fille.

Suſanne lui raconta toute l'hiſtoire, à quelques circonſtances près, telle, par exemple, que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, & dont elle imaginoit que ſa maîtreſſe n'avoit aucun beſoin d'être inſtruite.

Mais l'hôteſſe ayant témoigné à Suſanne combien elle compatiſſoit aux alarmes que la pauvre dame avoit reſſenties par rapport à ſa vertu menacée, cette fille ne put s'empêcher de conſoler ſa maîtreſſe, en lui jurant qu'elle avoit très-diſtinctement vu M. Jones ſauter à bas du lit de madame Waters.

Cette déclaration ralluma toute la fureur de l'hôteſſe, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre Suſanne. La belle hiſtoire! s'écria-t-elle; elle eſt, en vérité, bien vraiſemblable! une femme, en pareil cas, ſe ſeroit aviſée de crier, &

de s'accuſer elle-même!.... Eh, quelle autre preuve prétends-tu qu'elle pût apporter de ſon innocence, que celle d'avoir appelé du ſecours? Vingt témoins ne ſont-ils pas en état de le dépoſer?.... Diſpenſez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir jetter un tel ſcandale ſur mes hôtes: ſongez, du moins, que ma maiſon pourroit s'en reſſentir, & que vous vous en repentiriez vous-même.

A la bonne heure, lui dit Suſanne, je n'en croirai donc plus mes yeux?

Non, ſans doute, repartit l'hôteſſe: il faut s'en défier; & je démentirois les miens en pareil cas: il faut bien d'autres preuves pour accuſer des gens de condition. Ai-je livré, depuis ſix mois, un ſouper ſemblable à celui qu'on me demanda hier au ſoir? Vis-tu jamais de paſſagers plus polis & de meilleure humeur? Trouverent-ils un ſeul mot à redire au cidre de Worceſter, que je leur ai fait avaler pour le plus fin *champagne*? n'en ont-ils pas bu deux bouteilles? Il vaut, au fond, le meilleur *champagne* du royaume; ſans quoi, je me ſerois bien gardée de le leur préſenter. Non, non, je ne croirai jamais qu'avec autant de politeſſe on puiſſe s'oublier juſqu'à ce point.

Suſanne, ainſi condamnée au ſilence ſur cet article, on parla d'autre choſe. L'hôteſſe apprit que l'Irlandois, nouveau venu,

étoit arrivé en poſte, & que ſes domeſtiques & ſes chevaux étoient encore à la porte. Elle ſe hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à leur maître s'il ne ſouhaitoit point ſouper.

Cette fille lui rapporta que les deux Irlandois étoient déjà couchés & endormis dans le même lit : ce qui indiſpoſa l'hôteſſe au point de ſoupçonner que deux hommes de cette eſpece pouvoient ſans doute avoir formé, de longue main, le complot de voler madame Waters.

Elle avoit pourtant grand tort ; car M. Fitz-Patrick, quoique très-gueux, étoit réellement né gentilhomme. Il eſt vrai que ſon cœur n'étoit pas meilleur que ſa tête, mais il étoit incapable, ainſi que ſon ami, d'aucune lâcheté de cette eſpece. Sa généroſité même avoit été ſi indiſcrette, qu'après avoir eu de gros biens de ſon épouſe, il lui reſtoit à peine de quoi vivre, à moins qu'il ne parvint à la forcer de vendre certaines rentes aſſignées ſur ſa tête. Et c'étoit les efforts mêmes qu'il avoit faits pour l'y contraindre, qui, joints à ſon extrême jalouſie, avoient enfin déterminé madame Fitz-Patrick à ſe ſauver de chez lui.

La fatigue du gentilhomme, les coups dont il avoit le corps moulu, & le déſeſpoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre ſon épouſe, étoient donc les ſeules raiſons qui avoient engagé M. Fitz-Patrick

à accepter ſans façon la moitié du lit de ſon compatriote.

Le laquais & le poſtillon, qui ne penſoient pas tout-à-fait de même, demanderent à manger; & l'hôteſſe, après s'être à-peu-près convaincue, par plus d'un interrogatoire, que M. Fitz-Patrick n'étoit pas en effet un voleur, venoit de leur ſervir quelques morceaux de viande froide, lorſque Partridge arriva dans la cuiſine.

Il avoit d'abord été réveillé par la ſcene bruyante que nous venons de raconter. Mais tandis qu'il tâchoit de ſe rendormir, les cris d'une chouette, perchée ſur ſa fenêtre, l'avoient tellement effrayé, qu'après avoir ſauté à bas du lit, & s'être habillé à la hâte, il s'étoit venu mettre ſous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuiſine.

L'hoteſſe, quoique déjà déterminée à laiſſer les deux nouveaux hôtes aux ſoins de Suſanne, dès qu'elle vit Partridge, ne ſongea plus à ſe coucher : l'ami du jeune M. Alworthy n'étoit pas pour elle un homme à négliger, ſur-tout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le laquais Irlandois ſe retiroit, & le poſtillon alloit le ſuivre : Partridge l'arrêta, en l'invitant à boire ſa part du reſtaurant qu'il avoit commandé. La vérité du fait eſt que le bon pédagogue n'oſoit retourner ſeul au lit; qu'il ignoroit ſi l'hoteſſe ſeroit

d'humeur à lui tenir longtems compagnie ; & qu'il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant, un autre postillon frappa à la porte de l'hotellerie ; sur quoi Susanne, dépêchée pour ouvrir, rentra bientôt, suivie de deux jeunes demoiselles en habits de voyages, l'une desquelles étoit si richement vêtue, que Partridge & le postillon se levérent, tout étonnés, de leur place, tandis que l'hotesse courut au-devant d'elles, & les accabla de complimens.

La jeune dame, au bel habit, demanda seulement, avec un sourire agréable, qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine, attendu le froid excessif de la nuit, pourvu cependant que personne ne se déplaçât pour elle.

Ceci regardoit Partridge, qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, frappé d'étonnement & d'admiration. Il est vrai que rien n'étoit plus charmant que cette jeune personne.

Après avoir en vain prié Partridge de reprendre sa place, la dame ôta ses gants, & laissa voir des mains (*), dont la blan-

(*) L'original dit... *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés imaginables, excepté celle de se fondre au feu.* Faudroit-il s'exprimer ainsi, pour éviter le reproche de trop franciser les traductions angloises ?

cheur & la beauté éblouïrent la compagnie. Sa compagne, c'eſt-à-dire ſa femme-de-chambre, tira auſſi les ſiens, ſans doute pour en montrer le plus parfait contraſte.

Je voudrois bien, madame, dit la derniere, que vous ne vous expoſaſſiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains extrêmement que vous ne vous trouviez bientôt hors d'état de ſoutenir tant de fatigues.

Cela n'eſt pas douteux, s'écria l'hôteſſe, & ce n'eſt aſſurément pas l'intention de madame. Ah, bon Dieu! vouloir aller plus loin cette nuit! madame me permettra de la ſupplier de n'en rien faire : ce ſeroit vouloir s'expoſer à périr. Soupez plutôt ici, madame, & ordonnez tout ce qui pourra ne pas vous déplaire.

Je crois, répondit la jeune perſonne, qu'il ſeroit plutôt heure de déjeûner; mais je ne ſaurois, en vérité, rien manger maintenant: & ſi je reſte ici, ce ſera ſeulement pour m'y repoſer quelques heures. Si pourtant on pouvoit me faire un petit *chaudeau* [*] bien foible, j'eſſaierois d'en prendre quelques cuillerées.

Oh! cela ſera bientôt fait, madame, ré-

---

[*] *Sack-whey*. Cette boiſſon ſe fait en Angleterre, avec du vin d'Eſpagne, ou de Canaries, du petit lait, du ſucre, &c.

pliqua l'hôteſſe ; nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Eſpagne ? lui dit la jeune étrangere.

Pardonnez-moi, madame, & je défie qu'on en trouve ailleurs de plus fin ; mais ſouffrez que je vous ſupplie de manger un morceau.

Je ne le puis, en vérité, lui dit la dame : je n'ai beſoin que de repos. Faites-moi préparer un lit ; c'eſt tout ce que je vous demande.

L'hôteſſe, dont les chambres les plus propres étoient occupées, voulut alors faire lever les Irlandois : mais l'inconnue s'y oppoſa, & ſe contenta d'une autre, où l'on fit allumer du feu. L'hôteſſe, toujours officieuſe, ne vouloit pourtant pas abſolument que l'étrangere montât, juſqu'à ce que ſa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'inſtant, répliqua-t-elle : il n'y a peut-être que trop longtems que j'empêche monſieur [en montrant Partridge] de s'approcher du feu ; &, dans une nuit auſſi froide, c'eſt une eſpece d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, en s'appuyant ſur ſa femme de chambre, & conduite par l'hôteſſe, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuiſine retentiſſoit des louanges de la jeune demoiſelle. Il eſt réellement, dans la beauté,

certain attrait puiſſant auquel très-peu de cœurs ſoient capables de réſiſter : car l'hôteſſe elle-même, quoique aſſez piquée du refus qu'on avoit fait de rien manger chez elle, avoua franchement qu'elle n'avoit jamais rien vu de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande découverte.

DÈS que la femme de chambre eut mis ſa demoiſelle au lit, elle revint dans la cuiſine, & demanda à ſouper. Celle-ci étoit auſſi difficile à contenter que ſa maîtreſſe l'étoit peu : elle critiqua tout, trouva tout déteſtable, & s'empara ſeule du feu, ſans égards pour M. Partridge même, à qui l'on eut grand peine à en ménager un petit coin. Elle mangea pourtant, & but de même, c'eſt-à-dire beaucoup ; puis, en s'humaniſant par degrés vers la fin du repas, elle interrogea l'hôteſſe ſur le monde qu'elle avoit actuellement dans ſa maiſon.

Cette femme, très-mal édifiée des airs de la ſoubrette, ſaiſit l'occaſion de lui prouver que cette même hôtellerie, pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris, étoit pourtant remplie de gens de condition.

Elle en groſſit la liſte avec emphaſe, & ne manqua pas de citer, parmi ſes hôtes, M. Alworthy, fils & héritier du fameux Squire Alworthy, du comté de Sommerſet.

Vous m'apprenez, dit la femme de chambre étonnée, une étrange nouvelle! Je connois M. Alworthy, du comté de

Sommerſet; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez, madame, lui dit Partridge, un peu déconcerté.... tout le monde le connoît pour ſon fils, quoiqu'il n'ait pas ce qu'on appelle épouſé la mere.... Mais il n'eſt pas moins certainement ſon fils, & ne ſera pas moins certainement ſon héritier, qu'il eſt certain que ſon nom eſt Tom Jones.

A ces mots, la femme de chambre laiſſa tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche, & s'écria: ô ciel! eſt-il poſſible que M. Jones ſoit actuellement ici? *Quare non?* répondit Partridge: la choſe eſt non-ſeulement poſſible, mais elle eſt vraie.

La ſuivante, ſans dire un mot de plus, acheva promtement ſon ſouper, & remonta, en courant, chez ſa maîtreſſe.

Madame!.... madame! s'écria-t-elle en entrant... devinez, devinez, s'il eſt poſſible, qui eſt couché ſous le même toît que vous?

Sophie, car c'étoit elle-même, épouvantée & ſautant à bas de ſon lit, s'écria d'une voix entrecoupée: Dieu! ſeroit-ce mon pere?....

Raſſurez-vous, madame, lui dit Honora, en ſouriant; c'eſt bien autre choſe qu'un pere: c'eſt M. Jones! c'eſt lui-même qui eſt dans la maiſon.... M. Jones! interrompit Sophie, en rougiſſant: cela n'eſt

pas poſſible.... Hélas ! je ſerois trop heureuſe.

Le fait ayant été atteſté par la femme de chambre..... Cours, vole, va le chercher, chere Honora, lui dit Sophie : je veux le voir dans l'inſtant même.

Honora avoit à peine quitté la cuiſine pour aller retrouver ſa maîtreſſe, que celle du logis avoit donné carriere à ſa langue ſur ſon chapitre : la pauvre femme, qui s'étoit trop long-tems retenue, avoit le cœur ſi gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occaſion de le ſoulager. Partridge, qui ſe trouvoit dans les mêmes diſpoſitions, fit *chorus* avec elle, & (ce qui ſurprendra peut-être le lecteur) pouſſa ſon reſſentiment contre la femme de chambre juſques ſur la maîtreſſe même. L'une, diſoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtue & plus polie que l'autre ; mais toutes deux, à les bien priſer, ne valoient pas grand argent. C'étoient, au plus, deux avanturieres de Bath, forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel, ſuivant lui, que des femmes de qualité couruſſent ainſi la nuit ſans domeſtiques..... Dieu me pardonne ! interrompit l'hôteſſe, je crois que vous avez raiſon : jamais femme de qualité n'arriva dans une hôtellerie ſans commander un bon ſouper, dût-elle être ſûre de n'en pas manger un morceau.

Tels étoient leurs propos, lorſque Honora vint s'acquitter des ordres de Sophie, en priant l'hôteſſe d'envoyer éveiller Jones, & de lui dire qu'une dame, qui venoit d'arriver, avoit à lui parler. Adreſſez-vous à monſieur, répondit l'hôteſſe, en montrant Partridge; il eſt l'ami de M. Jones: ce que vous exigez de moi n'eſt pas mon métier, &... je vous donne le bon ſoir.

Honora s'adreſſa à Partridge, & n'en fut pas mieux accueillie. Mon ami, dit-il, s'eſt couché fort tard, & trouveroit fort mauvais qu'on le réveillât. Il en ſera ravi, répondit Honora; c'eſt moi qui vous le jure..... En tout autre tems peut-être, repartit l'autre; mais maintenant, *non omnia poſſumus omnes*. Il eſt occupé, vous dis-je..... & très-occupé. Eh! avec qui donc, s'il vous plaît, interrompit la femme de chambre. Eh mais... avec une autre femme, apparemment, lui dit Partridge. Que veut dire ce drôle-là, avec une autre femme? s'écria Honora toute émue. Point de drôle s'il vous plaît, ma mie, s'écria Partridge irrité; je ſais ce que je dis: apprenez à faire de même; & allez rendre compte du ſuccès de votre meſſage.

Honora, furieuſe & indignée des propos de Partridge, bien moins honnêtes encore que nous ne les rapportons, remonta toute enflammée chez ſa maîtreſſe, à qui, loin de rien déguiſer de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle exagéra la matiere, & n'épargna

rien pour la détacher d'un amant ſi peu digne d'elle. L'ancienne hiſtoire de Moly fut même rappelée, & ornée de toutes les circonſtances qu'Honora crut les plus capables de piquer ſa maîtreſſe contre un infidèle qui l'avoit toujours trompée.

Miſs Weſtern étoit trop abattue, pour ſonger à oppoſer une digue au torrent d'éloquence de ſa femme de chambre. Elle l'interrompit pourtant..... Je ne puis croire cette horreur, lui dit-elle: c'eſt quelque calomniateur qui noircit ici mon amant.... Et tu prétends qu'il ſe dit ſon ami! Ah! vit-on jamais l'amitié trahir des ſecrets de ce genre?....

Tandis que Sophie, déchirée par ſes incertitudes, ne ſavoit plus que croire ni que faire, Suſanne étoit arrivée dans ſa chambre avec le *chaudeau* commandé. Honora en avertit ſa maîtreſſe, en lui conſeillant tout bas de ſonder cette fille; qui probablement pouvoit l'inſtruire de la vérité. Sophie approuva cette idée, elle interrogea doucement Suſanne, qui, au moyen de quelques guinées, & d'une promeſſe ſolemnelle qui lui fut faite de n'en rien dire à ſa maîtreſſe, révéla tout ce qu'on voulut, c'eſt-à-dire, beaucoup plus de choſes que la triſte Sophie ne comptoit en apprendre.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de Sophie, pendant le récit de la ſervante. Elle n'ouvrit la bouche,

lorſque cette fille eut fini, que pour la prier d'ordonner au poſtillon de préparer au plutôt les chevaux.

Je ne fus jamais ſi tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques inſtans..... Je ſuis maintenant très-convaincue que l'objet de ma tendreſſe eſt vraiment mépriſable. Oui, ma chere Honora, (ajouta-t-elle, en verſant un torrent de larmes) oui, je te jure que mon cœur eſt libre maintenant. Oui je te jure que je ſuis tranquille.

Quelques minutes après, Suſanne vint annoncer que les chevaux étoient prêts; & Sophie, en s'eſſuyant les yeux, ſe diſpoſoit à partir, lorſqu'il lui ſurvint une idée que ſa paſſion rendoit en cet inſtant bien naturelle. Elle voulut que Tom pût ne pas ignorer qu'elle avoit paſſé une partie de la nuit dans cette même hôtellerie, & qu'il en fût inſtruit d'une maniere propre à lui faire déteſter ſa propre ingratitude, au cas qu'il reſtât dans ſon cœur quelque ombre d'attachement pour une tendre amante qu'il avoit ſi volontairement perdue.

Le lecteur ſe reſſouvient ſans doute du manchon qui a déjà joué un ſi grand rôle dans cette hiſtoire. Ce célebre manchon n'avoit jamais quitté le bras de Sophie depuis le départ de Jones. Elle chargea Suſanne, après y avoir attaché ſon nom avec une épingle, de le porter ſur le lit de Tom, & de le mettre ſi bien en vue, que ce fût le premier objet

qui frappât les regards de ſon pérfide amant, lorſqu'il rentreroit dans ſa chambre.

Cet ordre étant exécuté, Sophie, en proteſtant toujours à ſa chere Honora, que ſon cœur n'avoit jamais été plus libre, paya généreuſement l'hôteſſe, monta leſtement à cheval, & partit.

CHAPITRE IV.

Autres avantures de l'hôtellerie.

IL étoit ſix heures du matin, & le monde commençoit à deſcendre dans la cuiſine, lorſque Jones, qui avoit eu ſoin de retourner dans ſon lit, fit appeler Partridge, lequel, en ſe plaignant amèrement de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée, tenta encore d'engager ſon maître à ne pas pouſſer plus loin ſon voyage. Mais la façon dont cette propoſition fut reçue, fit bientôt changer de propos au pédagogue. Je crois, dit-il, monſieur, que cette maiſon n'eſt pas une des plus honnêtes de ce monde; & ce n'eſt même pas abſolument ſans peine que je ſuis parvenu à détourner deux femmes de troubler cette nuit votre repos..... Mais que vois-je? Je crois, Dieu me pardonne! qu'elles ont trouvé le ſecret de pénétrer juſque dans votre chambre?.... Tout juſtement, monſieur!... J'apperçois par terre un manchon qu'elles y ont laiſſé ſans doute.

Partridge, après avoir ramaſſé le manchon, alloit le mettre dans ſa poche. Mais Tom auparavant voulut le voir.

Ce meuble étoit ſi remarquable, qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée, il l'eût dans l'inſtant reconnu. Mais

quel coup de foudre pour lui, lorſqu'il lut le nom de Sophie! O ciel! s'écria-t-il, par quel prodige ce manchon ſe trouvoit-il ici?

Je l'ignore, répondit Partridge. Ce que je ſais, c'eſt qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre ſommeil, ſi j'avois voulu les en croire. Où ſont-elles? s'écria Jones, en ſautant à bas de ſon lit. A quelques milles [*] tout au plus, lui dit Partridge.

Quel moment pour le coupable Tom! Ses idées, ſes regards, ſes diſcours & ſes actions ſeront ſans doute ſuppléés par l'imagination du lecteur.

Après avoir cent fois maudit Partridge, & ne s'être pas trop épargné lui-même, il lui ordonna de chercher des chevaux, à quelque prix que ce pût être; l'inſtant après, s'étant habillé à la hâte, il deſcendit pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit à peine de donner.

Mais, avant que d'en venir à ſon arrivée dans la cuiſine, il faut néceſſairement rendre compte de ce qui s'y étoit paſſé depuis que Partridge en étoit ſorti pour monter chez ſon maître.

Le ſergent venoit de partir avec ſon détachement, lorſque les deux gentilshommes

---

[*] On compte par milles en Angleterre, & non par lieues.

Irlandois ſe leverent & deſcendirent, en ſe plaignant du tintamarre de la nuit, qui les avoit empêchés de dormir.

Il faut encore ſavoir que le carroſſe à quatre chevaux, arrivé la veille avec une jeune dame & ſa femme de chambre, n'étoit qu'un carroſſe de louage, dont le cocher, apprenant que monſieur Macklachland alloit à Bath, étoit venu lui offrir une des deux places qui y reſtoient vuides, que M. Macklachland, non ſeulement avoit accepté la propoſition, mais avoit propoſé à ſon ami Fitz-Patrick de remplir la quatrieme place vacante : ce que celui-ci avoit accepté d'autant plus volontiers, qu'il ſe croyoit très-sûr de rencontrer ſa femme à Bath.

Macklachland, le plus délié des deux Irlandois, ayant appris du cocher que la dame qu'il avoit amenée venoit de Cheſter, & ſoupçonnant que ce pouvoit être la femme de ſon ami, lui fit part de ſa penſée. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. Fitz-Patrick, qui, ſans chercher d'autres lumieres, remonte l'eſcalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir, ou les enfonce, inſulte l'un, demande excuſe à l'autre, cherche, remue, renverſe, viſite tous les coins de la maiſon, & finalement ne trouve rien.

Il revenoit triſtement dans la cuiſine, lorſqu'un homme bien plus pétulant encore y faiſoit ſon entrée avec une ſuite nombreuſe.

CHAPITRE V.

Concluſion des avantures de l'hôtellerie d'Upton.

VOUS ne languirez pas long-tems, ami lecteur : c'étoit M. Weſtern lui-même ſuivant les traces de ſa fille, & qui, non-ſeulement l'eût rencontrée, s'il fut arrivé deux heures plutôt, mais encore ſa niece avec elle. Car il faut auſſi vous apprendre que cette niece, qui vous eſt inconnue, n'étoit autre que l'épouſe de M. Fitz-Patrick, qui, après avoir été élevée par la ſage madame Weſtern, s'étoit ſauvée de chez elle, il y avoit environ cinq ans, pour épouſer cet Irlandois contre le gré de ſa famille.

Cette dame étoit ſortie de l'hôtellerie à peu près au même inſtant que Sophie. La voix de ſon mari, qu'elle avoit reconnue dans le corridor, au moment de ſon incurſion chez madame Waters, l'avoit épouvantée au point, qu'après avoir fait appeler l'hoteſſe, & lui avoit très-graſſement payé ſon gîte, elle en avoir obtenu des chevaux pour ſe ſauver au plutôt par une porte de derriere.

M. Weſtern, & M. Fitz-Patrick, ſon neveu, ne ſe connoiſſoient pas. L'oncle, irrité de l'enlèvement dont ce dernier s'étoit ren-

du coupable, n'avoit jamais voulu le voir.

La cuiſine étoit maintenant un vrai théatre de confuſion. Weſtern juroit, en demandant ſa fille ; Fitz-Patrick rugiſſoit, en réclamant ſa femme; & tous les aſſiſtans prenoient plus ou moins de part à leurs griefs.... lorſque Jones ſe montra, le manchon de Sophie à la main.

A cet aſpect, Weſtern pouſſant le cri vulgaire des chaſſeurs à la vue du gros gibier, s'élança ſur Tom : Le voici ! le voici lui-même ! dit-il à l'aſſemblée ; nous tenons le renard ! & ſa femelle n'eſt probablement pas loin.....

Le vacarme dont fut ſuivi ce beau coup de théatre, eſt un chaos de différentes choſes auſſi bruyantes que confuſes, qui ſeroient auſſi difficiles à rendre, & auſſi agréables pour le lecteur, que certains chœurs des nouveaux opéra (*) pour certaines oreilles.

Jones, après s'être débarraſſé des mains de M. Weſtern, proteſta hautement de ſon innocence, & affirma qu'il n'avoit pas vu miſs Sophie. Vous avez tort de le nier, lui dit en ſe levant le miniſtre Supple, ſur-tout dans l'inſtant même où la preuve très-convaincante du contraire paroît à nos yeux dans vos mains. Je ſuis moi-même en état d'affirmer

(*) Comiques.

d'affirmer que le manchon dont vous faites parade, eſt celui de Sophie : je l'ai vu ſi ſouvent, que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille! s'écria Weſtern en fureur. Quoi! ce double gredin pourroit ſe vanter d'avoir pris le manchon de ma fille ?.... Meſſieurs je vous prends à témoins.... Qu'on l'arrête dans le moment : courrons chez le juge de paix; & qu'à la ſeſſion prochaine il ſoit pendu comme un voleur de grand chemin.....

Eh! de grace, monſieur, lui dit Jones, daignez calmer vos ſens. Ce manchon, j'en conviens, appartint ci-devant à miſs Weſtern, mais je jure, ſur mon honneur, que je ne l'ai point vue ici.

A ces mots, le pere écumant de rage, ſe trouva hors d'état d'articuler ſa replique.

L'un des domeſtiques, pendant ce démêlé, avoit, on ne ſait trop comment, inſtruit M. Fitz-Patrick de ce qu'étoit M. Weſtern, qui faiſoit tout ce bruit; & le bon Irlandois, croyant enfin avoir trouvé l'occaſion de rendre un ſervice agréable à l'oncle de ſa femme, s'approcha de Tom, & lui dit : Vous devriez rougir, en ſoutenant, & ſurtout moi préſent, que vous n'avez pas vu cette jeune demoiſelle, tandis que je vous ai ſurpris tous deux couchés dans le même lit.

Venez, monſieur, dit-il à Weſtern, je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Toute l'aſſemblée, & le miniſtre même, ſuivit notre Irlandois, qui fit dans la chambre de madame Waters une ſeconde entrée, plus ſcandaleuſe encore que ne l'avoit été la premiere.

Cette dame étoit endormie. L'air de férocité qu'avoit alors M. Weſtern, premier objet qu'elle apperçut dans ſa ruelle, penſa la faire évanouïr. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems : le premier coup d'œil avoit ſuffi au pere de Sophie, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il ſe retira ſans mot dire ; & après avoir viſité la maiſon du haut en bas avec le même ſuccès, M. Weſtern, très-déſolé, revint dans la cuiſine, où il trouva Jones qui étoit gardé par ſes gens.

Quoique le jour commençât à peine à paroître, un bruit ſi terrible avoit tout mis ſur pied dans la maiſon. Le juge de paix du comté de Worceſter ſe rencontroit par haſard dans l'auberge. M. Weſtern lui porta ſa plainte; le manchon fut produit, comme piece de conviction; & Tom alloit être arrêté juridiquement, lorſque la ſervante Suſanne, après avoir demandé audience, déclara que Sophie elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accuſé.

Si ce fut amour de la juſtice, ſi ce fut un autre ſentiment, moins déſintéreſſé, qui

porta Suſanne à faire cette démarche, c'eſt ce que nous n'oſons décider: mais ſon témoignage parut d'un ſi grand poids aux yeux du juge, qu'il leva l'audience, en déclarant M. Jones déchargé de l'accuſation intentée par M. Weſtern, lequel, après avoir donné au diable & le juge & les aſſiſtans, remonta à cheval, ſans répondre aux complimens de ſon neveu Fitz-Patrick, qui réclamoit en vain la parenté, & ſans reconnoiſſance pour l'important ſervice que l'Irlandois avoit voulu lui rendre, boutade cependant très-heureuſe, puiſqu'elle empêcha M. Weſtern de ſe ſouvenir du manchon qu'il laiſſoit au bras du pauvre Tom, qui probablement ne l'eût rendu qu'avec la vie.

Celui-ci ne tarda pas non plus à ſe mettre en route avec le bon Partridge, très-réſolu de ſuivre & de chercher par-tout Sophie. Il ne put même ſe réſoudre à prendre congé de madame Waters. Il déteſtoit juſqu'à ſon ſouvenir, & n'attribuoit qu'à cette femme ſeule le malheur qu'il avoit eu de ne pas rencontrer une amante à qui ſon cœur promettoit & juroit de nouveau la fidélité la plus inviolable.

Quant à madame Waters, elle profita de la commodité du carroſſe, pour ſe rendre à Bath avec les deux gentilshommes Irlandois. Des médiſans prétendent même qu'elle eut la charité, chemin faiſant, de conſoler le pauvre Fitz-Patrick des chagrins

que lui donnoit ſon épouſe. Mais c'eſt un fait qu'il nous importe peu d'approfondir.

Ainſi ſe terminerent les étonnantes avantures que rencontra M. Jones dans la fameuſe hôtellerie d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de notre charmante Sophie, ſous le nom du bel ange de Sommerſet.

CHAPITRE VI.

Où notre hiſtoire rétrograde.

AVANT que de pouſſer plus loin notre récit, il paroît aſſez convenable de juſtifier la ſurpriſe qu'a dû cauſer l'apparition de Sophie & de ſon pere dans l'hôtellerie d'Upton.

Le lecteur eſt prié de ſe rappeler, que dans le quatrieme chapitre du ſeptieme livre de cette hiſtoire, nous avons laiſſé miſs Weſtern, après un long débat entre l'amour & le devoir, décidant, ſuivant l'uſage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'étoit élevé à la ſuite d'une viſite que ſon pere lui avoit faite, & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à conſentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. Blifil & elle.

C'eſt donc en partant de là qu'il faut reprendre notre narration.

L'eſpece de promeſſe que Sophie avoit faite à ſon pere de ne plus réſiſter à ſa volonté, avoit tellement enchanté le bon homme, que toute la maiſon s'en étoit reſſentie au ſouper. La bierre avoit été ſi libéralement verſée dans la cuiſine, qu'avant minuit tout étoit ivre dans le château, excepté madame Weſtern & ſa niece.

Le lendemain, de grand matin, un meſſager fut dépêché à M. B'ifil, pour l'avertir des heureuſes diſpoſitions de ſa future; afin qu'il vînt les confirmer par ſa préſence. On peut juger s'il y manqua.

A ſon arrivée le déjeûner fut ſervi dans la plus belle ſalle du château, & l'on dépêcha un laquais pour en avertir Sophie.

Divin Shakeſpeare, que n'ai-je ici ta plume! Sublime Hogarth, que n'ai-je ton pinceau! je tâcherois peut-être de peindre, avec quelque ſuccès, l'air pâle & triſte, les regards effarés, & les frémiſſemens réitérés du malheureux domeſtique, lorſqu'il vint annoncer, en tremblant, à l'aſſemblée..... que l'on ne trouvoit point Sophie.

On ne la trouve point? s'écria Weſtern, en ſe levant de ſon fauteuil. Mort! tête! ventre! ſang & furies! Que dis-tu, traître?... On ne la trouve point où diable eſt-elle donc?

Doucement, mon frere! lui dit ſa froide & politique ſœur. Vous vous paſſionnez toujours, & toujours ſans ſavoir pourquoi. Ma niece, j'en ſuis ſûre, ſe promene actuellement dans le jardin..... & vous voilà aux champs! Vous ſemblez prendre à tâche de déraiſonner ſi ſouvent, qu'on ne pourra bientôt plus vivre ici.

Oh!.... dans ce cas, répondit-il, en rentrant auſſi promtement en lui-même qu'il en étoit ſorti, ſi ce n'eſt que cela, à la bonne heure: mais, ſur mon ame! la réponſe de ce

drôle-là m'avoit d'abord renverſé la cervelle..... Que l'on ſonne la cloche : que l'on cherche dans le jardin ; qu'on lui diſe que nous ſommes ici.

Après cet ordre, M. Weſtern ſe replongea tranquillement dans ſon fauteuil.

Deux choſes ne furent jamais plus exactement diſparates que ce frere & cette ſœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoyoit même jamais rien dans l'avenir, mais ſaiſiſſoit avec une extrême facilité les choſes préſentes : la ſœur diſcernoit, réaliſoit tout dans le plus grand éloignement, mais ne voyoit plus rien, dès que l'objet étoit devant ſes yeux. Le lecteur connoît probablement des gens faits comme cela, mais les talens de ces deux perſonnages étoient vraiment extraordinaires. Car, ſi la ſœur voyoit ſouvent ce qui ne pouvoit jamais arriver, le frere voyoit preſque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame Sophie, ſuivant le rapport des domeſtiques, ne ſe trouvoit pas plus dans le jardin que dans ſa chambre.

Pour le coup, rien ne fut capable de retenir le pere. Toute la maiſon accourt à ſa voix, hommes, femmes, enfans, tout fut raſſemblé dans le jardin ; tout eut ordre de chercher & d'appeler Sophie : & lui-même s'en acquitta juſqu'à extinction de voix. La confuſion régnoit par-tout, dura long-tems,

& ne produiſit rien : c'eſt l'ordinaire. Fatigué, triſte & enroué, le bon Weſtern retourna enfin dans ſa ſalle, ſe replongea, en jurant dans ſon fauteuil, & ſa ſœur entreprit de le conſoler ainſi :

Je ſuis vraiment touchée, mon frere, du malheur imprévu qui vous arrive, & de ce que la conduite de ma niece jette une flétriſſure de ce genre ſur le nom de Weſtern. Vous ſavez pourtant à qui vous en prendre ; &, ſi vous êtes juſte, je vous laiſſe y penſer. Tout dépend de l'éducation, mon frere, & celle qu'a reçue de vous ma niece, fut toujours contraire à mes vues. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condeſcendance ridicule pour les volontés d'un enfant ? Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée ? Convenez-en, mon frere ! Cependant, que n'ai-je pas fait pour réparer le mal ? N'ai-je pas entrepris, en prenant chez moi cet enfant, d'extirper juſqu'aux moindres traces des défauts qu'elle tenoit de vous, de rectifier ſes erreurs, de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté ? Vous m'enviâtes mon ouvrage : vous me reprîtes votre fille : vous détruiſîtes en huit jours tous les travaux de deux années.... N'imputez donc rien qu'à vous-même. Si vous m'euſſiez plus eſtimée, jamais ceci ne ſeroit arrivé ; jamais ma niece n'eût ſouillé la gloire de ſon ſang. Ainſi conſolez-vous,

mon frere, en avouant que vous l'avez voulu, en convenant qu'une telle indulgence....

Eh morbleu ! ma ſœur, interrompit Weſtern, vous feriez blaſphémer un martyr..... Que diable m'allez-vous rabâcher ? qu'appelez-vous mon indulgence..... Pas plus loin qu'hier au ſoir, ne l'ai-je pas encore menacée, ſi elle oſoit encore me réſiſter, de l'enfermer pour huit jours dans ſa chambre..... Dieu me pardonne ! vous ſeriez femme à faire damner un ſecond Job..... Entendit-on jamais de tels propos ? repliqua ſa ſœur. Ah, mon frere ! ſi je n'avois pas tout le ſang-froid dont le ciel, très-heureuſement, m'a douée, vous me feriez preſque oublier ce que je me dois à moi-même. Pourquoi récriminer ici mal-à-propos ? Ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas preſſé de vous repoſer ſur moi du ſoin de la conduire ? Sans doute il vous a plu de tout gâter en un moment. Jamais pere ſenſé menaça-t-il ainſi ſa fille ? Ne vous ai-je pas dit cent fois que les Angloiſes ne veulent pas être menées comme les eſclaves de Circaſſie [*] ? que ce ſiecle-ci protege les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont ſeuls le droit de nous gagner ? que la violence & la ruſticité ne peuvent rien ſur nous ? La loi *ſalique*, grace au ciel,

[*] Peut-être vouloit-elle dire Circaſſie.

n'eſt pas connue dans ces climats.... Mais parlons vrai, mon frere : vous avez une aſpérité de caractere, une rudeſſe dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourroit ſupporter. Doit-il donc paroître étonnant que ma niece n'ait pu s'y faire, & ait été mortellement ſaiſie de votre dernier compliment ? L'aveu que vous oſez en faire n'eſt-il pas plus que ſuffiſant pour la juſtifier dans le monde ? Traita-t-on jamais une femme avec ſi peu d'égards ? Ainſi, je le répete encore, conſolez-vous, mon frere, en n'accuſant que vous de vos chagrins. Combien de fois, ſi vous m'en euſſiez crue..... Ici M. Weſtern, cédant à ſon impatience, & ſe levant bruſquement, lâcha deux ou trois groſſes imprécations contre ſa chere ſœur, &, en ſe bouchant les oreilles, ſe ſauva de l'appartement.

Son départ ne mit pourtant pas fin au ſermon qu'avoit entamé la dame. Plus piquée, au contraire, de l'indocilité de ſon frere, elle prit Blifil à témoin de tous les torts qu'elle pouvoit lui reprocher ; & il ſe garda bien de n'être pas de ſon avis. Il tenta pourtant d'excuſer, en quelque façon, M. Weſtern, en rejetant ſa faute ſur les foibleſſes trop ordinaires de l'amour paternel.... Foibleſſes inexcuſables ! s'écria madame Weſtern, puiſqu'elles ſont la perte des enfans. Sentence à laquelle le poli Bilfil crut pouvoir accéder.

Madame Weſtern, touchée de ſa docilité, lui témoigna alors combien elle étoit ſenſible aux chagrins que lui cauſoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de ſon alliance. Elle condamna ſévérement la conduite de ſa niece, en rejetant pourtant toujours tout ſur ſon frere, dans tous les ſens impardonnable, & ſur-tout pour ne s'être pas mieux aſſuré des vrais ſentimens de ſa fille.

Après de longs propos ſur ce ſujet, & dont le détail n'amuſeroit guere, M. Blifil prit congé d'elle, & retourna chez lui, très-peu content de ſa journée. Cependant les principes de philoſophie qu'il avoit reçus de Square, & ceux de religion que lui avoit inſpirés Tuakum, joints à certains autres ſecours qu'il tenoit immédiatement de la nature, le mirent en état de ſoutenir ſon malheur avec plus de conſtance que n'en ont les amans vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de SOPHIE.

IL eſt tems maintenant de revenir à miſs Weſtern, que le lecteur, pour peu qu'il l'aime autant que nous l'aimons, ſera charmé de voir ſauver des perſécutions de ſon pere, & de celles de ſon peu tendre amant.

Il étoit minuit ſonné; l'ivreſſe & le ſommeil régnoient ſur toute la maiſon; la tante ſeule, une gazette à la main, balançoit encore le deſtin de l'Europe, lorſque notre héroïne, après avoir deſcendu doucement l'eſcalier, & ouvert une des portes du château, ſe trouva libre, & vola vers l'endroit où madame Honora devoit l'attendre.

Que l'amour donne de courage! Sophie, la jeune & timide Sophie, ne connut d'autre crainte que celle de ſe voir pourſuivie & arrêtée par ſon pere. Son cœur ſentit pourtant quelque terreur d'une autre eſpece, lorſqu'arrivant à l'endroit déſigné, au-lieu d'y trouver Honora, elle apperçut de loin un cavalier venant à elle à toute bride. Mais ſa frayeur ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'Honora elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu d'en rien

craindre, monta réſolument en croupe derriere lui, & arriva bientôt à une petite ville, diſtante d'environ cinq milles du château, où elle eut la ſatisfaction de trouver ſa chere Honora couchée ſur un gros ballot de ſes propres hardes, qu'elle n'avoit pu ſe réſoudre à perdre un inſtant de vue. On mit alors en délibération quel chemin il convenoit de prendre pour échapper aux pourſuites de M. Weſtern, qui, ſelon toute apparence, ſeroit à cheval dans peu d'heures.

Honora inſiſtoit pour la route de Londres, qu'elle avoit une extrême envie de voir, & pour plus d'une raiſon dont le lecteur eſt déjà inſtruit.

Sophie, qui croyoit riſquer un peu plus qu'elle, penſoit différemment, & vouloit éviter ce qu'on appelle les grands chemins: elle parla haut, & l'emporta. Il fut arrêté qu'on voyageroit à travers champs, l'eſpace d'environ vingt milles, pour retomber enſuite avec plus de ſûreté dans la grande route de la capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londres. Mais, à peine eurent-ils fait deux cent pas hors de l'hôtellerie, que le guide eut ordre de prendre le chemin de Briſtol.

A ces mots, ſoit haſard, ſoit malice de la part du poſtillon, les chevaux s'arrêterent tout court; & Sophie, au riſque de ſe tromper dans ſa conjecture, crut devoir pro-

mettre une récompenſe à ſon guide, s'il vouloit ſeulement eſſayer de leur rendre quelque vigueur. Mais il étoit auſſi ſourd qu'eux. Le mot indéfini de *récompenſe* opere rarement ſur ſes pareils. Sophie, qui le ſentit, lui promit une *guinée*. Il entendit alors; & voici ſa réponſe:

Mon maître m'a expreſſément défendu de changer de chemin, ſous peine d'être chaſſé. Je penſai l'être hier, pour avoir couru à travers le pays avec un gentilhomme venant de chez M. Alworthy, & dont je n'ai pas été trop bien récompenſé. Jugez, madame, ſi un pauvre garçon peut riſquer de nouveau ſa place, & ſur-tout pour une *guinée*.

Eh bien, mon ami, prends-en deux, répondit avec vivacité Sophie..... Mais quel eſt ce gentilhomme qui venoit de chez M. Alworthy? Je crois que c'eſt ſon fils, madame, lui dit le poſtillon; du moins l'appelle-t-on ainſi..... Où alloit-il? interrompit-elle. -- Dans les environs de Briſtol, à vingt milles d'ici.....

Prends au plutôt la même route, & va bon train..... Il y a trois *guinées* pour toi.

Le fouet & l'éperon ſembloient n'attendre que ces mots, pour transformer les plus mauvais chevaux du monde en vigoureux courſiers, au grand regret de madame Honora, qui croyoit ne pouvoir trop tôt aller briller à Londres, & à la grande ſa-

tisfaction de l'aimable Sophie, qui croyoit ne pouvoir aſſez tôt revoir l'objet de toute ſa tendreſſe.

Nos voyageuſes arriverent, au ſoleil levant, dans le village où Jones avoit rencontré le *Quaker;* & Honora fut chargée, contre ſon gré, de s'informer adroitement de la route que notre héros avoit priſe. Nous diſons, contre ſon gré, parce qu'elle avoit pris Jones en grippe à cauſe de certaines politeſſes pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle, ce qu'elle auroit dû plutôt attribuer à ſes diſtractions qu'à ſon avarice. Il eſt pourtant vrai que le guide auroit pu donner à Sophie des éclairciſſemens beaucoup plus sûrs : mais nous ignorons encore pourquoi elle évita toujours de le conſulter ſur ce ſujet.

Lorſqu'Honora eut pris ſes informations de l'hôteſſe, Sophie envoya chercher d'autres chevaux de louage, qui la conduiſirent dans l'hôtellerie où le pauvre Tom avoit été bleſſé par l'enſeigne Northerton.

Ici, la femme de chambre, toujours chargée des mêmes informations, n'eut pas plutôt interrogé l'hôteſſe, que celle-ci devina ce que cherchoit Sophie. Bon Dieu! s'écria-t-elle, (en s'adreſſant à Sophie elle-même, qui pour lors entroit dans la cuiſine) eh, qui l'auroit jamais penſé! voilà, ſur mon honneur, le plus beau couple que virent jamais mes deux yeux! Ma foi,

madame, je ne m'étonne plus ſi le jeune gentilhomme eſt ſi amoureux! Il m'avoit bien dit que vous étiez la plus belle demoiſelle du monde; & je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conſerve le pauvre cher homme! il me faiſoit pitié; oui, ſans mentir, il me faiſoit pitié, lorſque, dans ſon délire je lui voyois embraſſer ſon oreiller, qu'il appeloit tendrement ſa Sophie..... J'ai fait tous mes efforts pour le détourner d'aller à la guerre; je lui ai dit cent fois qu'il n'y a que trop d'hommes qui ne ſont bons qu'à ſe faire tuer, & qui n'ont pas, ainſi que lui, le bonheur d'être aimés d'une ſi belle dame..... Je crois, dit Sophie, en ſe retournant vers Honora, que la bonne femme extravague..... Non, non, madame, s'écria l'hôteſſe; je ſais ce que je dis: je ſuis très au fait du myſtere: il ne m'a rien caché. Quel eſt donc l'aigrefin, s'écria à ſon tour Honora, aſſez audacieux pour vous parler ainſi de ma maîtreſſe? Qu'appelez-vous aigrefin? répondit l'autre; parlez mieux, je vous prie, de celui même dont vous me demandiez des nouvelles, d'un jeune gentilhomme fait à peindre, qui aime madame Sophie Weſtern de tout ſon cœur, & qui mérite également d'en être aimé. Il aime ma maîtreſſe? dites-vous..... Savez-vous bien, ma bonne..... Eh! ma chere Honora, lui dit Sophie, ne vous emportez point contr'elle: ſon intention n'eſt pas de

me fâcher..... Dieu m'en garde ! reprit l'hôteſſe, enhardie par la douceur des accens de Sophie ; Dieu m'en garde, madame !

Cette femme partit de là pour enfiler un long & ennuyeux récit de tout ce qui étoit arrivé à Tom dans l'hôtellerie, & de tout ce qu'elle diſoit avoir appris de lui. Plus d'un paſſage de cette narration eut droit de choquer miſs Weſtern, & plus encore ſa gouvernante, laquelle ne manqua pas cette occaſion de nuire au pauvre Jones, en le dénigrant dans l'eſprit de Sophie, dès qu'elles furent ſeules. Le joli galant ! répétoit-elle à chaque inſtant, avec un rire amer, qui proſtitue le nom de ſa maîtreſſe dans tous les cabarets de village !....

Sophie ne voyoit pas l'imprudence de ſon amant d'un œil auſſi ſévère, & ſe trouvoit peut-être plus flattée de ces tranſports exagérés par l'hôteſſe, qu'elle n'étoit choquée du reſte. Ces petites incartades lui paroiſſoient du moins partir d'un cœur auſſi ſincère que vraiment enivré de ſa tendreſſe.

Cet incident, quoi qu'il en ſoit, rappelé dans la ſuite, & revêtu par Honora de couleurs odieuſes, ne ſervit pas peu à aigrir le reſſentiment de Sophie contre Jones, lorſque l'avanture de l'hôtellerie d'Upton donna ſi beau jeu contre lui à la gouvernante.

Quelques lecteurs auſteres n'ont ſans doute pas attendu juſqu'ici pour condam-

ner la conduite de miſs Weſtern, & pour ne voir en elle qu'une de ces *infantes*, de vertu équivoque, dont les amoureuſes extravagances ſont toujours plus dignes de mépris que de compaſſion légitime.

Ils ſeroient pourtant bien injuſtes. Sophie venoit d'être ſi cruellement agitée par l'eſpoir & la crainte, par ſon devoir, par ſa tendreſſe pour ſon pere, par ſa haine pour Blifil, par ſa pitié, [eh pourquoi n'avouerions-nous pas la vérité ?] par ſon amour pour Jones..... elle avoit été, dis-je, ſi effrayée par les menaces de M. Weſtern, par celles de ſa tante, & ſi touchée des derniers malheurs & des procédés de ſon amant, que ſa tête & ſon cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de ſavoir apprécier les conſéquences de ſes démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de ſa ſuivante ; & le guide eut ordre d'aller à Gloceſter, pour, de là, prendre la route de Londres.

Une rencontre qu'elles firent, les força cependant de changer encore une fois de réſolution. Ce procureur, dont nous avons parlé en dernier lieu, dans le chapitre ſept du huitieme livre, & qui avoit dîné à Gloceſter avec Jones, reconnut en paſſant madame Honora, à qui il fit quelques politeſſes, & auxquelles Sophie, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais, à leur arrivée à Gloceſter, Sophie informée plus particuliérement par Honora du caractere de cet homme, & de la promtitude avec laquelle il voyageoit, craignit bientôt qu'il ne s'avisât d'aller avertir ſon pere de la route qu'elle avoit priſe. Pour parer à cet inconvénient, elle avoit loué des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas deſſein de ſuivre; &, après s'être rafraîchie & repoſée quelques heures à Gloceſter, elle en étoit partie malgré l'obſcurité de la nuit, & étoit arrivée, en moins de quatre heures, à l'hôtellerie d'Upton, où nous l'avons vue il n'y a pas long-tems.

Après avoir ainſi tracé le voyage de notre héroïne, depuis ſon départ de chez elle, juſqu'à ſon arrivée à Upton, nous amènerons en peu de mots M. ſon pere au même endroit.

Le premier guide de Sophie n'ayant rien eu de plus preſſé, à ſon retour, [par pur eſprit de charité ſans doute] que d'aller avertir M. Weſtern de ce qui venoit de lui arriver avec ſa fille, il n'avoit pas été difficile au bon homme de la ſuivre juſqu'à Gloceſter, où, ayant appris que M. Jones étoit allé à Upton, il n'avoit pas douté un inſtant que ſa fille n'eût ſuivi le même chemin.

LIVRE XI.

CONTENANT ENVIRON TROIS JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de SOPHIE, après ſon départ de l'hôtellerie d'Upton.

AVANT que notre hiſtoire eût été obligée de rétrograder, nous avions inſtruit le lecteur des raiſons qui avoient engagé Sophie & ſa femme de chambre à partir ſi précipitamment de cette fameuſe hôtellerie. Nous allons maintenant ſuivre les pas de cette digne amante, tandis que ſon peu digne amant déplore ſon mauvais deſtin, ou plutôt les nouvelles erreurs dont il s'eſt rendu coupable.

Sophie, qui avoit donné ordre à ſon guide de ne ſonger qu'à s'éloigner, ſans tenir de routes certaines, avoit paſſé la Saverne, & n'étoit pas à un mille d'Upton, lorſque la pauvre demoiſelle crut entendre les pas de pluſieurs chevaux qui la ſuivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut, lui fit crier au poſtillon d'aller à toute bride. Mais

plus ils alloient vîte, plus on les ſuivoit vivement; & les chevaux qui pourſuivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos voyageuſes.

Miſs Weſtern, auſſi accablée d'épouvante que de laſſitude, alloit ſuccomber à ce dernier malheur, lorſqu'une voix de femme des plus douces lui adreſſa un compliment, auquel Sophie trop effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui bientôt calma ſes craintes.

Cette nouvelle troupe, qu'elle avoit ſi fort redoutée, conſiſtoit en deux femmes avec leur poſtillon; & les deux compagnies raſſemblées avoient marché près de trois milles ſans ſe dire un ſeul mot, lorſque Sophie, ayant abandonné pour un inſtant la bride de ſon cheval, ſe trouva tout-à-coup par terre.

On deſcendit pour la ſecourir; mais Sophie heureuſement n'étoit pas bleſſée; & chacun remontoit à cheval, au moment où les premiers rayons de l'aurore ayant permis de s'entrevoir, deux voix firent entendre en même tems: ah ma chere Sophie! ah ma chere Henriette!

Cette rencontre ſinguliere étonna beaucoup plus nos deux dames, qu'elle n'a droit d'étonner le lecteur, qui s'eſt certainement déjà douté que la dame étrangere, dont il s'agit, ne pouvoit être autre que l'épouſe de l'Irlandois Fitz-Patrick, cou-

ſine de Sophie, & qui, comme l'on ſait très-bien, étoit partie du cabaret d'Upton quelques minutes après notre héroïne.

La ſurpriſe & la joie des deux couſines, qui autrefois avoient vécu chez leur tante Weſtern dans la plus grande intimité, ne leur permit pas d'abord de ſe demander mutuellement les cauſes de leur rencontre.

Madame Fitz-Patrick ſe trouva la premiere en état d'interroger Sophie. Mais, quoique la réponſe parût devoir être auſſi ſimple qu'aiſée, miſs Weſtern, qui la trouva pourtant embarraſſante, pria ſa couſine Henriette de vouloir bien ſuſpendre ſa curioſité juſqu'à la premiere hôtellerie, où l'on eſpéroit arriver bientôt.

Elles deſcendirent enfin, mais ſi fatiguées, & ſur-tout la pauvre Sophie, qu'il fallut néceſſairement l'enlever de deſſus ſon cheval, & la porter dans une chambre, où madame Fitz-Patrick, informée que ſa couſine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, la fit mettre au lit ſur le champ.

Sophie y conſentit d'autant plus aiſément, que ſa couſine, après l'avoir aſſurée à tout haſard qu'elle ne voyoit rien à craindre dans cet aſyle trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieuſement de lui tenir compagnie, & de coucher à côté d'elle.

Les dames ne furent pas plutôt au lit, que les ſoubrettes convinrent aiſément entr'elles de ſuivre leur exemple. Madame

Honora, auſſi polie que ſa maîtreſſe, s'humaniſa avec ſa conſœur Abigaïl; &, après beaucoup de complimens de part & d'autre, voulut bien auſſi partager ſa couche.

L'hôte, ainſi que meſſieurs ſes pareils, avoit toujours eu pour coutume de s'informer ſoigneuſement du nom, de la qualité, du pays, des affaires même des perſonnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord par le cocher, par les laquais, ou par le poſtillon, qu'il commençoit ſes premieres enquêtes; il tiroit enſuite ce qu'il pouvoit des maîtres mêmes. Ici, ſa curioſité n'eut pas beau jeu : les guides ne ſavoient rien, & les deux ſoubrettes dormoient. Grand motif d'inquiétude pour lui!

Cet homme, quoiqu'aubergiſte, paſſoit dans le village pour un homme de poids : le miniſtre même étoit à peine auſſi conſidéré que lui. Son air rêveur & impoſant, ſa façon myſtérieuſe de ne s'exprimer preſque jamais que par monoſyllabes & à voix baſſe, n'avoient ſans doute pas peu contribué à étendre ſa réputation, & à le faire regarder comme l'oracle de la paroiſſe.

Ce politique perſonnage, après avoir rêvé profondément quelques inſtans ſur l'arrivée de ces deux dames, ſur ce qu'elles s'étoient miſes au lit en plein jour, ainſi que leurs ſuivantes, & notamment ſur l'ignorance, peut-être affectée, des guides, tira tout-à-coup ſa femme à part, & lui

dit à l'oreille : Sais-tu, Margot, ce que j'augure des deux dames arrivées aujourd'hui chez nous ?..... Ce ſont, j'en ſuis certain, ou les épouſes ou les filles de quelques grands ſeigneurs de la ſuite du prince Edouart, qui ſans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du duc de Cumberland.

Mon ami, s'écria la femme, je jurerois que tu l'as dit ; car l'une d'elles eſt miſe comme une princeſſe..... Lorſque je réfléchis pourtant .... Lorſque tu réfléchis, s'écria l'hôte, d'un air & d'un ton mépriſant.... Eh bien, à quoi réfléchis-tu ? Mais, dit la femme, c'eſt que cette dame eſt en effet trop gracieuſe & trop polie pour être de la cour : car, tandis que Betty baſſinoit ſon lit, elle ne l'a appelée que *ma chere*, *ou mon enfant* ; & lorſque cette fille a prétendu la déchauſſer, elle n'a jamais voulu le permettre.

Bon ! répondit le mari ; tout cela ne dit rien. Parce que tu as vu nombre de femmes d'un haut rang, ſottes, impertinentes, dures & impolies pour leurs inférieures, les crois-tu toutes de ce caractere ? Va, va, je me connois en gens ; & où je me mouille, d'autres ſe noient. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau en entrant ici ? Une bourgeoiſe eût demandé du ratafia : ai-je menti ? Une femme de cette ſorte voyageroit-elle ſans laquais ? Si quelque occaſion extraordinaire...

dinaire ..... Va, c'eſt une des rebelles; j'en ſuis certain, te dis-je.

En vérité, dit la femme, elle eſt bien aimable; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre, ſi tu te voyois forcé, comme je l'appréhende, de la livrer à la cour. Ne ſeroit-il pas bien fâcheux qu'une auſſi bonne, une auſſi douce, une auſſi charmante perſonne vînt à finir ſi tragiquement..... Sottiſe! interrompit le mari. Mais, quant à ce que je dois faire dans un cas auſſi grâve, c'eſt ce qui m'embarraſſe horriblement. Peut-être qu'avant ſon départ nous aurons des nouvelles de la bataille. Si le *Prétendant* avoit le deſſus, cette femme, que j'aurois pu trahir, pourroit faire notre fortune ..... Tu as, ma foi, raiſon! repliqua l'hôteſſe, & je ſuis sûre qu'elle le feroit; car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme; & je ſerois au déſeſpoir ..... Pooh! s'écria l'hôte; les femmes ſont toujours pitoyables. Ne voudrois-tu pas que je riſquaſſe à me faire pendre, pour la ſauver? Hem! qu'en dis-tu? Non pas en vérité, répondit la femme ..... Et quand même nous penſerions devoir la dénoncer, tout autre en eût, ſans doute, fait autant.

Tandis que l'hôte, qui, comme on voit, n'avoit pas tout-à-fait uſurpé la réputation de grand politique, réfléchiſſoit profondément ſur cette affaire, quelqu'un vint l'avertir que les rebelles, au moyen de cer-

tain ſtratagême, avoient ſurpris un jour de marche ſur M. de Cumberland, & voloient droit à Londres. L'inſtant après, vint un déterminé *jacobite*, qui, en prenant l'hôte par la main, & la lui ſerrant à le faire crier : Tout eſt à nous, dit-il, mon ami! dix mille François ont pris terre dans la province de Suffolk.... Tout eſt à nous, te dis-je..... Dix mille : oui, dix mille au moins, & peut-être bien plus encore.... Adieu, je pars, & cours me joindre à eux.

Cette nouvelle fixa les irréſolutions de l'hôte, qui ſe propoſa fortement de faire ſa cour aux dames, à leur lever. Il ne doutoit plus maintenant que la plus belle des deux ne fût miſs Jenny Caméron * elle-même.

(*) Prétendue maîtreſſe du Prince Edouard.

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du livre, où l'on trouvera pourtant un ſoleil, une lune & un ange.

LE ſoleil venoit de ſe coucher, lorſque les dames ſe leverent. Jamais Sophie n'avoit été plus fraîche ni plus belle ; & ſa couſine, un peu moins proche d'elle, eût auſſi charmé tous les yeux. Ne condamnons donc pas avec trop de ſévérité l'hyperbole de la ſervante de l'hôtellerie, qui, en rentrant dans ſa cuiſine, après avoir allumé du feu dans l'appartement des deux dames, proteſta à toute la maiſon que ſi jamais le ciel avoit envoyé quelque ange ſur la terre, il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à ſa couſine de ſon deſſein d'aller à Londres, & madame Fitz-Patrick avoit conſenti de l'y accompagner : la rencontre qu'elle avoit penſé faire de ſon mari à Upton, l'avoit dégoûtée d'aller à Bath, ou chez ſa tante Weſtern. Elles avoient donc à peine fini de prendre leur thé, que Sophie, ſans s'embarraſſer ni du froid ni de la nuit, propoſa à ſa cuiſine de profiter du clair de lune, pour ſe remettre en route.

Mais la couſine, plus timide, & encore émue de la terreur que lui avoit inſpirée la

voix de ſon époux, la ſupplia d'attendre juſqu'au lendemain matin; & Sophie, toujours également complaiſante, quoiqu'en état de combattre les craintes de ſon ancienne amie, conſentit à ce qu'elle voulut.

Miſs Weſtern ne ſe ſeroit peut-être pas rendue ſi aiſément, ſi elle avoit eu connoiſſance de l'arrivée de ſon pere à Upton. Que n'eût-elle pas cru avoir à craindre de ſa part! Quant à la pourſuite de Jones, on pourroit préſumer qu'elle l'effrayoit aſſez peu. J'aurois cependant pu cacher cette conjecture au public: car un honnête auteur doit toujours ou ſupprimer ou pallier les foibleſſes de ſes héros, & ſur-tout ces ſecrets mouvemens de l'ame, auxquels la raiſon eſt preſque toujours étrangere. Mais je ſuis vrai, c'eſt mon défaut: je ne puis me refondre.

Lorſqu'il fut arrêté que l'on paſſeroit la nuit dans l'auberge, l'hôteſſe vint recevoir les ordres des deux dames pour le ſouper, & s'en retourna ſi enchantée des charmes, de la douceur de la voix, & de l'affabilité de miſs Weſtern, que la bonne femme, intimément perſuadée que c'étoit miſs Jenny Caméron qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle, devint tout-à-coup très-franche jacobite, & fit les vœux les plus ſinceres pour la proſpérité du prince Edouard.

Les deux cousines, restées seules, ne se cacherent point leur curiosité réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; & madame Fitz-Patrick, après avoir tiré parole de Sophie de raconter son histoire à son tour, commença la sienne à peu près en ces termes.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de madame FITZ-PATRICK.

LE ſouvenir de leur félicité paſſée eſt toujours un ſurcroît de peine pour les malheureux. Je me rappellerai ſans ceſſe, avec regret, ces jours fortunés & tranquilles que nous avons paſſés enſemble ſous la tutelle de madame Weſtern. Hélas! pourquoi miſs Graveair & miſs Vertigène ne ſont-elles plus ce qu'elles furent autrefois .... Vous vous rappelez, ſans doute, ces noms de notre enfance? Que c'étoit bien à juſte titre que j'avois reçu de vous le dernier! L'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. Sophie fut toujours ma ſupérieure en tout; & puiſſe un ſort plus heureux que le mien la rendre toujours telle!... Mon mariage m'a perdue, vous le ſavez: mais les circonſtances vous en ont ſans-doute été tellement déguiſées, puiſque vous étiez partie de Bath quelques jours auparavant, pour retourner chez votre pere; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été ſi chargés ou altérés par madame Weſtern, qu'il eſt bon que je remonte à leur origine.

M. Fitz-Patrick étoit un des jeunes cavaliers qui brilloient alors le plus aux eaux de Bath. Il étoit grand, bien fait, galant, &

toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'eſt pas aujourd'hui.

Vous ſavez que les perſonnes du plus haut rang, qui étoient alors aux eaux, ne vivoient qu'entrelles.

M. Fitz-Patrick, à force de ſoupleſſes & de complaiſances, étoit parvenu à ſe faire admettre dans toutes leurs parties de plaiſir, & à s'y faire regarder avec une ſorte de conſidération.

Ma tante, qui, dès l'enfance, avoit connu la cour, ne l'avoit pas moins bien reçu. Elle y avoit fait connoiſſance avec M. Fitz-Patrick: & l'honneur qu'il avoit d'être fauſilé avec tout ce qu'il y a de grand dans le royaume, étoit trop reſpectable à ſes yeux, pour qu'elle ſongeât ſeulement à lui chercher d'autre mérite. On lui en crut pourtant bientôt un autre, & celui-là les fit préſumer tous: il parut amoureux d'elle. Ses aſſiduités devinrent en effet ſi remarquables, que tout le monde, ainſi qu'elle, le crut, & en parla d'une façon qui n'étoit pas des plus honorables pour la dame.

Quant à moi, je ne ſuppoſai à M. Fitz-Patrick qu'un but aſſez vulgaire: c'eſt-à-dire, celui de s'approprier la fortune d'une femme par la voie du mariage. Car je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante puſſent produire aucune intention criminelle; mais quant aux charmes dignes de toucher

un amant peu riche, je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les petits ſoins & les égards reſpectueux dont il m'accabloit en toute occaſion, ſervirent encore à fortifier cette idée. Je ne les attribuois qu'à l'envie qu'il avoit de diminuer, s'il étoit poſſible, l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup ſouffrir. Il ſembloit, en un mot, qu'il n'oſoit porter ſes deſirs juſqu'à la tante, que de l'aveu tacite de la niece; & les politeſſes que ce but ſuppoſé m'attiroient, flattoient d'autant plus mon amour propre, qu'il n'étoit pas accuſé d'en être trop prodigue, même envers ceux qui, par leur rang, ſembloient en mériter davantage.

J'ignorois donc, en vérité, que M. Fitz-Patrick étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit pourtant aucun; &, dès qu'il s'apperçut que j'étois ſenſible aux attentions qu'il vouloit bien avoir pour moi, je vis du changement dans ſes manieres, & ſur-tout quand nous nous trouvions ſeuls enſemble. Que vous dirai-je, ma chere Sophie? Je connus qu'il m'aimoit..... & ſa paſſion étoit ſi tendre.... que l'aveu vous en plut, interrompit Sophie. Eh pourquoi donc en rougir? ajouta-t-elle, en ſoupirant: nous ſerons toujours dupes de la tendreſſe que les hommes ſavent jouer bien mieux que nous.

Il eſt vrai, répondit la couſine : les hommes, qui, en toute autre affaire, n'ont pas le ſens commun, ſont autant de Machiavels en fait d'amour; & plût au ciel que j'en fuſſe moins convaincue.... Quoi qu'il en ſoit, ce prétendu ſecret ſervit bientôt de texte à toutes les converſations de Bath; quelques dames charitables allerent même juſqu'à affirmer que M. Fitz-Patrick étoit également bien avec la tante & la niece.

Ce qui vous ſurprendra pourtant le plus, c'eſt qu'elle ne vit rien de tout ce qui frappoit les yeux de quiconque les jetoit ſur nous. On croiroit preſque que l'amour eſt doublement aveugle chez les femmes d'un certain âge, & ſur-tout chez les prudes. Car, quoique ma tante nous ſurprît ſouvent, ſon amant & moi, en revenant de la fontaine, la moindre plainte qu'il lui plût former de ſon abſence, ſuffiſoit à l'inſtant pour diſſiper tous les ſoupçons qu'elle eût pu concevoir. Le ſuccès d'un de nos artifices fut admirable. M. Fitz-Patrick étoit convenu avec moi, quoique j'euſſe à peu près dix-huit ans, de me traiter toujours comme une enfant en ſa préſence; & ma tante s'imagina ſi bien qu'il falloit que cela fût, puiſque ſon amant le penſoit ainſi, que peu s'en fallut qu'elle ne me remît à la liſiere.

Que vous dirai-je, encore un coup, chere Sophie? Il faut vous l'avouer; j'aimai M. Fitz-Patrick! je fus flattée de ma con-

quête ; je fus charmée de l'emporter ſur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes que je croyois extrêmement jalouſes de mon ſort.

Tout Bath alors ſe déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refuſerent même de me voir davantage, & feignirent de me mépriſer, peut-être moins à cauſe des ſoupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des compagnies où leur objet chéri eût peut-être pu n'avoir des yeux que pour une autre. Je ſuis pourtant ici forcée, par un ſentiment de reconnoiſſance, de vous rapporter un diſcours que me tint M. Nash, & dont j'aurois à m'applaudir d'avoir mieux ſuivi les conſeils..... Écoutez, mon enfant, me dit-il un jour, en me tirant à l'écart ; je ſuis fâché de voir la familiarité qui ſubſiſte entre vous & un drole qui ne peut que vous perdre. Quant à votre vieille folle de tante, je ſerois enchanté, ſans l'intérêt de Sophie & le vôtre, de la voir de tous points ſa dupe. Car, lorſqu'une vieille a réſolu d'aller au diable, il n'eſt pas plus poſſible d'en détourner l'une, que d'empêcher l'autre de s'en ſaiſir. Mais la jeuneſſe & la beauté ſont dignes d'un meilleur ſort, & je voudrois les ſauver de ſa griffe. Croyez-moi donc, chere Henriette, ne ſouffrez pas que cet avanturier ait rien à l'avenir de particulier avec vous..... Il me donna encore d'autres conſeils, aux-

quels je ne prêtai que l'attention du moment: l'amour démentoit ſes avis ; & rien n'eût pu me faire croire que des femmes de condition vouluſſent commercer avec un homme tel que celui que M. Nash me dépeignoit.

Mais je crains bien, belle Sophie, que ces détails ne vous ennuient. Ainſi, pour abréger, imaginez-moi mariée, imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma ſublime tante : imaginez enſuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à Bedlam *; c'eſt ma tante que vous verrez; & votre imagination ne vous peindra rien au-deſſus de la réalité.

Cette amante outragée, pour éviter de revoir M. Fitz-Patrick, pour me fuir moi-même, & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoiſſance de ſes amours, partit dès le lendemain. Je ſais qu'elle a nié très-fermement toutes les particularités qui la concernoient dans cette avanture ; & ſans doute ſon reſſentiment dure encore : car, malgré toutes mes ſoumiſſions, & malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens tems, je n'ai pu parvenir encore à m'attirer une réponſe de ſa part. Hélas! c'eſt pourtant elle, qui, quoique ſans deſſein, fut la cauſe de mon malheur. Sans ſon très-ridicule eſpoir d'être aimée de M. Fitz-Patrick,

[1] C'eſt l'hôpital des fous, à Londres.

il n'eût, ſans doute, jamais trouvé les occaſions de ſurprendre mon cœur.

Je me flatte, du moins, que ma conquête n'eût pas été ſi facile pour un pareil amant, & ſi mon âge m'eût permis de juger par mes propres lumieres, j'euſſe peut-être été trompée moins groſſiérement dans mon choix. Mais j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui, & je fus aſſez ſotte pour regarder comme univerſellement reconnu, le mérite d'un homme que je voyois hautement prôné par toutes les femmes de ma connoiſſance.... Pourquoi donc, chere Sophie, s'il eſt vrai que nous ayions une faculté de juger égale à celle qu'ont les hommes; pourquoi, dis-je, choiſiſſons-nous ſouvent ſi mal? Je ſuis réellement piquée, lorſque je vois tant de femmes ſenſées trompées tous les jours par des ſots!..... Ici madame Fitz-Patrick reprit haleine. Mais, voyant que Sophie ne lui répondoit rien, elle pourſuivit ſon hiſtoire.

CHAPITRE IV.

Suite de l'hiſtoire de madame FITZ-PATRICK.

NOUS ne reſtâmes à Bath qu'environ quinze jours après notre mariage. Nous avions perdu tout eſpoir de réconciliation avec ma tante ; & mon époux devoit attendre encore deux ans avant que de pouvoir diſpoſer, en aucune façon, de mes biens.

Cette conſidération l'engagea à me preſſer de paſſer avec lui en Irlande : propoſition contraire à une convention expreſſe que j'avois faite longtems avant que de me donner à lui. Je rappelai, j'invoquai vainement ſes promeſſes ; &, très-déterminée à ne point partir, je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais il avoit fixé le jour du départ, & je ne pus rien obtenir.

La veille de ce jour, qui me coûtoit tant de larmes, mon mari, en ſortant de très-mauvaiſe humeur, pour donner quelques ordres, laiſſa tomber une lettre, dont je m'emparai ſur le champ, & que j'ai trop ſouvent relue pour n'être pas en état de vous la rapporter exactement. Ecoutez, ma chere Sophie.

A M. BRIAN FITZ-PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre, & je ſuis très-ſurpris de votre façon d'agir avec un homme qui ne reçut d'argent de vous que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici, & à qui vous devez maintenant, par compte arrêté, 150 livres ſterling. Rappelez-vous, monſieur, depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage avantageux avec une telle, ou une telle. Mais je ne puis vivre plus longtems d'eſpérance & de promeſſes, & mon marchand de drap ne ſe paie pas de cette denrée. Vous me dites être aſſuré d'avoir ou la tante ou la niece; & que vous euſſiez pu épouſer la tante, dont le douaire eſt immenſe, mais que vous préférez la niece, à cauſe de l'argent comptant. Eh! de grace, monſieur, conduiſez-vous, une fois dans la vie, par le conſeil d'un ſot. Epouſez vîte, & ſans balancer, celle des deux qui voudra le plutôt de vous. Pardonnez cet avis à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Soyez en même tems aviſé que je tirerai ſur vous, par la premiere poſte, le montant de ce que vous me devez, payable dans quinze jours à M. Jean Drugguet & compagnie, ou à ſon ordre; & qu'il vous importe d'y faire honneur. Je ſuis, monſieur, &c.

SAMUEL COSGRAVE.

TEL étoit le contenu de cette lettre. Peignez-vous, chere Sophie, les ſentimens qu'elle dut exciter dans mon ame ! *Vous préférez la niece, à cauſe de l'argent comptant*.... Ah ! ſi chaque ſyllabe de ces mots, qui, pour un cœur tel que le mien, étoient tout autant de poignards, avoit pu devenir telle, avec quel plaiſir ne les euſſai-je pas plongés dans le ſein du perfide ? Je ne vous raconterai pas tous les tranſports extravagans que m'inſpirerent à la fois ma douleur & mon déſeſpoir. J'avois eu le tems, avant ſon retour, de me ſoulager par mes larmes. Il revint ; &, feignant de ne pas s'appercevoir de mon état, le traître alla, à l'autre bout de la chambre, rêver dans un fauteuil. Enfin, laſſé de mon ſilence : eh bien, madame, me dit-il, avec un ſourire ironique, peut-on ſavoir ſi vos coffres ſont faits ? Vous n'ignorez ſans doute pas que le carroſſe doit être prêt demain au point du jour ?

Ma patience étoit à bout. Oui, monſieur, je le ſais..... mais mes coffres ne ſont pas faits, & cette lettre y doit trouver ſa place.

Et je la lui jettai, en l'accablant des plus ſanglans reproches.

Soit que la honte, ſoit que le ſentiment intérieur de ſon crime l'eût accablé, M. Fitz-Patrick ne marqua point de colere. Il eſſaya, au contraire, tous les moyens qu'il

crut les plus propres à me calmer. Il me jura que ce qui me piquoit le plus dans cette lettre, ne venoit pas de lui, & qu'il n'avoit jamais penſé à rien écrire de ſemblable. Il m'avoua qu'il avoit fait mention de ſon mariage à M. Coſgrave, & de la préférence qu'il me donnoit ſur ma tante; mais il nia, avec mille ſermens, d'en avoir mandé des raiſons dont la baſſeſſe l'inſultoit lui-même. Il convint ſeulement d'avoir marqué, en termes généraux, quelqu'eſpérance d'un prochain mariage, forcé par le beſoin où il ſe trouvoit de crédit ou d'argent, attendu ſa longue abſence de chez lui, & dont ſes affaires domeſtiques avoient beaucoup ſouffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais oſé me dire, & la ſeule raiſon qui l'eût réduit à me preſſer ſi fortement de paſſer en Irlande avec lui : propoſition qu'il ne m'eût jamais faite, ſi des extrêmités auſſi cruelles euſſent permis qu'il pût s'en diſpenſer. Les proteſtations & les careſſes les plus tendres acheverent une juſtification qui me parut plus vraiſemblable que je ne l'avois penſé d'abord.

Une circonſtance qu'il n'avoit pas eu ſoin de relever, parloit même encore, ſuivant moi, très-fortement en ſa faveur. Il étoit queſtion, dans la lettre du tailleur, du douaire de ma tante, & M. Fitz-Patrick n'ignoroit certainement pas que Me.

Weſtern n'avoit jamais eu d'époux.... Je penſai, par conſéquent, que ce créancier pouvoit avoir écrit ou de ſa tête, ou ſur des ouï-dires, & que tout ce qui me choquoit dans ſa lettre étoit plus digne de mépris que de colere.... Le beau raiſonnement, chere Sophie! J'étois bien meilleur avocat que juge. Mais, ſans chercher à juſtifier le pardon que j'accordai à mon perfide, il m'avoit témoigné ce jour-là tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vu qu'innocent.

Dès cet inſtant je ceſſai de m'oppoſer à mon départ; & en moins de huit jours nous arrivâmes chez M. Fitz-Patrick.

Si j'étois auſſi gaie qu'autrefois, je vous peindrois cette antique gentilhommiere; trop grande, eu égard aux appartemens; trop petite, eu égard à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une eſpece de momie, plus vieille encore que la maiſon, & reſſemblant exactement à la doyenne des ſorcieres de Macbeth (1), nous reçut à la porte; &, dans un langage, ou plutôt avec des hurlemens que je croyois à peine humains, célébra l'arrivée de ſon cher maître.

La ſcene entiere enfin fut ſi mauſſade

(1) Tragédie de Shakeſpear.

& ſi dégoûtante à mes yeux, que je penſai m'évanouir. Mon mari, qui s'en apperçut, ſans chercher à me conſoler, ne fit qu'ajouter à ma peine par de fades plaiſanteries qui m'annonçoient tout ce qu'il me reſtoit à craindre.

Par ce début vous pouvez préſumer les ſuites. Mon époux redevint lui-même, ne ſe contraignit plus, & me rendit bientôt la plus malheureuſe des femmes.

Vous concevez, chere Sophie, qu'une femme, qui, aux yeux du monde, a fait un mauvais mariage, doit néceſſairement avoir éperduement aimé l'objet qu'elle a choiſi. Vous préſumez auſſi que cet amour peut s'éteindre par degrés, ſur-tout quand le mépris s'en mêle : c'eſt une épreuve que j'ai faite. Dès que j'eus découvert toute la baſſeſſe du caractère de mon époux, je ceſſai de l'aimer ; je déteſtai juſqu'à ſa vue.

Si-tôt que ma vingtieme année accomplie lui permit la libre diſpoſition de mes biens, notre maiſon nagea dans l'abondance, & ne déſemplit pas de voiſins auſſi groſſiers, auſſi crapuleux que mon époux, qui l'aiderent aſſiduement à diſſiper le patrimoine de ſa femme. J'avois du moins alors une conſolation : je ne le voyois preſque pas.

Heureuſe encore, ſi j'euſſe pu également m'affranchir d'une autre compagnie

qui ne m'étoit pas moins déſagréable : j'entends, hélas ! celle de mes accablantes idées, qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit qu'un malheur, c'étoit celui de me voir mere de la part du mortel que j'abhorrois & mépriſois le plus. Je ne pus l'éviter ; & je paſſai par toutes les horreurs d'un état mille fois plus pénible dans ces fatales circonſtances, que lorſque nous avons à le ſouffrir pour quelqu'un qui nous eſt cher. Je ſupportai, dis-je, tous les maux de l'enfantement dans un déſert, ou plutôt dans une taverne (car telle étoit alors notre maiſon), ſans aucune de ces attentions, qui non-ſeulement ſoulagent, mais compenſent peut-être quelquefois les ſouffrances de notre ſexe dans des momens ſi douloureux.

CHAPITRE V.

Mépriſe de l'hôte. Terreur de SOPHIE.

MADAME Fitz-Patrick alloit continuer, lorſque l'arrivée du ſouper vint l'interrompre.

L'hôte debout, les yeux baiſſés, une ſerviette ſous le bras, ſervoit d'un air auſſi reſpectueux que ſi les dames fuſſent arrivées dans un carroſſe à ſix chevaux.

Madame Fitz-Patrick paroiſſoit bien moins affligée que Sophie qui pouvoit à peine manger.

L'hôte, qui brûloit depuis longtems d'avoir une occaſion de parler, ne laiſſa point échapper celle-ci. Je ſuis fâché, dit-il, madame, en portant la parole à Sophie, que votre grandeur ait ſi peu d'appétit : depuis le tems qu'elle n'a rien mangé, elle devroit cependant en avoir. J'eſpere que madame n'eſt maintenant plus dans le cas d'avoir autant d'inquiétudes ; car on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'avoit oſé le penſer. Un gentilhomme, qui ſort dans le moment, nous a dit d'excellentes nouvelles : certaines gens, qui ont fait prendre le change à d'autres, ſeront peut-être à Londres avant qu'on les rattrappe ; & s'il en eſt ainſi, ces gens-là

pourront en trouver dans cette ville qui leur feront un bon accueil.

Quiconque craint eſt bien à plaindre. Tout ce qu'il voit, ſoupçonne, entend; tout a rapport à l'objet qui l'occupe. Sophie conclut, de ce diſcours, qu'elle étoit pourſuivie par ſon pere; & connue dans l'hôtellerie. Son ſaiſiſſement fut extrême. Dès qu'elle put parler, ce fut de prier l'hôte de renvoyer les domeſtiques; & s'adreſſant enſuite à lui: je vois, monſieur, dit-elle, que vous nous connoiſſez..... mais ſouffrez que je vous ſupplie..... Oui, j'en ſuis convaincue..... ſi vous connoiſſez la pitié..... Sans doute, vous ne nous trahirez point!.....

Moi vous trahir, madame! s'écria l'hôte. Moi vous trahir! Non, (ici notre homme entaſſa mille ſermens les uns ſur les autres) non, dis-je, non! duſſé-je affronter la mort même, non, je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître, madame; & ce n'eſt point envers une auſſi aimable perſonne que votre grandeur, que je me réſoudrois à l'être. Eh! ne ſeroit-ce pas en pure perte, puiſqu'il ſera ſitôt au pouvoir de votre grandeur de récompenſer amplement mon zele & ma fidélité. Ma femme vous certifiera, madame, que j'ai connu votre grandeur dès l'inſtant de ſon arrivée dans ma maiſon. Encore un coup, raſſu-

rez-vous, madame ; je périrois plutôt cent fois, que de trahir votre ſecret.

Et moi, je vous promets, lui dit affectueuſement Sophie, que ſi jamais il eſt en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits, vous n'aurez point à regretter d'avoir été trop généreux. Ah ! madame, répondit l'hôte, *au pouvoir de votre grandeur* ..... Puiſſe le ciel permettre ſeulement que ce ſoit votre volonté ! Hélas ! je ne crains rien que votre oubli. Votre grandeur ſera-t-elle aſſez bonne pour ſe reſſouvenir d'un pauvre & malheureux aubergiſte ? Elle n'oubliera pas, du moins, la récompenſe que j'ai refuſée. Oui, cela revient exactement au même, puiſque je l'aurois infailliblement obtenue ; & votre grandeur eût pu tomber en d'autres mains, qui..... Mais quant à moi, je ne voudrois pas, pour le monde entier, avoir conçu l'ombre de cette trahiſon, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je fais .....

Eh ! quelles ſont, je vous prie, ces nouvelles ? interrompit miſs Weſtern, avec vivacité.

Bon ! s'écria l'hôte, ſe peut-il que votre grandeur les ignore ?..... Cela ſe pourroit cependant ; car ce n'eſt que dans cet inſtant qu'on eſt venu me les apprendre. Mais, euſſé-je dû les ignorer, votre grandeur n'étoit pas moins en ſûreté chez moi. Oui, je le jure !..... Il épuiſa ici tous les

ſermens & les proteſtations, mais dont Sophie interrompit le cours, pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ces nouvelles. Et l'hôte ouvroit la bouche pour l'en inſtruire, lorſque madame Honora, pâle, & preſque hors d'haleine, ſe précipita dans la chambre, en criant à tue-tête : nous ſommes perdues, meſdames, nous ſommes perdues ! Ils ſont arrivés, ils ſont tous arrivés ; ce malheur n'eſt que trop certain !.....

Ces mots aſſommerent Sophie. Mais madame Fitz-Patrick, moins ſuſceptible qu'elle, ayant demandé à Honora de qui elle entendoit parler .... De qui ! s'écria Honora : des François apparemment ! Plus de deux cent mille d'entr'eux ſont débarqués ; ils violent & maſſacrent tout ! ..... Un grand objet de crainte rend le cœur preſqu'inſenſible à tout ce qu'il y croit étranger. Sophie, qui s'attendoit à voir ſon pere & Blifil entrer dans ſa chambre, ne fut que médiocrement émue du prétendu débarquement des François dans ſon pays. Elle gronda même ſa femme de chambre de l'allarme qu'elle lui avoit donnée. *Vous m'aviez*, en vérité, fait craindre tout autre choſe, lui dit-elle ; & je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, reprit l'hôte en riant, ſa grandeur ſait à quoi s'en tenir ; elle eſt bien ſûre que les François ſont aujourd'hui nos

vrais amis, & ne viennent ici que pour nous le prouver. Sa grandeur, je gage cent contre un, préſumoit que le duc de Cumberland entroit dans le village. Que falloit-il de plus pour l'épouvanter mortellement?.... Mais écoutez, madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre .... Sa majeſté, le brave prince Edouard, a fait prendre le change au duc : il marche à grandes journées vers Londres; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont ſe joindre à lui ſur la route.

Cette nouvelle ne plut guere davantage à Sophie, que celui qui la racontoit. Cependant, l'idée qui ſubſiſtoit toujours en elle, d'en être effectivement connue, ne lui permit pas de laiſſer tranſpirer le moindre mécontentement.

L'hôte, après avoir deſſervi, fut enfin forcé de ſe retirer, mais non pas ſans avoir encore marqué, plus d'une fois, ſes eſpérances d'être un jour bien récompenſé.

Sophie étoit pourtant fâchée de ſe croire connue dans l'hôtellerie, & s'appliquoit à elle-même tout ce que l'hôte croyoit avoir adreſſé à Jenny Caméron. Elle fit donc remonter ſa femme de chambre, à qui elle enjoignit de pénétrer adroitement par quel moyen cet homme étoit parvenu

à

à la connoître, & de qui il avoit refuſé la récompenſe qu'on lui offroit pour la trahir. Elle lui ordonna, en même tems, de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin, l'heure à laquelle madame Fitz-Patrick conſentoit auſſi de partir. Toutes choſes ainſi réglées, elle pria ſa couſine de vouloir bien achever ſon hiſtoire.

CHAPITRE V.

Conclusion de l'histoire de Madame FITZ-PATRICK.

TANDIS que madame Honora, suivant les ordres de sa maîtresse, invitoit l'hôte & sa femme à vuider entr'eux une jatte de *punch*, madame Fitz-Patrick reprit ainsi son récit:

La plupart des officiers qui étoient en quartier dans la ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un lieutenant; & nous nous liâmes au point de devenir inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours des nôtres. C'en fut assez pour fâcher M. Fitz-Patrick, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consolations que je trouvois dans cette innocente société. Elle dura cependant près d'un an; & Dieu sait combien, pendant ce tems, j'eus de reproches à essuyer! j'entends, lorsqu'il étoit à la maison; car il faisoit de fréquentes absences, & souvent d'un mois entier à Dublin ou à Londres.

Enfin le régiment, qui vint à changer de quartier, m'enleva mon amie; je n'eus plus d'autre compagnie que mes tristes réflexions,

& de reſſources que mes livres ; par conſéquent le tems de m'ennuyer, & de m'orner l'eſprit.

Pendant cet intervalle j'écrivis différentes fois à ma tante ſur le ton le plus ſuppliant ; mais toujours ſans ſuccès : je n'en reçus point de réponſe. Mon époux repartit enfin pour Londres, où il reſta, cette fois-ci, plus de trois mois.

Un caractère auſſi gai que le mien n'étoit pas fait pour ſupporter long-tems l'ennui de cette ſolitude, je retombai dans la mélancolie ; la mort de mon enfant acheva de m'accabler. Ce n'eſt pas que je l'aimaſſe de cette tendreſſe extravagante dont peut-être aurois-je été capable, ainſi que nombre d'autres, s'il fût né ſous de meilleurs auſpices ; mais j'étois mere ; je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs, & cette occupation m'empêchoit ſouvent de ſuccomber au poids de mes ennuis.

J'avois paſſé plus de deux mois ſeule, & renfermée dans mon domeſtique, lorſqu'une jeune dame, parente de mon mari, vint en Irlande tout exprès pour me voir.

Un jour que j'étois plus abattue que de coutume, cette dame, après avoir plaint mon ſort, & m'avoir aſſurée que la famille de M. Fitz-Patrick, informée de ſa conduite à mon égard, en étoit très-ſcandaliſée, & partageoit mes peines, cette dame, dis-je, après bien des préliminaires, & ſur-tout

après m'avoir demandé le ſecret, m'apprit.... que mon mari vivoit avec une maîtreſſe.

Vous préſumez que je fus peu ſenſible à ce récit..... vous vous trompez. Le mépris n'avoit pas adouci l'aigreur de mon reſſentiment contre mon époux, juſqu'au point d'empêcher la haine de ſe réveiller en cette occaſion. D'où peut donc naître en nous cette contrariété de ſentimens ? Serions-nous en effet aſſez abominablement vaines, pour ne pouvoir ſouffrir que d'autres jouiſſent, même de ce que nous mépriſons ? Qu'en penſez-vous, chere Sophie ?.... Je ne me ſuis jamais, dit-elle, occupée de réflexions ſi profondes. Je penſe pourtant que cette dame eut tort, & vous rendit un aſſez mauvais office.

Cependant, repliqua madame Fitz-Patrick, cette conduite me paroît naturelle dans une véritable amie; & quand vous aurez lu autant que moi, peut-être le ſentirez-vous.

J'en ſerois fâchée, répartit Sophie; car je n'ai beſoin ni de livres ni d'expérience, pour être convaincue de l'indignité de ce procédé; & je trouve autant d'imprudence dans quiconque inſtruit deux époux des fautes de l'un ou de l'autre, que dans ceux qui les avertiſſent de leurs propres défauts.

Quoi qu'il en ſoit, reprit madame Fitz-Patrick, mon mari revint, & me déplut un peu plus que jamais. Je le mépriſai pour-

tant moins ; car rien n'affoiblit le mépris que nous avons conçu pour quelqu'un, comme l'injure, même la plus légere, faite à notre vanité.

Sa conduite, au retour, eut pourtant lieu de me ſurprendre : je le revis, avec étonnement, auſſi tendre, auſſi amoureux, auſſi complaiſant que les premiers jours de notre mariage. Mais ſi la haine peut ſuccéder au mépris, il n'en eſt pas de même de l'amour. Ce dernier ſentiment eſt trop actif pour ſubſiſter long-tems ſans retour de la part de ſon objet ; & il n'eſt pas plus poſſible d'aimer conſtamment ſans être aimé, que d'avoir des yeux ſans en faire uſage. Ainſi, lorſqu'un époux ceſſe d'être l'objet de ſa paſſion, il eſt plus que probable que quelqu'autre..... je dis, ma chere, lorſqu'un mari nous eſt devenu abſolument indifférent.... qu'il s'eſt montré trop mépriſable..... & ſur-tout pour peu qu'on ait un cœur..... dont la ſenſibilité.. Miſéricorde ! Je m'embrouille dans l'abſtraction de mes idées..... Ce que c'eſt que de n'avoir pas aſſez lu Locke !..... Bref, la vérité du fait eſt..... Bref, je ne ſais plus où j'en ſuis. Je vous diſois pourtant : je crois que M. Fitz-Patrick étoit redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en ſus bientôt le motif, & j'y proportionnai ma reconnoiſſance. En un mot, il avoit dépenſé tout l'argent comptant de ma dot ; & comme il ne pouvoit engager ſon propre bien plus qu'il ne l'étoit

déjà, il desiroit que je signasse au contrat de certaines ventes, pour lesquelles il falloit mon consentement.

Je le refusai net; & je ne vous ennuyerai pas des fureurs que produisit ce refus, non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira.

Il lui falloit un prétexte apparent pour le justifier en quelque sorte aux regards du public: il devint, ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il? De ce même lieutenant dont je vous ai parlé, absent alors, & depuis plus d'un an!..... Vit-on jamais extravagance plus complette? Mais il lui falloit un objet; il falloit un prétexte à une passion qu'il n'avoit peut-être jamais ressentie.

N'importe: après nombre de scenes trop indignes d'être rappelées, & dans lesquelles la parente de M. Fitz-Patrick me défendit toujours, il prit le parti de la mettre à la porte, & de me confiner dans une chambre, sans plume, sans encre, sans papier, sans livres, même, en attendant que je me soumisse à ses loix.

Il vint huit jours après me voir, pour me demander, d'un ton de pédagogue ou de tyran (cela revient au même), si je me déterminois à obéir? Non, répondis-je avec fermeté; je périrois plutôt. Eh bien, tu périras, s'écria-t-il, car tu ne sortiras jamais d'ici vivante.

Je paſſai parmi ces horreurs encore environ quinze jours : & j'avoue que ma conſtance étoit preſque expirante, lorſqu'un ſoir que mon époux étoit abſent..... j'eus le bonheur..... lorſque le déſeſpoir commençoit à s'emparer de moi.... tout eſt excuſable alors !.... j'eus le bonheur, dans cet inſtant critique même.... Mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela..... Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que l'or, cette infaillible clef de toutes forteresſes, ouvrit tout-à-coup ma priſon, & me remit en liberté.

Je me hâtai de me rendre à Dublin, d'où m'étant procuré un paſſage en Angleterre, je m'en allois à Bath, pour implorer la protection de ma tante, ou de votre pere, lorſque j'entendis hier au ſoir la voix de mon mari dans l'hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant ; & je jouis enfin de la double félicité de lui être échappée, & d'avoir rencontré ma chere Sophie.

Je vous plains, dit miſs Weſtern, en ſoupirant, & de toute mon ame !..... Mais auſſi que pouviez-vous eſpérer d'un pareil mariage ? Pourquoi avoir choiſi un Irlandois pour votre époux [*] ?

Ah, ma couſine ! repliqua madame Fitz-

[*] Les préjugés des Anglois contre les Irlandois, ſont aſſez connus. Les gens ſenſés ſavent auſſi combien ils ſont injuſtes.

Patrick, cette cenſure eſt bien peu méritée. Il eſt des hommes en Irlande auſſi reſpectables qu'ailleurs; j'y ai connu nombre de bons maris, & je ne ſais ſi vous en connoiſſez ici beaucoup. Demandez-moi plutôt pourquoi j'ai épouſé un ſot: & je vous répondrai ſincérement que je ne le croyois pas tel..... Eh! penſez-vous, lui demanda Sophie, d'une voix baſſe & altérée, qu'un homme, qui n'eſt pas réellement un ſot, ne puiſſe pas également faire un mauvais mari?

Cela peut être, répondit l'autre; mais il n'en eſt point de plus dangereux que les ſots. Parmi toutes mes connoiſſances, je les ai toujours vu méchans. J'oſerai même affirmer, comme un fait, qu'on voit très-peu d'hommes ſenſés en uſer mal avec une femme qui ſe conduit bien.

CHAPITRE VI.

Grande allarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de madame FITZ-PATRICK.

SOPHIE, conformément à la convention faite avec ſa couſine, raconta alors.... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déjà vu dans le cours de cette hiſtoire. Ainſi nous eſpérons que le lecteur nous pardonnera de ne point le répéter. Une obſervation qu'il faut pourtant faire, c'eſt que dans tout le cours de ſon récit, il ne fut pas plus queſtion de Jones, que ſi ce pauvre garçon n'eût jamais exiſté. Auroit-on cru que notre héroïne dût reconnoître ainſi la franchiſe de ſa couſine dans le récit de ſon hiſtoire?

Au moment que Sophie achevoit la ſienne, un bruit ſourd ſe fit entendre dans la chambre au-deſſus de celle qu'habitoient les dames. Cet orage naiſſant, après avoir grondé quelque tems au loin, s'approcha par degrés, & toujours en groſſiſſant, juſqu'à l'appartement des voyageuſes, où il éclata enfin dans toute ſa vigueur. Pour quitter la métaphore, madame Honora, après avoir crié en bas à peu près comme une furie, & comme deux en montant l'eſcalier, arriva toute enflammée dans la chambre de ſa

maîtreſſe ; en s'écriant plus fortement encore : que direz-vous ? que direz-vous, madame, de ce faquin, de cet inſolent gargotier ! de ce vilain coquin d'empoiſonneur, aſſez effronté pour me dire en face, que ma maîtreſſe eſt cette Jenny Caméron, dont le peuple fait tant d'hiſtoires ?..... Ce vieil infâme oſe même me ſoutenir que vous-même ne l'avez pas nié ; mais il en a reçu le prix : mes ongles ſont gravés, & pour long-tems, ſur ſa vilaine face. Ma maîtreſſe ! ai-je dit, miſérable que tu es : ma maîtreſſe ? ſais-tu bien qu'il n'en eſt point de plus belle, de plus riche, ni de plus ſage dans tout le comté de Sommerſet ? Connois-tu bien, bélitre ! as-tu jamais ouï parler du fameux M. Weſtern ? eh bien, apprends à reſpecter ſa fille unique, & la plus riche héritiere du pays..... Ah ! madame ! pardon d'avoir été ſi mal-adroite : je voulois lui caſſer la tête.... Je ne m'en conſolerai jamais !....

Notre héroïne, en entendant ceci, ne conçut d'autre allarme que celle de ſe ſavoir nommée par ſa femme de chambre. Cependant, comme la mépriſe connue de l'hôte éclairciſſoit pluſieurs paſſages des propos de cet homme, auxquels Sophie s'étoit elle-même trompée ; cette aimable fille, qui ſe trouvoit un peu plus à ſon aiſe, ne put ſe diſpenſer de rire du *quiproquo* de l'hôte, & de la fureur d'Honora, qui en fut piquée juſqu'aux larmes.

Son amitié pour ſa maîtreſſe, ſon amour-propre bleſſé au premier chef, ne lui permettoient pas de rien ſoupçonner de plaiſant dans toute cette avanture. Ajoutons que le punch, qui n'avoit pas peu contribué à lui échauffer la tête, agiſſoit encore paſſablement ſur elle, & le lecteur ſentira que ce ne fut pas ſans peine que les deux dames parvinrent à calmer les tranſports de ſon courroux.

La tranquillité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'hôteſſe, enragée des outrages faits à ſon mari par les ongles de la femme de chambre, ne reſpiroit que haine & que vengeance. Quant au déſaſtreux politique, triſte victime de cet éclatant démêlé, la honte que lui inſpiroit ſa mépriſe, & le ſang qu'il voyoit ruiſſeler de ſes bleſſures, ſembloient avoir éteint en lui toute eſpece de reſſentiment.

La franchiſe peu équivoque du procédé de madame Honora à ſon égard, ne lui laiſſoit plus de doute ſur le compte de Sophie; & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui ſe croyoit ſi délié! Ajoutons encore aux motifs de ſa modération, qu'un perſonnage de très-grande apparence, arrivé chez lui dans un carroſſe à ſix chevaux, lui prouvoit, ſans replique, que l'une des deux dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illuſtre inconnu,

l'hôte monta lui-même, en ſe rajuſtant de ſon mieux, dans la chambre des voyageuſes, pour leur annoncer qu'un ſeigneur, qui venoit d'arriver, demandoit à leur préſenter ſes reſpects. Sophie, à ce meſſage, devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penſer que l'hôte, malgré ſa fatale bévue, n'eût pas été tout-à-fait ſi poli, s'il fût venu par ordre de ſon pere, ou de Blifil. Mais la peur a cela de commun avec meſſieurs les commiſſaires *: elle ſaiſit avidement les moindres circonſtances, & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainſi, pour ſatisfaire à la curioſité plutôt qu'aux craintes du lecteur, nous dirons qu'un Pair d'Irlande, qui alloit à Londres, étoit arrivé le ſoir même dans notre hôtellerie; que ce ſeigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuiſine, ayant quitté ſon ſouper, avoit reconnu la ſuivante de madame Fitz-Patrick, de qui il avoit ſu que ſa maîtreſſe, qu'il connoiſſoit particuliérement, étoit dans la maiſon. Inſtruit de cette nouvelle, il s'étoit adreſſé lui-même à l'hôte; il l'avoit appaiſé, & envoyé chez les dames, chargé du compliment que cet homme venoit de rendre.

On s'étonnera peut-être de ce que la femme de chambre de madame Fitz-Pa-

(*) En Angleterre, bien entendu.

trick n'eût pas été choiſie, par préférence, pour cette commiſſion : mais nous ſommes fâchés d'avouer qu'elle n'étoit pas, dans le moment, plus propre à cet office qu'à tout autre: le *rum* [*] (car il plaiſoit à l'hôte d'appeler ainſi ſa diſtillation de grain) avoit agi ſi puiſſamment ſur la pauvre ſoubrette, que le ſommeil s'étoit totalement emparé d'elle.

Sophie ſe raſſura bientôt, à la vue d'un pair Irlandois, qui non-ſeulement connoiſſoit ſa couſine, mais étoit même ſon ami. Ajoutons que c'étoit à lui qu'elle devoit ſa liberté : car il faut vous apprendre que ce ſeigneur avoit le même goût pour la galanterie que nos anciens chevaliers des tems héroïques, & que ſon nom étoit déjà fameux par la délivrance de plus d'une infante empriſonnée. Il étoit auſſi redoutable ennemi de l'autorité féroce, trop ſouvent exercée par les époux & par les peres ſur les jeunes & aimables perſonnes de l'autre ſexe, que jamais chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des enchanteurs. J'avouerai même ici, & je le dis ſincérement, que j'ai maintefois ſoupçonné tous ces terribles enchanteurs, dont fourmillent nos vieux romans, de n'avoir en effet été que des maris de ces tems-là ; & que des nœuds

[*] Boiſſon extrêmement forte, que l'on fait dans les Barbades, & fort uſitée en Angleterre.

mal assortis étoient peut-être les seuls châteaux où gémissoient tant de *gentes* victimes.

Ce seigneur, qui avoit une terre dans le voisinage de Fitz-Patrick, avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premieres nouvelles de son empriſonnement, il avoit pris la résolution de briser ses fers, & il en avoit eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le château de bonne guerre, à la façon des anciens paladins, mais en gagnant le gouverneur à beaux deniers comptans.

Comme la dame Fitz-Patrick avoit cru ces circonstances trop légeres pour être racontées à sa cousine, nous nous étions fait un plaisir de laisser au lecteur celui d'imaginer lui-même, pendant quelques instans, par quels moyens elle avoit trouvé tout l'argent nécessaire pour corrompre son guichetier : sans quoi nous nous trouvions forcés d'interrompre sa narration.

Mais *revenons à nos moutons*.....

Le pair, après les premiers complimens d'usage, ne put se dispenser de témoigner quelque surprise à madame Fitz-Patrick, de la trouver dans cette hôtellerie, tandis qu'il la croyoit à Bath. Elle lui en apprit les raisons, ainsi que la résolution qu'elle avoit prise d'aller à Londres avec sa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit aussi de s'échapper des mains d'un tyran tout aussi cruel que le sien même.

Milord, qui concluoit de-là que ce tyran pouvoit encore être un époux, n'en félicita que d'autant plus les dames, & n'en invectiva qu'avec plus de chaleur contre ſon propre ſexe. Il termina ſon diſcours par leur offrir ſa protection, & ſon carroſſe à ſix chevaux pour les conduire à Londres; ce qui fut d'abord accepté ſans façon de la part de madame Fitz-Patrick, qui enfin engagea Sophie à en faire de même. Les choſes ainſi arrangées, milord prit congé des dames, qui ne tarderent pas à ſe mettre au lit, où madame Fitz-Patrick entretint longtems ſa couſine de l'excellence du caractere & des vertus du ſeigneur Irlandois. Elle appuya particuliérement ſur l'extrême tendreſſe qu'il avoit toujours eue pour ſon épouſe, & ſur ce qu'il étoit peut-être le ſeul homme de ſon rang qu'on ne pût accuſer d'avoir jamais donné la moindre atteinte au lien conjugal. Ah! ma chere Sophie, s'écria-t-elle, en finiſſant, que cette vertu devient rare, & ſur-tout dans un certain monde! N'y comptez pas, je vous en prie, ſi jamais vous vous mariez; vous ſeriez trop cruellement trompée.

CHAPITRE VII.

Départ de l'hôtellerie. Arrivée à Londres.

LE lendemain, dès le matin, tout étant prêt pour le départ, une difficulté ſurvint. Le carroſſe, quoiqu'à ſix chevaux, n'étoit que pour quatre perſonnes. Milord, toujours galant, offroit de monter à cheval; mais madame Fitz-Patrick étoit trop polie pour le permettre. Il fut arrêté que les deux ſoubrettes ſe relayeroient, & monteroient tour à tour un des chevaux de milord, qui fut ſellé pour cet effet.

Sophie, après avoir fait un préſent à l'hôte, pour expier les petites vivacités de ſa femme de chambre, s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite, & qui lui cauſa quelque peine. C'étoit le billet de banque de cent livres ſterling, que ſon pere lui avoit donné la veille de ſa fuite, & qui, joint à très-peu d'argent comptant, compoſoit toutes ſes finances.

Elle chercha, & renverſa vainement tout dans la chambre; le billet ne ſe trouva pas. Elle ſe rappela enfin ſa chûte, lorſqu'elle avoit reconnu madame Fitz-Patrick, & ne douta pas que ce ne fût alors que ſon portefeuille avoit pu tomber de ſa poche.

Des pertes de ce genre, quelques ſuites

qu'on en prévoie, n'ont droit de produire qu'une impreſſion momentanée ſur une ame un peu forte. Auſſi, Sophie, quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus à contretems, prit aſſez ſur elle-même pour cacher ſa douleur, & pour rejoindre la compagnie avec ſa ſérénité ordinaire. Milord aida les dames à monter dans ſa voiture; & madame Honora, après beaucoup de complimens, cédant aux inſtances de ſa compagne Abigaïl, qu'elle laiſſa monter à cheval, s'établit elle-même dans le carroſſe.

L'équipage partit enfin, bien eſcorté, & fit ſi bonne diligence, qu'on arriva le lendemain au ſoir à Londres.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux couſines.

TOUTE la compagnie deſcendit à l'hôtel de milord, & d'où, tandis que l'on ſe repoſoit quelques inſtans, on dépêcha des domeſtiques pour chercher un logement particulier que les deux dames demanderent. L'épouſe de milord n'étant point en ville, madame Fitz-Patrick refuſoit abſolument d'accépter un lit chez l'époux.

Quelques lecteurs, peut-être, condamneront tant de délicateſſe. Il faut pourtant avoir égard à la ſituation de cette dame, & convenir de la méchanceté des médiſans; après quoi, l'on conſeillera ſans doute à toute femme un peu ſenſée d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, & diſpoſé pour recevoir les deux couſines, Sophie voulut bien tenir encore compagnie, pour cette nuit, à madame Fitz-Patrick, très-réſolue de s'informer le lendemain de la demeure de la dame ſous la protection de laquelle nous avons déja dit qu'elle avoit projetté de ſe mettre, en fuyant de chez ſon pere. Quelques remarques particulieres qu'elle avoit faites en route, l'avoient tellement affermie dans cette réſolution, que rien n'eût pu la faire agir différemment.

Ce n'eſt pas que notre héroïne fût capable de concevoir, ſans fondement, le plus léger ſoupçon de la vertu de ſon prochain ; ce n'eſt pas non plus que madame Fitz-Patrick, par ſes démarches, & moins encore par ſes diſcours, eût laiſſé tranſpirer la moindre apparence de ſcandale : mais le lord, un peu moins formaliſte qu'elle, s'étoit quelquefois, quoique ſans y penſer, aſſez mal-obſervé dans la route, pour éclairer Sophie ſur bien des petites réticences dont elle avoit ſoupçonné ſa chere couſine dans le récit de ſon hiſtoire.

Miſſ Weſtern n'eut pas de peine à trouver la dame qu'elle cherchoit : il n'étoit point de porteurs dans la ville à qui ſon hôtel ne fût parfaitement connu. Son meſſager revint avec une invitation ſi gracieuſe & ſi preſſante, qu'elle ſe diſpoſa à s'y rendre ſur le champ.

Madame Fitz-Patrick ne fit d'autres inſtances pour la retenir, que celles qu'exigeoit la politeſſe. Soit qu'elle ſoupçonnât qu'elle fût ſoupçonnée, ſoit par quelqu'autre motif que nous ne voulons point pénétrer ; il eſt certain qu'elle étoit auſſi empreſſée de voir partir Sophie, que Sophie pouvoit l'être de ſe ſéparer d'elle.

Miſſ Weſtern, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui dire : Au nom du ciel, ma chere, tenez-vous ſur vos gardes, & réfléchiſſez mûrement ſur

les dangers que vous allez courir. Il eſt peut-être encore des voies de conciliation avèc votre époux ; tâchez, je vous en ſupplie, de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes, ma couſine, lui répondit madame Fitz-Patrick, avec un ſourire équivoque : vous avez moins vécu que moi ; gardez-les, je vous en ſupplie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Daignez pourtant auſſi ne pas refuſer un petit conſeil de ma part. Défaites-vous du ton & des façons de la miſſ Graveair d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chere ; cela, je vous le jure, ne prendra pas dans ce pays-ci.

Tel fut l'adieu des deux couſines. Sophie, à ſon arrivée chez miladi Belaſton, ne put qu'être enchantée des careſſes de cette dame, qui, dès le tems qu'elle l'avoit connu chez madame Weſtern, prétendoit l'avoir priſe en amitié, paroiſſoit charmée de la revoir ſi belle, & ne fut pas plutôt inſtruite de la cauſe de ſon voyage, qu'elle applaudit à la réſolution de notre héroïne, & promit de la protéger envers & contre tous.

LIVRE XII.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. WESTERN, ne retrouvant pas ſa fille, trouve à s'en conſoler.

NOTRE hiſtoire (quelle aubaine pour la critique!) retourne encore à la fameuſe hôtellerie d'Upton, où nous avons laiſſé M. Weſtern, mettant le pied à l'étrier, dans la louable intention de pourſuivre & retrouver ſa fille.

Il avoit pris langue en partant. On l'avoit informé que Sophie avoit dû paſſer la Saverne. Il la paſſa avec ſon équipage. Ce n'étoit point aſſez: quel chemin avoit-elle pris? Le bon gentilhomme s'en repoſa ſur la fortune, & ſe jetta dans celui de Worceſter.

A peine avoit-il fait deux milles, que s'arrêtant tout-à-coup, & lâchant une volée de juremens & d'imprécations..... O

ciel! s'écria-t-il, fut-il jamais un *chien* plus malheureux & plus maudit que moi?....

Le miniſtre, qui le ſuivoit, ſe hâtant alors de le rejoindre, le ſupplia de ne point s'affliger, & de ne pas déſeſpérer de la bonté du ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé juſqu'ici, monſieur, lui dit-il avec onction; il vous a mis ſur les pas de madame votre fille: patientez, patientez, de grace! vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Que la peſte t'étouffe! répondit Weſtern: c'eſt bien Sophie qui m'inquiéte maintenant!... Je déplore la perte d'une ſi belle matinée, & ſi favorable pour la chaſſe. N'eſt-il pas déſolant de perdre un des plus beaux jours de l'hiver? & pourquoi? pour courir après une.... Ah! que ne puis-je la haïr!....

Soit que la fortune, malgré ſa légéreté, quelquefois compatiſſante, regardât alors en pitié le pauvre gentilhomme; ſoit qu'elle eût arrêté qu'il ne rejoindroit pas ſi-tôt ſa fille (nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures); mais M. Weſtern achevoit à peine ces mots, qu'une meute de chiens courans, répandant tout-à-coup dans les airs les ſons harmonieux de leurs goſiers, frapperent à la fois l'oreille du gentilhomme & de ſon cheval, qui, partant de la main, & traverſant de plein vol un champ de bled, ſeconda ſi bien les in-

tentions de ſon maître, qu'il ſe trouva, en moins d'une minute, à la queue des chiens.

C'eſt ainſi, dit la fable, que la belle Grimalkin, cette chatte que Vénus, propice aux deſirs d'un amant du tems paſſé, avoit enfin changée en femme; c'eſt ainſi, dis-je, que cette jeune épouſe n'eut pas plutôt apperçu une ſouris, que, retournant tout-à-coup à ſon naturel, elle ſauta légérement du lit de ſon époux pour courir après le petit animal.

Nous ne prétendons pourtant pas en induire que la nouvelle épouſe fût inſenſible aux tendres embraſſemens de ſon amoureux époux: car, quoique le chat ſoit taxé par bien des gens d'être ſujet à l'ingratitude, les femmes cependant, ainſi que les chats, en certaines occaſions aiment aſſez qu'on les careſſe. Nous penſons ſeulement, d'après le très-ſubtil ſir Roger l'Eſtrange (1), que ſi vous fermez la porte au nez à la nature, elle rentre par la fenêtre; & qu'une chatte, quoique *dame*, n'en courra pas moins, ſans pudeur, après les rats. Nous n'accuſons donc pas M. Weſtern d'indifférence pour ſa fille, puiſqu'il l'aimoit beaucoup: nous voulons dire ſeulement qu'il

(*) Il a traduit en vers les Fables d'Eſope, &c. avec des Commentaires.

étoit gentilhomme campagnard & chaſſeur ; & qu'à ces titres réunis, la fable & nos judicieuſes réflexions ne lui ſont pas abſolument mal appliquées.

M. Weſtern s'en donna donc à *cœur-joie*, ſans ſonger davantage à ſa Sophie. Les domeſtiques imiterent le maître ; & le miniſtre, après avoir marqué tout ſon étonnement en beau latin, les imita auſſi, & ne s'occupa plus, en les ſuivant de loin, qu'à méditer ſur un ſermon qu'il préparoit pour le dimanche.

Le gentilhomme à qui appartenoient les chiens, enchanté de la capacité & de l'expérience du confrere inconnu, ſe gardoit bien de le troubler dans ſon enthouſiaſme, par des politeſſes hors de ſaiſon. Il attendit la fin de cette ſcene, pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite auſſi ſupérieur avoit droit de lui inſpirer.

Leur converſation, quoique très-intéreſſante pour eux, ne trouvera cependant point place ici. Nous dirons ſeulement qu'ils ſe plurent également l'un à l'autre ; que l'on recommença bientôt une ſeconde chaſſe, qui fut ſuivie d'un grand dîner ; qu'il y fut bu beaucoup de vin ; & que M. Weſtern, toujours réglé dans ſa conduite, ſe fit porter au lit, pour pouvoir reparoître au repas du ſoir avec toute la décence convenable à ſon caractere.

Il ne brilla cependant pas autant qu'il s'en étoit

étoit flatté : ſon hôte & le miniſtre, moins fatigués & de corps & d'eſprit, eurent tellement ſur lui l'avantage, qu'à peine le pauvre homme avoit achevé ſa troiſieme bouteille, qu'il n'étoit plus ſenſé préſent.

M. Supple informa l'autre gentilhomme de toute l'avanture de Sophie, & le pria de joindre ſes inſtances aux ſiennes, pour engager le lendemain, M. Weſtern à retourner chez lui. Cela fut trouvé juſte, promis & exécuté, non pas ſans peine cependant : mais la matinée étoit ſi belle, ſi favorable pour la chaſſe ! la route de Sophie étoit d'ailleurs ſi incertaine, & il y avoit ſi peu d'eſpoir de la réjoindre, après lui avoir laiſſé gagner près de vingt-quatre heures de marche, que M. Weſtern conſentit enfin, après avoir remercié ſon hôte, de reprendre, en chaſſant, la route du comté de Sommerſet.

CHAPITRE II.

Départ de JONES de l'hôtellerie d'Upton. Avanture du mendiant.

NOUS voici donc revenus à M. Jones; & nous y revenons avec plaiſir, malgré la ſituation déplorable dans laquelle nous l'avons quitté, & qui ſans doute aura pu faire croire à quelques-uns de nos lecteurs, que nous l'avions délaiſſé pour jamais.

Mais (croyez-nous-en, ſi vous voulez) ſi nous ne ſommes pas ce qu'on appelle en tous points vertueux, nous pouvons pourtant affirmer que nous n'avons pas tous les vices dont bien des gens, que l'on appelle *philoſophes*, ſont ſouvent accuſés; & que, malgré la triſte ſituation de l'ami Tom, nous revenons à lui avec tout autant de plaiſir que s'il n'avoit plus rien à deſirer de la fortune.

M. Jones & ſon compagnon Partridge avoient quitté l'hôtellerie d'Upton, quelques minutes après le départ de M. Weſtern, & avoient ſuivi à pieds la même route, faute d'avoir pu trouver des chevaux de louage dans Upton. Tous deux cheminoient triſtement, quoique par différens motifs; & ſi l'un ſoupiroit très-haut, l'autre, à chaque pas, murmuroit à l'uniſſon.

En arrivant au chemin où M. Weſtern s'étoit arrêté, Tom crut devoir s'arrêter auſſi; &, en ſe retournant vers Partridge, le conſulta ſur la route qu'il convenoit de prendre. Ah! monſieur, s'écria-t-il, plût au ciel que vous vouluſſiez ſuivre mon avis! Eh! pourquoi non? répliqua Jones: il m'eſt auſſi indifférent de ſavoir où je vais, que de ſavoir ce que je deviendrai.... En ce cas, reprit Partridge, mon avis eſt que nous retournions chez vous. Quand on eſt sûr d'un pareil gîte, c'eſt être fou que de courir ainſi les champs comme des vagabonds, monſieur? *ſed vox ea ſola reperta eſt.*

Hélas! s'écria Tom, où prétends-tu que je retourne? Il ne me reſte plus d'aſyle..... Que dis-je! quand-même mon ami, quand mon pere même voudroit encore me revoir, pourrois-je vivre dans des lieux où ma Sophie n'eſt plus? Ah! cruelle Sophie! Cruelle? Non! je ſuis le ſeul coupable..... non! je ne puis la condamner..... C'eſt toi ſeul, malheureux! [dit-il, en s'adreſſant à Partridge], c'eſt toi, déteſtable butor! c'eſt toi qui m'as perdu: il faut que je t'arrache l'ame..... Cédant alors à ſa fureur, & prenant Partridge à la gorge, il le ſecoua de façon que le pauvre homme ſe crut mort.

Le malheureux tomba aux genoux du terrible Jones, en pleurant, & en atteſtant ſon innocence..... Notre héros s'arrêta tout-à-coup, lui lança un coup d'œil farouche,

recula quelques pas, & acheva d'épuiſer ſur lui-même un accès de fureur, qui, ſans doute, eût anéanti ſon compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens tranſports de Jones dans ce cruel moment.

Qu'il ſuffiſe au lecteur, que cet amant infortuné, après avoir joué d'original le rôle de Roland, pendant quelques minutes, revenu par degrés à lui-même, & trouvant encore à ſes pieds le timide Partridge, le reçut dans ſes bras, & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit cauſée. Il le pria pourtant de ne jamais lui parler davantage de retourner chez M. Alworthy, étant fermement réſolu de ne plus revoir ce château.

Partridge avoit l'ame chrétienne; il promit, & de très-bonne foi, de reſpecter cette défenſe. Puiſqu'il m'eſt abſolument impoſſible, s'écria Jones, de ſuivre plus long-tems les traces de ma ſeule divinité.... ſuivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami; marchons, ou plutôt courons à l'armée.

Il partit en achevant ces mots; & le haſard lui ayant fait choiſir un chemin contraire à celui qu'avoit pris M. Weſtern, le remit directement ſur les traces de Sophie.

Ils cheminerent aſſez long-tems ſans proférer une ſyllabe: Jones avoit aſſez à penſer, & Partridge trop à craindre.

Tom ſe laſſa pourtant du monologue: il

acheva de raſſurer Partridge, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler ſans crainte; & un mendiant, qu'ils apperçurent de loin, fournit un très-bon texte au pédagogue pour s'indemniſer du long ſilence qu'il avoit forcément obſervé.

Son homélie roula d'abord ſur la *charité*, & ſur la dureté du cœur humain. De-là paſſant, par une tranſition naturelle, au chapitre de la guerre, il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna bientôt lui-même, au point de le faire arrêter tout court, pour demander pardon à ſon maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien, mon cher Partridge, lui dit Tom, en ſouriant; j'étois déjà ſi convaincu de ta poltronnerie, que rien de tout ce que tu peux dire ne ſauroit m'émouvoir. Vous pouvez, monſieur, lui répondit Partridge, vous pouvez à votre aiſe m'accuſer de poltronnerie: ſi le deſir de conſerver ſa peau entiere rend un homme poltron, *non immunes ab illis malis ſumus*. Je ne lus jamais dans la grammaire, qu'il ne fût pas poſſible d'être honnête homme ſans ſe battre, *Vir bonus eſt, quis, Qui conſulta patrum, qui leges juraque ſervat*, & pas un mot de bataille! L'écriture même y repugne ſi fort, que je ſerois preſque tenté de regarder comme très-peu chrétien quiconque aime à répandre ſans regret le ſang de ſon ſemblable.

Partridge achevoit de déployer ſa pieuſe

doctrine, lorſqu'ils arriverent au détour d'un chemin, où le mendiant qu'ils avoient apperçu de loin, vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le bruſquer, en lui diſant que chaque paroiſſe étoit tenue de nourrir ſes pauvres, & que de pareils vagabonds..... Arrêtez, lui dit Jones, en riant; n'êtes-vous pas honteux, avec tant de charité dans la bouche, d'en avoir ſi peu dans le cœur? La religion vous ſert, je m'en apperçois très-bien, à pallier le vice, mais ſans vous exciter à la vertu. Un homme, qui ſe dit chrétien, peut-il voir ſon ſemblable dans cet état affreux, ſans penſer à le ſecourir?.... Tom, en parlant ainſi, tiroit un *schelling* de ſa poche, & le donnoit au mendiant.

Monſieur, s'écria le pauvre homme, après l'avoir beaucoup remercié, j'ai trouvé à deux milles d'ici quelque choſe de curieux; voudriez-vous me l'acheter? Je me ſerois bien gardé de le montrer à d'autres; mais vous m'avez l'air d'un ſi bon gentilhomme, & vous êtes ſi charitable, que vous ne me ſoupçonnerez probablement pas d'être un voleur, parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de ſa poche un petit portefeuille doré, qu'il remit entre les mains de Jones.

Tom l'ouvrit à l'inſtant; & que l'on juge de ſa joie, en liſant ſur ſon frontiſpice le

nom de miſs Sophie Weſtern, écrit de ſa propre main. Il n'eut pas plutôt lu ce nom, qu'il le preſſa contre ſa bouche, & tomba dans une ſorte de rêverie, qu'on pourroit appeler extaſe, & dont il ne revint que pour ſe livrer aux tranſports les plus extravagans.

Tandis que Tom, en exprimant ſa joie, baiſoit & rebaiſoit le petit livre, Partridge en vit tomber un papier qu'il ramaſſa & remit à ſon maître; & c'étoit préciſément ce même billet de banque que M. Weſtern avoit donné à ſa fille la veille de ſon départ.

Tom le dit à Partridge, & ne le cacha point au mendiant. Tous deux en furent enchantés; l'un, par l'eſpoir d'avoir part à l'aubaine, l'autre, par celui d'une récompenſe, qu'il reçut en effet de Tom, qui, ſur le champ, lui fit préſent d'une *guinée*.

CHAPITRE III.

Autres avantures assez peu intéressantes.

NOS voyageurs, après avoir quitté le mendiant, marchoient d'une vîtesse, qui ne leur permettoit guere une conversation suivie. Jones étoit totalement occupé de sa maîtresse, & Partridge des cent livres *sterling*.

Ils avoient fait environ trois milles, lorsque le pédagogue, qui ne pouvoit plus suivre son maître, le pria de rallentir un peu son pas; & Jones y consentit d'autant plus volontiers, qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins, il commençoit à craindre de perdre les traces de Sophie qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrêtoit, pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à-propos de prendre, lorsque le bruit d'un tambour vint frapper leurs oreilles. Partridge, effrayé de ce son, eut à peine la force de s'écrier: miséricorde! Seigneur, ayez pitié de nous! les voilà, les voilà qui s'approchent!.....

Qui donc s'approche? lui demanda Jones, en regardant de tous côtés. Qui! répondit Partridge; eh! les rebelles apparemment..... Pour Dieu! monsieur, ne vous avisez pas de les insulter; peut-être ne nous di-

ront-ils rien. Mais ne ſeroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buiſſons, en attendant qu'ils ſoient paſſés ? Pourquoi riſquer de leur déplaire ? & que peuvent deux malheureux ſans armes, contre cinquante mille peut-être ?..... Tom interrompit cette tirade ; &, jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voiſinage de quelque ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoit le ſon, en aſſurant le tremblant Partridge qu'il n'étoit pas poſſible que les rebelles puſſent être ſi près deux.

Partridge, un peu raſſuré par la fermeté de ſon maître, ſuivit ſon conducteur, quoiqu'à regret, juſqu'au moment où le pédagogue apperçut quelque choſe de peint, & flottant en l'air à très-peu de diſtance. Son imagination déjà échauffée n'en demandoit pas tant..... Les voilà, monſieur !... Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-il ; voilà leurs drapeaux ! voilà la couronne ! & voilà le cercueil !.... Ah ! ciel ! quel étendard terrible !... Adieu ; monſieur ; nous allons être fuſillés.

Jones n'avoit eu beſoin que de lever les yeux pour ſe convaincre de la mépriſe de Partridge..... Courage, ami ! dit-il ; ce péril eſt digne de ta valeur, & je te garantis la victoire ſur cette armée .....de marionnettes. De marionnettes, répondit Partridge avec tranſport ! Quoi ! ce n'eſt que cela ! Et le tambour ?..... C'eſt celui des marionnettes, lui dit froidement Tom.

Oh bien, je veux les voir, repartit le pédagogue, en ſautant de joie : j'aime ce ſpectacle à la folie. De grace, monſieur, allons de ce côté. D'ailleurs voilà la nuit, je ſuis à jeûn depuis trois heures du matin, & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une hôtellerie, ou plutôt à un cabaret à bierre, où Partridge n'eut rien de plus preſſé que de viſiter la cuiſine, & Tom de s'informer ſi les dames n'avoient point paſſé par là dans la journée. L'enquête de Partridge fut plus heureuſe que celle de mon maître. L'un n'apprit rien de Sophie; l'autre, à ſa grande ſatisfaction, apprit qu'on leur ſerviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard, qui ſortoit du feu.

L'amour n'agit pas également ſur tous les hommes : le caractere, & ſur-tout la conſtitution de l'amant, regle communément ſes effets. Dans un tempérament foible, il détruit toute eſpece d'appétit tendant à la conſervation de l'animal; dans un corps vigoureux, il fait naître des diſtractions, des négligences, l'oubli même des réparations néceſſaires à la nature. Mais mettez-moi ce dernier, s'il a bon appétit, vis-à-vis d'un plat qui lui plaiſe, & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami Jones, s'il eût été ſeul, auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'eſtomac vuide : dès qu'il vit le plat ſur la table, il mangea d'auſſi bonne grace que Partridge.

La nuit étoit venue avant que nos voyageurs euſſent fini leur repas. La lune étoit dans ſon décours ; il faiſoit extrêmement noir. Le bon Partridge fit tant d'inſtances à notre héros, pour voir les marionnettes, qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui ſe paſſa pendant la durée de ce ſpectacle, quoique très-fort du goût de M. Partridge, ne nous paroît pourtant pas aſſez intéreſſant pour nous y arrêter.

Il en eſt de même de ce qui arriva dans l'hôtellerie juſqu'au lendemain matin : car le lecteur ſaura que M. Tom, vaincu par les prieres de Partridge, & par les remontrances de l'hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins, avoit enfin conſenti de paſſer la nuit dans cette maiſon.

Jones, qui s'étoit couché ſans ſouper, au ſortir des marionnettes, avoit déjà dormi neuf bonnes heures, & en eût peut-être dormi davantage, ſi un grand bruit, qui ſe faiſoit à la porte de la chambre, ne l'eût pas réveillé en ſurſaut. On crioit au meurtre. Il ſe leva, & trouva le maître des marionnettes, qui, ſans miſéricorde, aſſommoit de coups le *divertiſſant* de ſa troupe.

Tom, toujours généreux, ſe rangea du côté de la partie ſouffrante, & colla l'inſolent vainqueur contre le mur.

Le petit *divertiſſant*, quoique foible, étoit colérique. Il ne ſe vit pas plutôt hors de portée de ſon ennemi, qu'il commença

à l'attaquer avec la seule arme qui fût égale entr'eux. Après beaucoup d'épithétes & d'injures générales, il procéda aux accusations particulieres. Double coquin! s'écria-t-il, non-seulement je t'ai servi pour l'amour de Dieu, car tu me dois encore mes gages, mais je t'ai sauvé deux fois du gibet. Ne prétendois-tu pas encore hier, dans un chemin étroit, voler une charmante demoiselle, & lui prendre son bel habit de voyage? Peux-tu nier que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voisine, pour la dépouiller, pour tout ravir enfin à la plus aimable personne qui fût jamais?.... Et tu t'avises de me maltraiter aujourd'hui! de m'assommer comme un bourreau, pour avoir badiné un instant avec une servante de cabaret, uniquement parce qu'elle me préfére à toi?.....

Tom, frappé de ces derniers reproches, déclara, d'une voix tonnante, qu'il prenoit le *divertissant* sous sa sauvegarde, & le fit passer avec lui dans sa chambre.

Jones apprit de lui des nouvelles de sa Sophie, que cet homme avoit vu passer la veille, tandis qu'il accompagnoit son maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir montrer la place où il avoit vu miſs Western; puis appelant Partridge, ils se remirent à l'instant en chemin.

Dès qu'ils y furent arrivés, Tom récompensa son guide, & suivit avec joie les traces de sa maîtresse.

Partridge, frappé de la ſingularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le ſuccès des amours de ſon maître. De pareils haſards s'écria-t-il dans ſon enthouſiaſme; ne ſeroient jamais arrivés, ſi la Providence n'avoit pas un deſſein formé de vous unir un jour avec Sophie.

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorſqu'une groſſe pluie vint les ſurprendre à la vue d'une hôtellerie. On peut juger ſi Partridge inſiſta pour y entrer, & ſi Tom Jones put s'en défendre.

Déſeſpéré de n'y rien apprendre de ſa Sophie, l'amoureux Tom, malgré l'orage, parloit déjà de ſe remettre en route, lorſque Partridge, qui ne partoit pas de bon cœur, jetrant encore une fois les yeux ſur le bon feu qu'il falloit quitter, apperçut & crut reconnoître un jeune homme qui s'aſſéioit dans le coin de la cheminée. Monſieur, [s'écria-t-il en rappelant Jones] buvions un coup: voici ſûrement encore des nouvelles de madame Sophie. Je crois reconnoître ſon guide de l'hôtellerie d'Upton. Partridge avoit raiſon: Tom en fut tranſporté, & fit paſſer le guide dans une chambre particuliere, pour l'interroger plus à ſon aiſe ſur les moindres circonſtances qui pouvoient regarder ſa maîtreſſe.

CHAPITRE V.

A peu près comme le précédent.

JONES, au bout d'un quart d'heure, revint avec le guide, pour notifier à Partridge qu'il falloit partir ſur le champ. Cet ordre, bien cruel pour le pédagogue, lui parut cependant moins dur, en apprenant que ſon maître avoit fait marché avec le guide pour les conduire à cette même hôtellerie, où Sophie avoit couché la veille avec madame Fitz-Patrick. Tom voulut monter le même cheval qu'avoit eu ſa Sophie; Partridge monta celui de madame Honora; & leur diligence fut ſi grande, qu'ils arriverent avant trois heures après midi.

Jones, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poſte. Mais, par malheur, il ne s'en trouvoit point dans le village: ce que le lecteur ne trouvera pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la nation entiere, & ſur-tout dans ces cantons, à cauſe de la marche des révoltés.

Jones, déſeſpéré, tentoit en vain d'engager le guide à l'eſcorter juſqu'à Coventry: cet homme étoit inexorable.

Tandis qu'il le preſſoit de nouveau dans la cour du cabaret, un cavalier, qui y arrivoit, le ſalua, en le nommant par ſon nom,

& en lui demandant des nouvelles de M. Alworthy & de ſa famille.

Tom ne l'eut pas plutôt enviſagé, qu'il reconnut M. Dowling, ce même procureur avec qui il avoit dîné depuis peu à Gloceſter.

M. Dowling conſeilla à Jones, & le preſſa fort de ne point partir ce ſoir-là, attendu les mauvais chemins & l'obſcurité de la nuit. Mais Tom avoit pris ſon parti : dût-il faire la route à pieds, rien n'étoit capable de l'arrêter.

Quand le bon procureur vit ſes inſtances inutiles, il ſe joignit à Tom, pour engager le guide à l'accompagner dans ce petit voyage. Les prieres & les promeſſes le gagnerent enfin ; & il conſentit à tout, pourvu qu'on lui permît de faire rafraîchir ſes chevaux.

Pendant cet intervalle, M. Jones, à ſon tour, fut auſſi obligé de conſentir à boire un coup avec M. Dowling : ce qui occaſionna entr'eux la converſation dont nous allons vous rendre compte.

CHAPITRE V.

Converſation de JONES & de M. DOWLING.

MONSIEUR Dowling, en rempliſſant le verre de notre héros, porta d'abord la ſanté de M. Alworthy. Il ajouta, quelques momens après : ſi vous le permettez, monſieur, nous boirons auſſi à celle de M. Blifil, ſon très-digne héritier, jeune gentilhomme de très-grande eſpérance, & pour qui j'ai conçu la plus haute eſtime.

Je ſuis convaincu, répondit Jones, que votre intention n'eſt pas de m'offenſer ; mais vous aſſociez très-mal les gens : l'un fait honneur à l'humanité, l'autre eſt un miſérable qui mérite à peine le nom d'homme. N'en parlons plus, de grace.

Dowling, frappé de cette réponſe, lui dit qu'il les avoit cru tous les deux également eſtimables. Quant à M. Alworthy, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de ſon caractère eſt connue par-tout. A l'egard de ſon neveu, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, lorſque j'allai lui annoncer la mort de ſa mere. J'avois tant d'affaires alors, & j'étois ſi preſſé de partir, qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux minutes, mais il m'a paru ſi poli, que je le

croyois, je vous jure, un très-aimable cavalier.

Je ne m'étonne pas, répliqua Jones, que ce jeune homme vous ait séduit : c'est un démon pour la malice ; & vous eussiez pu vivre long-tems avec lui, sans pénétrer toute la noirceur de son caractere. Nous fûmes élevés ensemble ; & c'est enfin à mes dépens que j'ai connu toute son infamie. Il est vrai que je ne l'aimois guere : il manquoit, selon moi, de cette franchise de cœur que j'imagine être la base de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je méprisois en lui cet intérêt personnel & cet excès d'amour-propre, perpetuels motifs de toutes ses démarches. Mais je conçois très-nettement combien le lâche abusoit de mon trop peu de défiance, & par quel tissu d'artifices il m'a perdu sans espoir de retour.

Ciel ! que me dites-vous ; s'écria le procureur. En ce cas, je suis bien indigné de ce que la succession de votre oncle Alworthy soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas ! répondit Tom, vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. Alworthy m'a long-tems permis de l'appeler d'un nom plus cher encore ; mais cet acte de sa bonté n'ayant été que volontaire en lui, il a pu, sans injustice, me priver d'un honneur, dont, sans doute, il ne m'a pas cru digne. Non, monsieur, je n'appartiens point par le sang à M. Alworthy ; & si le

monde, toujours très-peu capable de diſcerner, d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans ſa conduite à mon égard, en me ſuppoſant ſon parent, c'eſt faire une injuſtice au plus reſpectable des hommes..... Pardon pourtant, monſieur, de vous avoir tant ennuyé de mes malheurs: vous me penſiez proche parent de M. Alworthy; j'ai cru devoir vous en diſſuader, & diſſiper les impreſſions que ſa rigueur à mon égard eût peut-être fait naître en vous.

Voilà, s'écria Dowling, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même! ..... Non, monſieur, bien loin de m'ennuyer, je ſuis charmé de vous entendre: & je ſerois ravi d'être informé du fondement ſur lequel on vous a cru parent de M. Alworthy, tandis qu'il n'en eſt rien. Vos chevaux ne peuvent être ſitôt prêts; & vous m'obligerez infiniment, en me racontant votre hiſtoire.

Jones, dont la complaiſance (mais la prudence non) égaloit celle de Sophie, ſe prêta volontiers au deſir de M. Dowling, & lui fit tout le détail de ſes avantures, depuis ſa naiſſance juſqu'au moment préſent.

Ce récit intéreſſa beaucoup M. Dowling, qui, tout procureur qu'il étoit, n'avoit pas dépouillé tout ſentiment d'humanité. A propos de quoi nous remarquerons, en paſſant, que rien n'eſt moins

juſte que certains préjugés contre les gens de certaines profeſſions. L'habitude, il ſte vrai, les familiariſe avec des actions que ces profeſſions mêmes rendent ſouvent néceſſaires, & par conſéquent coutumieres: mais, en toutes autres circonſtances, la nature agit également ſur eux, comme ſur les autres hommes. Un boucher, j'en ſuis ſûr, ſeroit touché de voir égorger un beau cheval; un chirurgien, en venant de couper un bras, ſans qu'il en ſoit du tout ému, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte; & j'en ai vu l'exemple: un guerrier, ſortant du carnage, devient, à la paix, doux, aimable, galant, & fait pour la ſociété: de même un procureur peut être compatiſſant, & véritablement ſenſible aux infortunes d'une créature de ſon eſpece, pourvu, ſur-tout, que ſes vrais intérêts n'en ſouffrent point.

Jones, comme ſait fort bien le lecteur, n'étoit pas abſolument au fait de la façon dont on s'y étoit pris pour le noircir dans l'eſprit de M. Alworthy: quant au reſte, il l'avoit, comme de raiſon, préſenté au procureur dans le jour le plus avantageux qu'il avoit pu; car, quoiqu'il ne viſât point à rendre ſon ancien patron trop condamnable, il ne deſiroit pas non plus de ſe trop avilir lui-même. Auſſi M. Dowling eut-il aſſez de pénétration pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, ſous

main, de très-mauvais offices à M. Tom. Non, s'écria-t-il, M. Alworthy n'eût jamais déshérité quelqu'un qu'il chérissoit autant que vous, pour des fautes aussi légeres. Son amitié, du moins, vous donnoit droit de beaucoup attendre de lui; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une espece d'engagement de sa part, que vous aviez bien droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous, monsieur!... Cette succession devoit vous regarder du moins en très-grande partie.

Vous me connoissez mal, dit Jones: j'eusse été satisfait à moins; & je n'ambitionnai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même qu'il ne m'arriva jamais de songer à ce que j'en pouvois attendre. J'ai toujours préféré la tranquillité de mon ame à la plus brillante fortune, acquise aux dépends d'autrui. Eh! qu'est-ce que ce plat orgueil fondé sur la magnificence d'un palais, d'un nombreux équipage, d'une table splendide, de tous les dehors du bonheur, vis-à-vis de ce repos solide, de cette satisfaction, de ces transports délicieux, & de ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur, en réfléchissant sur ses nobles & bienfaisantes actions? Je n'envie point le sort de Blifil contemplant, d'un œil avide & soucieux, ses richesses futures; je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'acheterai

pas la fortune au prix d'un inſtant de remords. Je crois, ainſi que vous, avoir été ſuſpect à ce garçon; il m'a cru plus intéreſſé; ſes ſoupçons ſont nés de ſa baſſeſſe; il a meſuré mon cœur au ſien. Grace au ciel!..... je ſens mon innocence, mon ami! Pour l'univers, je ne troquerois pas ce ſentiment contre.....

M. Dowling, quoiqu'extrêmement déconcerté pendant tout ce diſcours de Jones, dont nous abrégeons une partie, étoit pourtant touché de la compaſſion la plus vive. Si ce perſonnage nous retombe ſous la main, dans le cours de cette hiſtoire, nous tâcherons de pénétrer les raiſons de ſon trouble: nous ſommes obligés, pour le préſent, en imitant notre héros, de prendre bruſquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux ſont prêts, & que notre ami Tom, malgré la pluie qui commence à tomber, veut cependant aller coucher à Coventry.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Étrange avanture.

JAMAIS chemin ne fut plus droit ni plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient, jusqu'à Coventry ; &, quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais passé, il ne falloit pas moins qu'une nuit aussi obscure, & une pluie aussi abondante, pour qu'il fût possible qu'ils s'égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles, lorsque, comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville, ils se trouvèrent dans un chemin sale & étroit.

Jones soutint alors qu'on avoit manqué le grand chemin de Coventry ; le guide, que la chose étoit impossible ; & Partridge mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. M. Jones n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme, accroupie sur la porte du cabaret, au moment que nous montions à cheval ? Plût au ciel que nous lui eussions donné quelque chose ! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit entre ses dents, & dans l'instant la pluie a commencé. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, je suis sûr,

moi, qu'il y a des ſorciers; &, s'il en fut jamais, celle-ci en eſt une. Je l'ai jugée telle, à la premiere vue; & je lui aurois donné l'aumône, ſi j'avois eu de la monnoie.

Tom, quoique très-affligé d'un retardement qui lui faiſoit perdre les traces de ſa chere Sophie, ne put s'empêcher de rire au nez du ſuperſtitieux Partridge, qui, dans l'inſtant même étant tombé dans un bourbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans ſon opinion. Le haſard voulut qu'il en arrivât bientôt autant au poſtillon. Partridge alors, après avoir crié à Tom de ſe préparer à la même cérémonie, le ſupplia de retourner d'où l'on étoit parti, appaiſer la vieille.

Nous y ſerons bientôt, monſieur, s'écrioit-il; car, malgré tout le chemin qu'il ſemble que nous ayons fait, je ſuis très-convaincu que nous ſommes encore aux environs du cabaret que nous quittons.

Jones, au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir ſi le guide n'étoit point bleſſé; mais, appercevant qu'il en étoit quitte, ainſi que Partridge, pour beaucoup de crotte, notre héros ſe remit en ſelle, très-réſolu de marcher juſqu'à ce qu'il trouvât quelque village où l'on pût le remettre dans ſon chemin.

Ils avançoient en tâtonnant; lorſqu'une lumiere éloignée frappa les yeux de Jones, & jetta la terreur dans l'ame du pédago-

gue. C'eſt un feu follet, monſieur, s'écria-t-il.... prenez garde; ne vous y fiez pas.... Ah! maudite ſorciere.... Sa lanterne infernale, pour peu que nous marchions encore, va nous précipiter dans quelqu'abyme.

Mais quel redoublement de frayeur pour le pauvre Partridge, lorſque nos voyageurs, en approchant un peu plus près de cette, ou plutôt maintenant de ces lumieres, entendirent un bruit confus de voix humaines!..... des cris, des chants, des éclats de rire, qui, mêlés au ſon de quelques inſtrumens, formoient un concert ſi difficile à définir, que Partridge devint à-peu-près pardonnable, en affirmant, d'une voix preſqu'éteinte, que c'étoit un *ſabbat*.

L'horreur qui s'empara de l'ame du pédagogue, & qui, par contagion, gagna bientôt le guide, eſt d'un genre qui ne ſe peint pas, quand on croit ſavoir à-peu-près ce qui peut ſe peindre.

Tous deux s'unirent pour prier, en pleurant, M. Tom de vouloir bien ne pas aller plus loin. Le guide affirma même que les chevaux qui paroiſſoient marcher, n'avoient pas fait un pas depuis une demi-heure; & que tout ceci n'étoit que ſortilege & enchantement.

M. Jones n'étoit pas crédule: il ſe trouvoit pourtant embarraſſé avec deux compagnons de cette eſpece. Ou nous approchons,

chons, leur dit-il en riant, vers la lumiere, ou la lumiere s'approche de nous : car enfin nous en voilà bien près. Qu'avons-nous à craindre, je vous prie, de gens inconnus, à la vérité, mais qui n'ont l'air que de ſe réjouir ? De ſe réjouir, monſieur ! s'écria Partridge. Et quel cœur peut ſonger à ſe réjouir à cette heure-ci, & par un tems ſi diabolique ? Ce ne peut être qu'un tas de revenans, de ſorciers, ou de malins eſprits. Monſieur, ſoyez-en bien certain ; & ne nous aviſons pas de tenter le ciel.

Que ce ſoit tout ce qu'on voudra, répliqua Tom ; je ſuis réſolu d'aller à eux, & de leur demander le chemin de Coventry.

Jones, à ces mots, piqua des deux, &, malgré les cris du pédagogue, marcha droit à l'endroit d'où partoit le bruit. Partridge, qui craignoit également d'avancer & de reſter ſeul, fut obligé de le ſuivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoiſſoit alors de puiſſances céleſtes.

Ils arriverent cependant ; &, dès que la proximité permit de diſtinguer un peu mieux les objets, Tom apperçut qu'il ne s'agiſſoit que d'une grange, dans laquelle une nombreuſe aſſemblée des deux ſexes paroiſſoit ſe livrer à la joie.

Il ne ſe fut pas plutôt préſenté à l'une des portes, qui étoit ouverte, qu'une voix

mâle & vigoureuſe s'écria du dedans, *qui eſt là ?* ..... Notre héros répondit d'un ton plus meſuré, *ami ;* & demanda le chemin de Coventry.

Si tu es de nos amis, lui dit une autre voix, tu ferois mieux de t'arrêter ici, juſqu'à ce que la tempête ſoit appaiſée : il y a place pour toi, & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, & préſenta ſes compagnons, qui furent, ainſi que lui, très-bien reçus, mais qui ne frémiſſoient pas moins à l'aſpect d'une aſſemblée que leur imagination frappée leur repréſentoit encore comme celle de tous les ſorciers du royaume.

Quoiqu'on n'y croie plus guere maintenant, hâtons-nous pourtant de faire reſpirer certains lecteurs, en leur apprenant que ces prétendus ſorciers n'étoient autres que des Egyptiens, ou Bohémiens, qui célébroient la nôce de l'un des chefs de leur ſociété.

Rien n'étoit plus gai que cette aſſemblée ; la joie y régnoit de toutes parts, & ſur toutes les phyſionomies. On y remarquoit même une ſorte de décence, & peut-être plus grande encore que dans certaines aſſemblées bourgeoiſes : car ces gens-ci ſont ſoumis à des loix qu'eux-mêmes ſe ſont impoſées, & ſe font un devoir d'obéir à une eſpece de magiſtrat ſouverain, qu'ils

appellent leur *Roi*. L'abondance étoit auſſi de la fête, & floriſſoit dans cette grange. Il eſt vrai que la délicateſſe & l'élégance n'en étoient pas ; mais le bon appétit des convives ſe paſſoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille, & de groſſes viandes, compoſoient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que la nouvelle-cuiſine françoiſe eût pu leur préſenter.

Tandis que Tom regardoit ce ſpectacle avec beaucoup d'étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, & le ſalua d'un air où la franchiſe & l'amitié ſembloient avoir trop de part, pour pouvoir être appelé poli.

C'étoit le roi des Bohémiens lui-même, qui, quoique très-peu diſtingué par l'habillement d'avec le reſte de ſes ſujets, avoit pourtant un air de dignité qui inſpiroit, à ce que nous a dit Jones, une eſpece de ſentiment de conſidération aux ſpectateurs.

Après beaucoup de complimens de part & d'autre, & d'autant plus flatteurs pour ſa majeſté Bohémienne, qu'elle n'étoit guere accoutumée à en recevoir de pareils, ce prince fit couvrir une table de quelques proviſions choiſies, où, s'étant aſſis avec M. Jones, il lui tint à-peu-près ce diſcours : je ne doute pas, monſieur, que vous n'ayez ſouvent vu de mes gens en partis détachés, car ils rodent par-tout ; mais je crois que vous n'en vîtes peut-être jamais tant enſem-

ble ; & vous ſerez bien plus ſurpris, ſans doute, quand vous ſaurez que les Egyptiens ſont auſſi bien gouvernés qu'aucun peuple vivant ſur la ſurface de la terre.

J'ai l'honneur d'être leur ſouverain ; & peut-être jamais monarque n'eut de ſujets plus attachés, ni plus ſoumis. J'ignore encore quelles vertus ont pu m'acquérir leur eſtime ; mais je puis me vanter de n'avoir jamais ſongé qu'à les rendre heureux. Eh ! comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens, qui ne parcourent l'univers, qui n'agiſſent & ne reſpirent que pour faire vivre leur roi ? Ils connoiſſent mes ſoins & mes ſentimens pour eux, & ma tendreſſe ſeule m'eſt un ſûr garant de la leur.

Il y a mille ou deux mille ans, plus ou moins (je ne puis vous en fixer plus préciſément l'époque, ne ſachant ni lire ni écrire) ; il y a fort longtems, dis-je, qu'il arriva une révolution parmi les Egyptiens : cette nation avoit alors des ſeigneurs. Ces ſeigneurs, guidés par l'ambition, ſe firent la guerre les uns aux autres ; mais le roi les fit tous périr, & établit une égalité parfaite parmi tous ſes ſujets. Depuis ce tems, nous ſommes tous heureux : perſonne n'ambitionne ni ne brigue la royauté ; c'eſt la charge la plus pénible de l'état. Rien n'eſt ſi fatigant que d'être ſans ceſſe occupé à rendre juſtice à ſes égaux ; & j'ai mille fois envié le ſort du dernier de mes ſujets,

ſur-tout lorſque l'équité me forçoit à punir ou mon parent ou mon ami. Car, quoique nous reſpections le ſang humain, nos châtimens n'en ſont pas moins ſévères; la honte en fait la baſe. Un Egyptien, une fois flétri, n'oſe lever les yeux ſur lui-même; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois.....

Sa majeſté en étoit là, lorſqu'une rumeur ſoudaine ſe fit entendre dans la grange. Les careſſes des Bohémiens avoient diſſipé par degrés les terreurs de Partridge, qui non-ſeulement s'étoit empiffré à leurs tables, mais y avoit déjà bu un peu plus que de raiſon.

Une jeune femme Egyptienne, plus remarquable par l'eſprit que par la beauté, avoit mené le pédagogue à l'écart, ſous prétexte de lui dire ſa bonne avanture.

Soit que l'ivreſſe eût échauffé M. Partridge, ſoit que la Bohémienne, touchée de la noble gravité du perſonnage, eût oublié dans cet inſtant la décence ſi ordinaire à ſon ſexe; les deux amans venoient d'être ſurpris par le mari de la Bohémienne (qui les avoit fait épier) dans la ſituation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confuſion de ſon maître, fut amené avec ſcandale devant le roi, où la honte de ſon crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour ſa défenſe. Le roi,

ſe retournant alors vers Jones : vous voyez, monſieur, lui dit-il, de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme ?

Je ſuis auſſi fâché que confus de cet événement, répondit Tom ; & je crois qu'il eſt juſte, que le coupable ſoit condamné à réparer, autant que faire ſe pourra, l'offenſe qu'il a faite au mari.

Notre héros, tirant alors une *guinée* de ſa poche, la préſenta au Bohémien, en l'aſſurant que Partridge étoit pauvre & hors d'état de payer actuellement davantage.

L'époux en vouloit abſolument cinq ; & cette ſomme par accommodement, réduite enfin à deux *guinées*, alloit être payée par Jones, à condition que la femme auroit auſſi ſa grace, lorſque Sa Majeſté *errante*, lui retenant la main, & adreſſant la parole au témoin, lui demanda par quel haſard il étoit parvenu à découvrir les criminels ?

Cet homme répondit que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil ſur les démarches de ſa femme dès le premier inſtant qu'il l'avoit remarquée en converſation avec l'étranger ; & que lui, témoin, ne l'avoit pas perdue de vue, depuis cet inſtant juſqu'à celui où.....

Le roi lui demanda alors ſi le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là ?

A quoi le témoin ayant répondu qu'oui, Sa Majeſté, en regardant le mari d'un œil ſévere, lui parla en ces termes: je ſuis fâché qu'un Bohémien ait aſſez peu d'honneur pour vendre celui de ſa femme. Si vous l'aviez aimée, vous euſſiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté ſoit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes ſur la tête; & votre femme à vous les attacher publiquement aux yeux de toute la nation.

Jones applaudit, avec tous les Egyptiens, à l'équité de cet arrêt. Sur quoi le roi lui dit: je jouis de votre ſurpriſe; elle naît des préjugés communs des nations contre mon peuple. Avouez, monſieur, que vous nous croyiez tous des fripons?

Je confeſſe, répondit Jones, qu'on ne m'a jamais parlé des Bohémiens comme ils paroiſſent le mériter.

Je vais, répliqua le roi, vous apprendre, en peu de mots, la différence de vous à nous. Mon peuple eſt voleur, ſans doute; mais il ne vole que le vôtre; & vous, vous les volez tous mutuellement.

*

l'attendoit depuis le matin de la part de milord ***, y avoit été attaché ſur le champ, & le menoit en toute diligence à Londres.

Si Jones avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poſte tout prêts, il eût ſans doute tenté, quoique contre toute apparence de poſſibilité, de ſuivre & d'atteindre le carroſſe de milord. Mais, malheureuſement pour lui & pour Partridge, qui avoit grand appetit, il ne s'en trouva point. Il fallut donc, par force, reſter & dîner à Saint-Alban, en attendant qu'il revînt des chevaux à la poſte.

Le jour étoit ſur ſon déclin, & nos cavaliers avoient laiſſé deux milles derriere eux par-delà Barnet, lorſqu'ils furent accoſtés par un autre voyageur d'une aſſez belle phyſionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu chevalier de la *triſte figure*. Cet homme, après avoir ſu de Jones qu'il alloit à Londres, demanda la permiſſion de le ſuivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il ſe diſoit étranger, & ſans la moindre connoiſſance des chemins.

Leur converſation roula d'abord ſur les accidens qui arrivent en route, & ſur les voleurs, que l'étranger paroiſſoit fort appréhender.

Quant à moi, dit Jones, ayant très-peu à perdre, j'ai conſéquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ! s'écria Partridge, qui n'avoit pas encore parlé : Ma foi, monsieur, si j'avois, comme vous, un billet de cent livres sterling dans ma poche, je ne parlerois pas ainsi. Ce n'est pourtant pas que j'aie peur : nous sommes quatre, Dieu merci ; & le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. A supposer même qu'il eût un pistolet, il ne pourroit du moins tuer que l'un de nous..... Eh bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine Partridge achevoit-il ces mots, que l'étranger, en s'approchant de Jones avec le pistolet à la main, lui demanda le billet de banque en question.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'avanture ; mais, revenu tout-à-coup à lui-même, il dit au voleur que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à son service, & tira même environ trois *guinées*, qu'il lui offrit. Mais l'autre répondit, en jurant, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit..... J'en suis fâché, repartit froidement Tom, en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur, alors, en lui appuyant le pistolet sur l'estomac, le menaça de le tuer, s'il ne se hâtoit pas de lui remettre le billet. Mais l'intrépide Jones, en sautant tout-à-coup sur la main du voleur, la tint d'un bras si ferme, en détournant le bout du pistolet, que tous deux, en se débattant, tomberent de cheval, & que le vigoureux

Tom, qui venoit enfin d'arracher le piſtolet des mains du voleur, ſe trouva ſur ſon adverſaire.

Cet homme, qui, à la vérité, n'étoit pas de la force de Jones, ſe vit alors forcé de demander grace au vainqueur. Ayez pitié de moi, monſieur! lui dit-il, les larmes aux yeux: mon intention n'étoit ſûrement pas de vous tuer: voyez vous même ſi mon piſtolet eſt chargé; c'eſt la premiere fois que la miſere la plus extrême m'a fait tomber dans le crime.

Dans cet inſtant, la voix d'un homme qui demandoit quartier à cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit Partridge, qui, après avoir voulu ſe ſauver, étoit tombé de cheval, & attendoit, la face contre terre, le coup fatal dont il ſe croyoit menacé.

Il ne quitta cette poſture que lorſque le guide, un peu moins effrayé que lui, après avoir relevé le cheval du pédagogue, lui vint apprendre que ſon maître avoit terraſſé le voleur.

Partridge, à ces mots, ne fit qu'un ſaut juſqu'à l'endroit où Jones, l'épée nue à la main, menaçoit de tuer ſon homme. Tuez, tuez, monſieur, s'écria-t-il, tuez ce miſérable!..... Mais il étoit heureuſement tombé dans des mains trop généreuſes.

Tom, effectivement convaincu que le

piſtolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit avant l'arrivée de Partridge. Il avoit proteſté qu'il étoit abſolument novice dans le métier; qu'il ne s'y étoit laiſſé entraîner que par l'horreur de ſa ſituation, ayant cinq enfans mourans de faim, & une épouſe prête à périr en couche.

Il offroit même à Jones de le convaincre de ces déplorables vérités, pour peu qu'il voulût le ſuivre juſqu'à ſa maiſon, qui n'étoit, aſſuroit-il, qu'à deux milles de là. Il ſe déclaroit enfin indigne de toute eſpece de grace, s'il ne donnoit des preuves, peut-être trop ſenſibles, de tout ce qu'il avançoit.

Tom feignit de le prendre au mot, en lui déclarant que ſon ſort dépendoit de la vérité de ſon hiſtoire. Le pauvre homme, alors, lui marqua tant de joie, & M. Jones en trouva les tranſports ſi naturels, que ſon bon cœur en fut auſſi touché qu'ému. Reprenez votre piſtolet, lui dit-il; & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la miſere. Voilà deux guinées, pour ſoulager votre famille: je voudrois pouvoir faire plus, mais les cent livres ſterling ne ſont pas à moi.

Cette action ne ſera probablement pas approuvée de tous nos lecteurs; tandis que quelques-uns y applaudiront comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres

plus graves perſonnages diront que Tom avoit tout au moins perdu de vue ce que tout homme doit à ſon pays. Partridge étoit de leur avis : Je ne ſerois point ſurpris, dit-il à Jones, que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à Londres.

Le voleur, pénétré de reconnoiſſance, verſa des larmes, en proteſtant que de ſa vie il ne retomberoit en pareille faute. Nous ſaurons par la ſuite s'il a tenu parole ; car il eſt tems de faire arriver nos voyageurs à Londres, de les laiſſer repoſer ainſi que nos lecteurs, & de nous repoſer un peu nous-mêmes.

LIVRE XIII.

CONTENANT ENVIRON DOUZE JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.

L'AUTEUR Anglois, effrayé de la nouvelle carriere dans laquelle il introduit ſes Héros, fait ici uue invocation générale, en ſtyle gravement comique, mais dont le Traducteur a déſeſpéré de faire paſſer à ſon gré toutes les graces dans notre langue. Il laiſſe à des plumes plus exercées, & par conſéquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entrepriſes qu'il reconnoît ſincérement au-deſſus de ſes forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inſpirent Jones & ſon amante, que des brillans détails dont leur Hiſtoire eſt ſemée, il ſe flatte que les Lecteurs, affectés du même ſentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaiſir de perdre moins ſouvent de vue des perſonnages que l'Auteur Anglois a rendus ſi dignes d'être aimés. Le

Traducteur ſupprime donc la premiere partie de l'invocation, pour en crayonner peut-être hélas ! encore très-foiblement la ſeconde.

O Génie ! s'écrie M. Fielding, ô toi précieux don du Ciel ! toi dont le ſecours ſeul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choſes d'ici-bas ; toi, qui fais germer ces divines ſemences que l'art mûrit, & conduit à la perfection, viens, accours, ſois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire, & me dirige à travers les détours obſcurs & ſinueux qui dérobent à l'œil mortel les ſublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ſes profonds myſteres ; daigne me dévoiler ces reſſorts imperceptibles aux profânes, & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enſeigne-moi, ce qui pour toi ſeul eſt aiſé, à connoître l'homme mieux qu'il ne ſe connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offuſquent l'intelligence des humains, qui leur font proſtituer l'encens à l'artifice, & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile de la ſageſſe à l'amour-propre, de la libéralité à l'avarice, de la gloire à l'orgueil. Et vous, que ce divin génie inſpira, échauffa de ſa vive lumiere, *Ariſtophane*, *Lucien*, *Cervantes*, *Rabelais*, *Moliere*, *Shakeſpeare*, *Swift*, *& Marivaux !* accourez, venez remplir mes pages de vos vives & riantes ſaillies. Que l'homme ap-

prenne enfin à ſe contenter de rire des travers de ſes ſemblables, & à connoître les ſiens propres.

Et toi, compagne preſque toujours conſtante du vrai génie, aimable Humanité! fais paſſer dans mon cœur ce que tes ſentimens ont de plus tendre. Si tes deux plus chers favoris, *Allen & Lyttleton* (1), ſont ſeuls dépoſitaires de tes tréſors, implore-les pour moi; dérobe-les, s'il le faut, en ma faveur. Sans ce ſecours, tous mes Tableaux ſeront ſans vie. Ce n'eſt qu'avec ton aide, qu'on peut peindre énergiquement la grandeur d'ame, l'amitié déſintéreſſée, le véritable amour, la bonté du cœur, la vive gratitude, l'indulgente pitié.

Je t'invoque, ô Science! Car ſans toi,

L'ouvrage du génie eſt toujours imparfait:

Ne laiſſe point bróncher ma plume. Souviens-toi, que fidele à ton culte, tu m'as vu dès l'âge le plus tendre, eſſayer d'embellir tes Autels. Quitte un inſtant ces vaſtes & précieux amas de richeſſes, dont l'Antiquité t'éleva de ſi glorieux trophées; & ſonge combien je ſuis pauvre: l'heureux & ſavant Warburton (2) eſt trop

(1) C'eſt au dernier que M. Fielding a dédié cet Ouvrage.

(2) M. Warbuton eſt célébre dans la Littérature.

riche, pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile Expérience, ame & bouſſole du commerce des hommes ſages, bons, ſavans & polis! Toi, que tous les différens caracteres amuſent, qui trouves également à t'inſtruire au lever d'un Miniſtre, & au ſouper de ſon dernier Commis; qui vois, d'un œil également attentif, les airs penchés d'une Ducheſſe dans ſon carroſſe, & ceux d'une Marchande dans ſa boutique. C'eſt par toi ſeule, que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent être bien connus: ſans toi, le Pédant reclus & ſédentaire, quoique très-ſavant à certains égards, eſt preſque toujours étranger dans ſon propre pays.

Accourez donc, s'il eſt poſſible, en plus grand nombre encore: l'ouvrage que j'entreprens, eſt difficile. Si vous êtes ſourds à ma voix, je ſuis perdu; mais ſi vous m'exaucez, j'eſpere.

CHAPITRE II.

JONES à Londres.

CE ne fut que le lendemain de ſon arrivée dans cette grande Ville, que Jones, qui s'étoit déja épuiſé en recherches vaines, fut conduit par un des laquais du Pair d'Irlande, à la porte de Madame Fitz-Patrick, où il apprit par la femme de chambre, que Sophie en étoit partie depuis un quart-d'heure; mais qu'on ignoroit pour quel endroit. La même réponſe lui fut faite de la part de Madame Fitz-Patrick, qui regardant Jones comme un émiſſaire de M. Weſtern, étoit trop généreuſe pour trahir ſa couſine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame Fitz-Patrick, il avoit pourtant ouï dire, qu'une couſine de Sophie avoit épouſé un homme de ce nom. Il ſe ſouvint alors de l'hiſtoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois ouï raconter, & fut d'autant plus ſurpris de la réponſe qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame Fitz-Patrick elle-même: mais cet honneur lui fut poſitivement refuſé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien

des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, ſurtout envers les femmes. Lorſque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme de chambre, notre Héros lui répondit, que ſi le moment préſent n'étoit pas convenable, il repaſſeroit l'après-midi, dans l'eſpérance que Madame Fitz-Patrick ne lui refuſeroit pas l'honneur de la ſaluer. L'air de douceur & de politeſſe dont il aſſaiſonna ce peu de mots, joint aux agrémens de ſa figure, firent aſſez d'impreſſion ſur la Soubrette pour l'intéreſſer en faveur de Jones, & pour l'engager à prier ſa maîtreſſe de ne pas refuſer ſa porte à un auſſi aimable Cavalier, s'il revenoit dans l'après-dînée.

Jones ſoupçonnoit fortement que Sophie étoit encore chez ſa couſine; mais que le reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé à l'hôtellerie d'Upton, avoit motivé le refus qu'il venoit d'eſſuyer.

Après avoir dépêché Partridge, pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient deſcendus en arrivant, il ſe mit en ſentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maiſon qui lui recéloit ſon Amante. Notre Héros y reſta conſtamment juſqu'au ſoir, & n'en vit ſortir perſonne qu'un domeſtique. Il partit alors pour faire ſa viſite à Madame Fitz-Patrick, qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il eſt un certain air de nobleſſe naturel,

que tout le pouvoir de l'ajuſtement ne peut ni donner, ni cacher; & M. Jones, comme nous l'avons déjà remarqué, le poſſédoit au degré le plus éminent. Il fut par conſéquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame, que ſon habillement ne ſembloit le promettre : on le pria même de s'aſſeoir.

Le lecteur eſt peu curieux, ſans doute, de ſavoir toutes les particularités de cette converſation, dont notre Héros n'eut pas lieu d'être fort ſatisfait. Car, quoique Madame Fitz-Patrick n'eût pas tardé à voir un Amant dans Jones, (en pareille matiere, les femmes ont des yeux d'Epervier) elle penſoit pourtant, qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir ſon amie, en faveur d'un Amant de cette eſpece. Elle croyoit, en un mot, parler à M. Bliſil lui-même, à cet Amant que déteſtoit Sophie ; & toutes les réponſes qu'elle avoit adroitement tirées de Jones, concernant la famille de M. Alworthy, la confirmoient encore dans cette opinion. Elle ſe tint, par conſéquent, ſur ſes gardes, évita ou refuſa de donner aucun éclairciſſement ſur l'aſyle qu'avoit choiſi Sophie, & n'accorda qu'à peine au pauvre Jones la permiſſion de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut ſorti, Madame Fitz-Patrick fit part de ſon ſoupçon, concernant M. Bliſil, à ſa femme de chambre, qui lui répondit avec feu, non Madame, vous vous

trompez; il eſt trop bel homme, & trop aimable, ſelon moi, pour qu'il ſe trouve une femme d'aſſez mauvais goût pour ſe ſauver ainſi de lui. Je le prends, moi, pour M. Jones, & je le parierois.... M. Jones! dit la Dame, quel eſt donc cet homme-là?

Le lecteur ſait que Sophie, en racontant ſon hiſtoire à ſa couſine, n'avoit pas dit un mot de lui; mais Madame Honora n'avoit pas été ſi diſcrette avec ſa conſœur Abigaïl, à qui elle avoit raconté toute l'hiſtoire de Jones, que celle-ci apprit alors à ſa maîtreſſe.

Madame Fitz-Patrick, après cette découverte, revint aiſément à l'avis de ſa femme de chambre; & trouva des charmes dans l'Amant aimé, qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raiſon, Betty, lui dit-elle; il a très-bonne mine; & je ne m'étonne plus, ſuivant ce que tu me rapportes des diſcours d'Honora, que tant de femmes ayent eu du goût pour lui. Je ſuis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma couſine....

Cependant, s'il eſt auſſi libertin qu'on te l'a dit, ce ſeroit pitié qu'elle le revît encore: ce ſeroit une fille perdue, ſi elle épouſoit un débauché, & qui pis eſt un gueux, ſans le conſentement de ſon pere... Non, s'il eſt tel qu'on te l'a peint, je ne

puis vouloir tant de mal à Sophie : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces ſortes de mariages.

L'arrivée de Mylord interrompit cette converſation. Et comme il ne ſe paſſa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette viſite, nous terminerons ici ce Chapitre.

CHAPITRE III.

Projet de Madame FITZ-PATRICK. Sa Viſite à LADY BELLASTON.

MADAME Fitz-Patrick, avant que de s'endormir, fut long-tems occupée de ſa couſine, & de M. Jones: elle étoit réellement un peu offenſée du peu de franchiſe de la premiere à ſon égard. En méditant ſur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un moyen certain de ſe raccommoder elle-même avec M. Weſtern & ſa ſœur, étoit d'empêcher que Sophie ne revît Jones; & de la remettre, s'il étoit poſſible, entre les mains de ſon pere.

Comme cette réconciliation faiſoit le plus cher des vœux de cette Dame, l'eſpoir du ſuccès lui parut ſi probable, qu'elle ne ſongea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réuſſir ſon projet.

Si le Lecteur veut ſe ſouvenir, que la connoiſſance de Sophie avec Mylady Bellaſton, s'étoit faite chez Madame Weſtern, & que Madame Fitz-Patrick demeuroit alors chez elle avec Sophie, il n'aura pas beſoin d'autres éclairciſſemens pour concevoir que Madame Fitz-Patrick étoit connue de Mylady Bellaſton. D'ailleurs elle étoit

ſa parente ainſi que Sophie, quoique dans un degré un peu éloigné.

Après très-mûre réflexion, Madame Fitz-Patrick ſe détermina donc à ſe lever le lendemain de grand matin, pour aller informer Mylady de toute l'avanture, à l'inſu de Sophie. Ce qu'elle connoiſſoit du caractere de cette prudente Dame, ennemie déclarée de toute paſſion romaneſque, & des mariages mal-aſſortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute ſon autorité pour prévenir le malheur dont Sophie étoit menacée.

Cette réſolution fut, non-ſeulement priſe, mais exécutée par Madame Fitz-Patrick, qui, dès huit heures du matin fut introduite, ſous prétexte d'affaires importantes, au chevet de Mylady Bellaſton; à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de Betty, ſans oublier la viſite qu'elle avoit reçue la veille, de la part de Tom Jones.

Lady Bellaſton, levant alors nonchalamment la tête, lui répondit en ſouriant, Madame a donc vu cet homme ſi redoutable ?.... Eh bien, ſa figure eſt-elle auſſi frappante qu'on a voulu me le perſuader ? Etoff ne ceſſe de m'en étourdir depuis hier; & je l'en crois preſqu'amoureuſe, ſur la ſeule réputation du perſonnage.

Pour prévenir la ſurprife du lecteur, il ſaura que Mlle. Etoff avoit l'honneur d'habiller, & de déshabiller Mylady, que cette fille,

fille, avoit eu de très-amples informations dans l'hôtel même concernant M. Jones; & qu'elle en avoit entretenu ſa maîtreſſe pendant une heure entiere, en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle. Etoff avoit fait de notre héros, d'après le rapport de madame Honora, avoit paru digne d'attention : ce que madame Fitz-Patrick y ajoutoit encore, en exagérant autant la bonne mine de Jones, qu'elle rabaiſſoit ſa naiſſance & ſa fortune, acheva d'exciter la curioſité de Mylady.

Lorſqu'elle crut avoir ſuffiſamment interrogé madame Fitz-Patrick; en vérité, lui dit-elle d'un ton grâve & réfléchi, tout ceci me paroît d'une très-grande conſéquence ! Rien n'eſt certainement plus louable que votre procédé ; & je ſerai charmée de concourir avec vous, pour empêcher la ruine certaîne d'une jeune perſonne auſſi digne de mon amitié, que de mon eſtime.

Madame ne ſeroit-elle pas d'avis, dit madame Fitz-Patrick avec vivacité, d'écrire dès aujourd'hui à mon oncle Weſtern, pour l'informer que ſa fille eſt ici ?

Lady Bellaſton, après avoir rêvé un inſtant, répondit d'un air affectueux, pourquoi cela ? non, je n'en vois pas la néceſſité. La Weſtern m'a dépeint ſon frere comme une ſi cruelle brute, que je ſe-

rois conſcience de remettre en ſon pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monſtre, à ce que l'on m'a dit, en a ſi mal agi avec ſon épouſe même!.... oh, je ſais de ſes nouvelles! c'eſt un de ces brutaux, qui s'imaginent avoir droit de tyranniſer notre ſexe; je plains & je protege toutes celles qui ont le malheur de tomber en pareilles mains.... Il ne s'agit maintenant, chere couſine, que d'empêcher Sophie de voir ce faquin là, juſqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici, donne à ſes idées un tour plus noble, & plus digne de ſa naiſſance.

Mais, madame, s'il découvre qu'elle eſt chez vous? repartit l'autre, il eſt homme à tout tenter pour ſe rapprocher d'elle!

Mais, madame, répliqua Mylady; il eſt impoſſible qu'il ſoit admis chez moi..... Il eſt vrai, pourtant, qu'il pourroit ſe procurer quelques intelligences dans l'hôtel, & peut-être s'y cacher ſous quelque déguiſement.... pour prévenir de ſemblables deſſeins, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir? Il m'a menacé d'une ſeconde viſite pour cette après-dinée, répondit madame Fitz-Patrick .... A quelle heure comptez-vous qu'il vienne? interrompit Mylady. Entre ſix & ſept, lui dit l'autre.

Cela ſuffit, répliqua Lady Bellaſton; je

ferai enſorte d'avoir dîné pour cette heure là, & je me rendrai chez vous : il eſt abſolument néceſſaire que je connoiſſe un homme ſi terrible. Comptez ſur moi, madame, & recevez mes ſincéres remercimens, des ſoins que vous prenez pour conſerver l'honneur d'une maiſon dont vous êtes ſi digne d'être née.

Madame Fitz-Patrick, très-contente de la réception de Mylady, revint chez elle, ſans avoir été vue par Sophie, ni par Honora ; & ſe mit en état d'attendre ſes viſites.

CHAPITRE V.

Viſites.

MONSIEUR Jones s'étoit promené, ſans quitter de l'œil certaine porte, tout le jour, qui, quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez madame Fitz-Patrick, où, malgré l'indécence de s'être préſenté chez une femme de condition avant ſix heures, il fut pourtant reçu poliment, quoiqu'elle perſiſtât toujours dans ſa prétendue ignorance ſur ce qui concernoit Sophie.

Notre héros, dans le cours de la converſation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que madame Fitz-Patrick étoit couſine de Sophie : ſur quoi, cette Dame ſaiſit l'occaſion de lui porter cette attaque : puiſque monſieur ſait que Mlle. Weſtern eſt ma parente, il ne trouvera ſans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle ?

Jones, interdit de la queſtion, héſita quelques momens; il répondit enfin, qu'il étoit dépoſitaire d'une ſomme d'argent conſidérable, & qu'il déſiroit lui remettre en mains propres. Il produiſit alors le portefeuille, & informa madame Fitz-Patrick

de l'avanture qui l'en avoit rendu poſſeſſeur.

Cette hiſtoire étoit à peine finie, qu'un bruit violent & ſoudain fit trembler toute la maiſon.

La deſcription de cette eſpèce de bruit, ſeroit ſuperflue pour ceux dont les oreilles y ſont faites; & plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais frappa enfin, ou plutôt tonna à la porte.

Notre héros, qui n'avoit jamais rien entendu de ſemblable, marqua d'abord quelque ſurpriſe. Madame Fitz-Patrick lui dit, d'un air tranquille, que, puiſqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas poſſible qu'elle lui répondit maintenant: mais, que, s'il lui plaiſoit de reſter juſqu'à ce que ce monde fût ſorti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

En cet inſtant, la porte de la chambre s'ouvrit à deux battans, un énorme panier ſe préſenta de côté, & Lady Bellaſton parut; qui, après une profonde révérence à madame Fitz-Patrick, & une autre tout auſſi profonde à M. Jones, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties, en faveur des bourgeoiſes rengorgées, & des campagnardes de nos amies, qui ſe croiroient déshonorées en s'inclinant tant ſoit peu pour un homme.

Nos dames n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteuils, lorſque l'arrivée du pair d'Irlande dérangea tout, & fit recommencer un nouveau cérémoniel.

Tout ceci coulé, la converſation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre hiſtoire, & que les converſations les plus vives ſont ſouvent plattes par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Diſons ſeulement, que notre ami Jones, dans cette ſcene élégante, étoit un peu plus ſpectateur qu'acteur; car, quoique les dames, avant l'arrivée de Mylord, lui euſſent quelquefois adreſſé la parole, l'aſpect de ce ſeigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toute leur attention, que notre pauvre héros auroit pû paſſer pour nul dans cette aſſemblée, ſi l'illuſtre pair, & les dames, à ſon exemple, n'euſſent laiſſé tomber de tems en tems ſur lui quelques coups-d'œil étonnés ou diſtraits.

La compagnie étoit déjà depuis ſi long-tems chez madame Fitz-Patrick, que cette dame imaginant enfin que chacun avoit deſſein de reſter après les autres, prit le parti de ſe défaire d'abord de Jones, comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de ſilence lui fournit l'occaſion de lui

adreſſer la parole : monſieur, lui dit-elle, a peut-être des affaires ? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui ſur celle qui me procure ſa viſite. S'il lui plaiſoit de laiſſer ici ſon adreſſe, je pourrois le faire avertir demain.....

Jones n'avoit d'autre éducation que la naturelle : au lieu de donner en ſortant ſon adreſſe à un domeſtique, il la détailla tout bonnement à la dame ; &, après beaucoup de révérences, prit congé de la compagnie.

Il ne fut pas ſitot ſorti, que les grands perſonnages, qui paroiſſoient ne l'avoir point apperçu, s'étendirent beaucoup ſur ſon chapitre. Mais, ſi le lecteur nous a pardonné la ſuppreſſion du plus brillant des premiers propos de ce cercle, il voudra bien ſans doute excuſer encore notre ſilence ſur ceux-ci. Il paroît pourtant utile, pour le bien de cette hiſtoire, de ne pas ſupprimer la ſortie de Mylady Bellaſton, qui, s'étant levée quelques inſtans après le départ de Jones, dit en embraſſant madame Fitz-Patrick, je ſuis maintenant tranquille ſur le compte de ma couſine Sophie ; je ne vois rien à craindre pour elle, de la part de ce drôle-là.

CHAPITRE V.

Avanture de JONES, *dans ſon nouvel appartement.*

LE lendemain matin, dès que notre héros crut qu'il pouvoit être jour chez madame Fitz-Patrick, il ſe préſenta à ſa porte : mais on lui dit qu'elle étoit déjà ſortie.

Cette réponſe ſurprit d'autant plus Jones, qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier, depuis le point du jour, ſans avoir vu ſortir perſonne de cette maiſon. Il fallut pourtant ſe contenter de cette réponſe, non-ſeulement pour le préſent, mais pour cinq autres viſites qu'il fit à cette dame dans le courant de la journée. Agiſſons franchement avec le lecteur ; diſons-lui, tout d'un coup, que le pair d'Irlande, protecteur déclaré des dames, & toujours jaloux de leur réputation, avoit conſeillé, & même exigé que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit, du haut de ſa grandeur, à-peu-près comme un poliſſon.

Nous avons déjà dit, que Jones avoit chargé Partridge de lui chercher un autre logement ; c'eſt de quoi nous allons entretenir le lecteur.

Notre héros avoit ſouvent ouï parler à

M. Alworthy, d'une très-honnête femme, chez laquelle il avoit coûtume de loger, lorſqu'il alloit à Londres. Cette femme, qui demeuroit dans Bond-Street, l'un des plusbeaux quartiers de la ville, étoit veuve d'un miniſtre, qui, en mourant, l'avoit laiſſée propriétaire de deux filles, & de beaucoup de ſermons manuſcrits.

De ces deux filles, Nancy, l'aînée, étoit âgée d'environ dix-ſept ans; & Betty, la cadette, en avoit à peine dix.

C'eſt là que Jones avoit envoyé Partridge, qui lui avoit arrêté une chambre au ſecond étage, & une pour lui-même un peu plus haut.

Le premier, étoit occupé par un de ces jeunes gens, qui, dans le dernier ſiecle, étoient connus par la ville ſous le titre de gens d'eſprit & de plaiſir; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre: car, ſi les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou profeſſions auxquels ils s'occupent, ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaiſir, étoient parfaitement bien nommés. Les ſpectacles, les caffés, & les tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires: le bon goût, & la gaieté occupoient leur loiſir, & l'amour leurs momens les plus ſérieux. Les Muſes & le vin concouroient à la fois à allumer dans leur ſein les plus brillantes flammes; non contens d'admirer les charmes d'une

maîtreſſe, ils ſavoient la rendre célèbre; & preſque tous étoient bons juges, non-ſeulement de leurs propres ouvrages, mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appeloient gens d'eſprit & de plaiſir. Mais, je demande ſi ce titre peut être auſſi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à ſe diſtinguer dans le monde? car l'eſprit n'eſt certainement pas de leur reſſort: ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant juſtice: ils ont monté un dégré plus haut que leurs prédéceſſeurs; on peut même les appeler gens de ſageſſe & de vertu. (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

Ainſi, tandis que les jeunes gens dont nous avons parlé d'abord, paſſoient leur tems à boire à la ſanté de leurs maîtreſſes, à faire des ſonnets à leur louange, à juger d'une piece de théatre, ou à prononcer ſur un poëme au caffé de Will. & de Button: ceux d'aujourd'hui, par toute ſorte de moyens, cherchent à s'aſſurer les ſuffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la chambre des communes, ou plutôt pour le magaſin. (1) Mais la ſcience du jeu eſt celle de toutes

(1) *London Magazine.* C'eſt un Ouvrage périodique qui paroît tous les mois.

qui exerce le plus leur génie : c'eſt leur étude la plus ſérieuſe ; tandis qu'un cercle de connoiſſeurs en peinture, en muſique, & en ſculpture remplit les heures deſtinées à leur amuſement. Ajoutons-y pourtant, des profeſſeurs de philoſophie, prétendue naturelle, toujours plânant dans les eſpaces imaginaires, & ne connoiſſant rien de la nature, que ſes monſtres & ſes imperfections.

Lorſque Jones eut paſſé la journée à attendre envain madame Fitz-Patrick, il revint très-affligé à ſon appartement. Au milieu des triſtes réflexions qu'il faiſoit ſeul ſur ſon malheur, un grand bruit ſe fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'inſtant après, il diſtingua la voix d'une femme, qui le prioit au nom du ciel de deſcendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un aſſaſſinat. Jones n'avoit jamais penſé deux fois pour voler au ſecours des opprimés : il franchit les eſcaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la ſalle à manger, d'où partoit le bruit, il voit le jeune homme dont nous avons déjà parlé, & qui logeoit au-deſſous de lui, collé contre le mur par ſon propre domeſtique. Il voit, en même tems, une jeune fille effrayée, qui ſe tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, en ſe déſeſpérant. Il eſt vrai que le pauvre gentilhomme alloit être étouffé, ſi Jones n'êtoit venu fort à

propos le délivrer des mains de ſon ennemi.

Quoique le domeſtique eût reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune gentilhomme, qui avoit beaucoup plus d'eſprit que de force, le coquin s'étoit fait une eſpece de ſcrupule de frapper ſon maître, & ſe contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais, il n'eut pas tant de reſpect pour Jones. Il ne ſe ſentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adverſaire, que ſe retournant tout-à-coup, & tombant ſur notre héros, il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing, que les ſpectateurs de l'amphithéâtre de Broughton voient donner avec tant de plaiſir, mais qui en font ſi peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuſte Jones n'eut pas ſitôt reçu cette politeſſe, qu'il s'empreſſa de la rendre au double. De-là s'enſuivit un combat, terrible à la vérité, mais qui ne dura pas longtems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre Jones, que le maître ne l'avoit été l'inſtant auparavant de ſe défendre contre le domeſtique.

Ainſi la fortune, ſuivant ſa coutume ordinaire, changea tout-à-coup la face des choſes : le premier vainqueur giſſoit par terre, preſque ſans ſentiment ; & le gentilhomme vaincu en avoit aſſez recouvré,

pour remercier M. Jones de l'avoir ſecouru ſi à propos. Notre héros reçut auſſi les remercimens les plus vifs & les plus ſincéres de la part de la jeune perſonne ſpectatrice de la ſcene, & qui n'étoit autre que Miſſ Nancy, la fille aînée de la maiſon.

Le laquais ayant enfin retrouvé ſes jambes, s'adreſſa à Jones, en branlant la tête, & en le regardant d'un air auſſi étonné que reſpectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'angloiſe) vous avez payé de votre perſonne à l'amphithéatre, ou je ſuis diablement trompé. Plus de guerre avec vous, monſieur, vous êtes un peu trop rude joûteur pour moi.

Il eſt vrai, que ce ſoupçon étoit aſſez pardonnable : Jones étoit à la fois, & ſi agile & ſi robuſte, qu'il étoit peut-être en état de préſenter le cartel aux plus fameux champions *à coups de poings*, & de terraſſer à ſon aiſe tous les héros emmitouflés (1) de l'illuſtre école de Broughton.

---

(1) De crainte que cette Epithéte n'embarraſſe la poſtérité, nous croyons devoir l'expliquer, par un Avertiſſement qui fut publié à Londres, le premier Février 1747.

N. B. M. *Broughton*, ſi on veut l'aider convenablement dans ſon entrepriſe, offre d'ouvrir une Académie dans ſa maiſon, au *Marché au*

Le jeune homme, qui s'appeloit Nightingale, ne voulut abſolument pas permettre à ſon libérateur de ſortir, ſans avoir bû une bouteille de vin avec lui. Jones y conſentit, plus par complaiſance, que par inclination : la triſteſſe & le trouble de ſon ame, le rendoit alors peu ſenſible au plaiſir, & moins propre encore à la converſation. Miſſ Nancy, la ſeule femelle qui fût alors dans la maiſon, ſa mere & ſa ſœur étant à la comédie, conſentit auſſi à leur tenir compagnie. Les verres & la bouteille ſur la table, M. Nightingale apprit à Jones le ſujet de ſa querelle avec ſon laquais, qu'il venoit de chaſſer.

Je me flatte, monſieur, lui dit-il, que

Foin, pour l'inſtruction des perſonnes qui voudront être initiées dans la ſcience de ſe bien battre à coups de poings. On y enſeignera la théorie & la pratique de cet Art vraiment Anglois; les différentes touches, bleſſures, attitudes uſitées dans cette eſpece de combat, y ſeront expliquées à fonds, & diſertement démontrées. Et pour que les perſonnes de diſtinction ne ſoient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles*, on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonſpection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira, pour cet effet, des *Muffles* poſtiches, qui les préſerveront d'avoir les yeux pochés, les joues meurtries & le nez caſſé.

vous n'induiſez pas de cette avanture, que je ſois dans l'habitude de battre mes gens : c'eſt, en vérité, la premiere fois que je m'en aviſe ; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin, que ma patience étoit à bout ; & j'eſpere que vous me trouverez excuſable. Le haſard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, jugez de ma ſurpriſe, en trouvant quatre grands gentilshommes *ſervans*, jouant aux cartes autour de mon feu !.... & mon Hoyle, (1) monſieur .... mon beau Hoyle, qui m'a coûté une guinée, tout ouvert ſur la table, & tout taché par ces gredins dans le plus bel endroit du livre ! Ce ſpectacle, vous l'avouerez, n'étoit pas plaiſant pour moi. Je me ſuis pourtant retenu, juſqu'au départ de l'honnête compagnie ; alors, j'ai un peu chapitré mon homme, qui, au lieu de m'appaiſer en convenant de ſon impertinence, m'a dit fort grâvement, que les domeſtiques étant hommes, devoient ainſi que les autres avoir leurs momens de récréation. Qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon livre ; mais que pluſieurs de ſes amis en avoient acheté d'auſſi beaux

(1) Le Livre d'*Hoyle*, eſt un Traité du Jeu de Cartes appelé *Wisk*, le plus pratiqué des Anglois. Ce Livre, dans la nouveauté, ſe vendoit une *Guinée*, on l'auroit aujourd'hui pour 24 ſols.

pour un ſchelling ; (1) & que j'étois maître de lui en rabattre ce prix ſur ſes gages. Je me ſuis emporté alors .... il eſt devenu furieux .... bref, il a interprété mon retour à la maiſon, plutôt que de coutume .... il a fait certaines réflexions .... il a nommé certaine jeune demoiſelle, de façon .... de façon que je me ſuis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers aſſommé de tout mon cœur.

Cette relation étoit à peine finie, lorſque la mere & la ſœur de Nancy rentrerent. Tous paſſerent gaîment la ſoirée enſemble ; & Jones fut aſſez maître de lui-même pour contribuer au plaiſir de la compagnie. Il eſt vrai, que la moitié de ſa vivacité naturelle, jointe à la douceur de ſon caractère, ſuffiſoit pour en faire un très-aimable convive: auſſi plut-il tant à toute la table, que M. Nightingale lui demanda ſon amitié, que Mlle. Nancy lui fit des politeſſes, & que la veuve, enchantée de ſon nouveau locataire, l'invita avec l'autre à déjeûner le lendemain.

Jones, de ſon côté, étoit auſſi fort content d'eux. Mlle. Nancy, quoiqu'une très-petite créature, étoit extrêmement jolie ; & la veuve avoit tous les charmes que peut

(1) Le *Schelling* revient à-peu-près à notre piece de 24 ſols.

avoir une femme qui vise à la cinquantaine. Née sans malice, elle étoit toujours gaie; ne pensant, ne parlant jamais mal de personne, & n'en ayant jamais souhaité à ses plus grands ennemis; cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenue, parce que ce desir, naturel en elle, étoit exempt d'affectation: amie chaude & fidelle, quoique peu riche, sa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne épouse, elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en est point de notre histoire comme de ces papiers publics, où l'on nous peint les caractères des gens que l'on n'a jamais vus, & dont on n'entendra plus parler: ainsi le lecteur peut conclure, que cette bonne femme reparoîtra sur la scene, pour y faire un rôle de quelqu'importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour M. Nightingale, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelatté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le rendoit plus cher aux yeux de notre héros, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & particuliérement ceux du plus grand désintéressement en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit

celui d'un berger de l'ancienne Arcadie, & paroiſſoit aſſez ſurprenant dans la bouche d'un jeune cavalier moderne : mais il n'étoit tel que par imitation, & la nature l'avoit formé pour jouer un rôle rien plus eſtimable.

CHAPITRE VI.

Evénemens du déjeuné. Obſervations ſur l'Education des filles.

LA même compagnie ſe raſſembla le lendemain matin avec les mêmes ſentimens que chacun avoit conçus l'un pour l'autre en ſe ſéparant la veille. Mais le pauvre Jones étoit extrêmement affligé. Partridge, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame Fitz-Patrick, l'avoit trouvée délogée, ſans avoir pû apprendre en quel quartier elle avoit établi ſa demeure. La peine que Jones avoit reſſentie, au récit de cette nouvelle, étoit ſi vivement peinte ſur ſon viſage, qu'il auroit envain prétendu la cacher.

La converſation roula, comme précédemment, ſur l'amour; & M. Nightingale ſe répandit encore, ſur ce ſujet, en ſentimens tendres, généreux, & déſintéreſſés. Madame Miller (car c'eſt ainſi que s'appeloit la Maîtreſſe de la maiſon) les approuvoit beaucoup: mais lorſqu'il s'adreſſa à Nancy, pour ſavoir ce qu'elle en penſoit; je crois, dit-elle, que celui de la Compagnie qui a le moins parlé ſur cette paſſion, eſt peut-être celui qui reſſent le plus vivement ſes effets.

Ce compliment étoit ſi probablement

adreſſé à Jones, que nous euſſions été fâchés de le laiſſer tomber, ſans y faire attention. Notre Héros, en y faiſant une réponſe très-polie, fit pourtant entendre délicatement à la Demoiſelle, que ſon propre ſilence ſur la même matiere pouvoit faire naître d'elle un ſemblable ſoupçon. Il eſt vrai, qu'elle avoit peu parlé la veille, & encore moins ce jour-là.

Je ſuis charmée, dit Madame Miller, que Monſieur ait fait cette remarque; & je ſuis preſque de ſon opinion. Qu'avez-vous donc, mon Enfant? je ne vous vis jamais ſi morne. Qu'eſt donc devenue votre gaité?... Croiriez-vous, Monſieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite jaſeuſe? Elle n'a pas parlé vingt fois depuis huit jours.

La converſation fut ici interrompue par l'arrivée d'une Servante, qui apportoit un gros paquet, à l'adreſſe de M. Jones. Un domeſtique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit diſparu ſur le champ, en diſant qu'il n'exigeoit point de réponſe.

Jones, ſurpris de l'avanture, dit que c'étoit ſans doute une mépriſe: mais la Servante perſiſtant à ſoutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet; dans lequel on trouva un Domino, un maſque, & un billet de Bal.

Jones, alors, ſoutint encore plus forte-

ment qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé; & la Compagnie ne ſavoit plus qu'en dire, à l'exception de M. Nightingale, qui prétendoit qu'il s'agiſſoit ici d'un rendez-vous, & d'une bonne fortune pour M. Jones, lorſque Mlle Nancy ayant ſecoué le Domino, en fit tomber une carte, ſur laquelle on lut ces mots :

A M. JONES.

C'eſt la Reine des Fées qui t'envoye ce déguiſement. Rends-toi digne de ſes bontés, en obéiſſant à ſes ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. Nightingale; & Jones, lui-même, ſe vit preſque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de Madame Fitz-Patrick, il ſe flatta que tout ceci venoit de ſa part, & qu'il ſeroit peut-être aſſez heureux pour revoir enfin ſa Sophie. Ce raiſonnement n'étoit pas trop bien fondé : mais les Amans ſe flattent toujours, & ſouvent même ſur des apparences encore plus chimériques. Jones étoit vif, il ſe livra tout entier à cet eſpoir, & reprit toute ſa bonne humeur.

M. Nightingale ſe chargea de le conduire au Bal; il offrit même des billets à Miſs Nancy, & à ſa mere : mais ils ne furent point acceptés. Ce n'eſt pas, dit cette bonne femme, que je conçoive le mal que

certaines perſonnes trouvent dans ce qu'on appelle Maſcarades; je penſe ſeulement que ces ſortes de plaiſirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang, & non pas aux jeunes filles deſtinées à gagner leur vie, & à épouſer tout au plus un Artiſan.... Un Artiſan! s'écria Nightingale: c'eſt eſtimer bien peu votre Nancy. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illuſtre & de plus grand ſur la terre.... Eh, de grace, M. Nightingale, répondit la mere, ne lui rempliſſez pas la tête de pareilles viſions!... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en ſouriant, que ſi elle étoit née aſſez heureuſe pour trouver un mari qui penſât auſſi généreuſement que vous, elle ſeroit trop reconnoiſſante pour ſe livrer à des plaiſirs de cette eſpece. Les femmes dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit de ſatisfaire leurs fantaiſies: c'eſt en quelque façon leur propre bien qu'elles dépenſent; elles abuſent même trop ſouvent de ce prétexte. Et c'eſt à propos de cela, qu'un Gentilhomme de ma connoiſſance me diſoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre, fait ſouvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais, que mes filles épouſent qui elles voudront, je tâcherai de faire en ſorte que leurs époux ſoient contens d'elles.... Ne parlons donc

plus de Maſcarade, je vous en prie: Nancy penſe ſûrement trop bien pour avoir envie d'y aller. Elle ſe ſouvient, ſans doute, que lorſque vous l'y menâtes l'année derniere, ce ſpectacle lui avoit tellement tourné la tête, qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même, & à ſon aiguille.

Quoiqu'un petit ſoupir, qui échappa alors à Nancy, ſemblât prouver que le ſentiment de ſa mere n'étoit pas trop de ſon goût, elle n'oſa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme, avec toute la tendreſſe d'une mere, en avoit conſervé toute l'autorité; & comme ſa complaiſance pour ſes filles, n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur ſanté, ou à leur futur bien-être, elle ne ſouffroit pas que ſes ordres fondés ſur de pareils motifs fuſſent ſujets à déſobéiſſance ou à conteſtation. M. Nightingale même, qui, depuis deux ans logeoit dans la maiſon, connoiſſoit ſi bien là-deſſus le caractere de la Maman, qu'il n'oſa répliquer à ſon refus.

M. Nightingale, dont l'amitié pour Jones augmentoit à chaque inſtant, vouloit abſolument l'emmener dîner au cabaret, où il offroit de lui faire faire connoiſſance avec pluſieurs de ſes meilleurs amis. Notre Héros s'en excuſa, ſous prétexte que ſes habits n'étoient point encore arrivés.

A dire le vrai, Jones étoit alors dans une ſituation ſinguliere, mais où tombent

pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un ſol dans ſa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philoſophes, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui parmi les Sages de la rue des Lombards, & du Caffé de White.

Tout amoureux qu'étoit notre Héros, tout tranſporté qu'il étoit de l'eſpérance de voir ſa Sophie le ſoir même, il ſentit pourtant, dans le courant de la journée, que quelque nourriture un peu plus ſolide ne lui ſiéroit pas mal. Partridge fit aiſément cette découverte, & en prit occaſion de lâcher quelques propos détournés concernant le billet de banque. Il eut même aſſez de courage, en s'appercevant qu'on l'écoutoit ſans daigner lui répondre, pour haſarder encore quelques conſeils meſurés touchant la preſſante néceſſité de retourner chez M. Alworthy.

O Partridge ! s'écria Jones, tu ne peux voir ma fortune dans un point de vue plus déſeſpéré, que je ne la vois moi-même ; & je commence à me repentir, avec douleur, d'avoir ſouffert que tu quittaſſes ton établiſſement, pour ſuivre un malheureux tel que moi. Quitte-moi, mon ami ; va, retourne dans ta maiſon, c'eſt moi qui t'en conjure. Je t'ai cauſé de la dépenſe, tu as même ſouffert pour moi ; plût au Ciel, que je fuſſe en état de te récompenſer à mon gré ! en attendant que je le puiſſe, prends

le

le porte-manteau que nous avons laiſſé chez toi, vends tout à ton profit, je te le donne, en attendant (mais puis-je l'eſpérer!) que je puiſſe mieux faire.

Ces mots furent prononcés d'un ton ſi vrai & ſi pathétique, que Partridge, qui parmi ſes défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur inſenſible, fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais ſon maître, & ſur-tout dans l'adverſité, il recommença les inſtances les plus preſſantes, pour l'engager à retourner dans le Comté de Sommerſet. Au nom du Ciel, Monſieur! lui dit-il, daignez ſeulement jetter un coup d'œil ſur l'avenir. Que pouvez-vous faire ici? ſans argent, ſans crédit, ſans amis, comment vivre? je ne vous quitterai jamais: non! par-tout où vous puiſſiez aller, quelque parti que vous preniez, je ne vous quitterai jamais!.... mais ſongez de grace..... ſongez Monſieur, que votre intérêt ſeul, & que la raiſon même vous ordonnent, & vous forcent de partir au plutôt!....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit, répondit Jones, combien de fois faut-il que je te répéte, que je n'ai point d'aſyle où je puiſſe me retirer? Si j'avois quelque eſpérance que les portes de M. Alworthy, puſſent encore m'être ouvertes, attendrois-je, hélas! que la miſére me forçât de revoler chez lui?.... quel obſtacle, grand Dieu,

pourroit me retenir un inſtant, ou m'empêcher d'aller tomber à ſes pieds? mais, hélas! il m'a banni..... & pour jamais de ſa préſence..... ô Partridge! je me rappelle encore ces mots.... c'étoit en me donnant une ſomme d'argent, qui certainement devoit être conſidérable..... ſes derniers mots furent..... *ma réſolution eſt priſe: à compter de ce jour, je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici, la douleur ferma la bouche à Jones, & la ſurpriſe à Partridge. Ce dernier, recouvra pourtant bientôt après la parole; & après quelques légers préliminaires, où il proteſta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux, il s'informa du montant de la ſomme que Jones diſoit avoir reçue de M. Alworthy, & de ce qu'étoit devenu cet argent.

Notre Héros le ſatisfit pleinement ſur ces deux points; & Partridge étoit en train de faire ſur ce ſujet de très-amples commentaires, lorſqu'un domeſtique vint avertir Jones, que M. Nightingale l'attendoit dans ſon appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent habillés pour le bal, & que M. Nightingale eut donné ſes ordres pour deux chaiſes à porteurs, M. Jones ſe trouva accablé d'un nouvel embarras, qui paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns de nos lecteurs. C'étoit de ſavoir, où trouver un Schelling!

mais, ſi ces mêmes lecteurs ont la bonté de réfléchir un inſtant, ſur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix ou vingt mille ſi l'on veut, pour ſatisfaire une fantaiſie, leur a fait ſentir d'inquiétudes & de peines, ils ſe formeront peut-être une idée de ce que M. Jones dut ſouffrir en cette occaſion. Il ſe détermina enfin à avoir, pour la premiere fois, recours à Partridge, très-réſolu à quelque extrêmité qu'il dût ſe trouver réduit, de ne plus mettre le pauvre Pédagogue dans le cas de rien avancer pour lui.

Il eſt vrai, que depuis peu de jours, ſoit que Partridge eût envie que le billet de banque fût négocié, ſoit qu'il imaginât que la famine pourroit chaſſer notre héros de Londres, il avoit ceſſé de lui faire aucune offre de ce genre.

CHAPITRE VII.

JONES au bal.

NOS cavaliers arriverent enfin dans ce Temple, où M. Heydegger, * ce grand prêtre des plaisirs d'Angleterre, ainsi que les anciens prêtres du Paganisme, annonçoit la présence d'une Divinité que l'on n'y trouvoit jamais.

M. Nightingale, après avoir introduit Jones, ne lui tint pas long-tems compagnie : un masque femelle qu'il rencontra, au second tour, s'empara de son bras. Adieu, dit-il, mon ami : vous êtes bien ici; travaillez maintenant pour votre compte.

Jones avoit dans la tête que Sophie devoit être au bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gaîté que les lumieres, la musique, & la nombreuse compagnie, que bien des gens prétendent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes qui, par la taille, l'air, ou la marche, pouvoient ressembler à Sophie. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant, dans la vue de s'attirer une réponse qui pût décéler cette voix qu'il étoit

[*] Entrepreneur du Bal public de Londres.

bien ſûr de ne pas méconnoître. Les unes lui répondoient, quoi ! vous me connoiſſez ? Le plus grand nombre, je ne vous connois pas; d'autres le traitoient d'impertinent; quelques-unes ne répondoient pas du tout; pluſieurs enfin lui parloient auſſi gracieuſement qu'il pouvoit le ſouhaiter, mais ce n'étoit pas avec la voix de Sophie.

Tandis qu'il s'entretenoit un inſtant avec une de ſes dernieres, une Dame, en Domino, lui dit, en lui frappant ſur l'épaule, ſi vous vous amuſez plus long-tems avec tout ce badinage, j'en inſtruirai Miſs Weſtern.

A ce nom, Jones abandonna ſa compagne, & courut après la Dame au Domino, en la ſuppliant de lui montrer la perſonne qu'elle venoit de nommer, ſi elle étoit actuellement dans la ſalle.

La Dame, qui marchoit toujours, gagna le fond du dernier cabinet, où, ſans répondre à Jones, elle ſe jetta ſur un ſiège, en s'écriant qu'elle étoit excédée de fatigue !... Notre héros prit place à côté d'elle, & redoubla la vivacité de ſes inſtances, juſqu'à ce que l'inconnue ouvrant enfin la bouche, lui dit froidement, je croyois plus de diſcernement à M. Jones; & je n'aurois pas imaginé qu'aucun déguiſement pût lui dérober ſa Maîtreſſe... Elle eſt donc ici, Madame ? s'écria Jones en ſe levant... doucement, Monſieur, parlez plus bas, répliqua la Dame, on peut nous obſerver... Je vous

jure, ſur mon honneur, que Miſs Weſtern n'eſt point ici.

Jones ſe jettant alors ſur la main du Maſque, épuiſa tout ce que l'ardent deſir de retrouver ce que l'on aime a de plus preſſant & de plus pathétique, pour ſavoir où étoit ſa Sophie. Mais il parloit en vain: on feignoit même de ne pas l'entendre.

Notre Héros en vint alors aux reproches. Ce n'étoit pas la peine, Madame, lui dit-il d'un ton aigre-doux, de m'avoir donné avant-hier un rendez-vous, pour déloger le lendemain : malgré le déguiſement de ſa voix, je connois la Reine des Fées, & Madame Fitz-Patrick eſt un peu trop cruelle de ſe réjouir ſi long-tems aux dépens de mes peines.

Puiſque vous m'avez ſi ingénieuſement devinée, répondit la Dame, je conſerverai la même voix, de crainte d'être reconnue par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pu penſer, mon beau Monſieur, que j'aimaſſe aſſez peu ma couſine, pour vous aider dans une intrigue dont la fin ne peut qu'entraîner ſa ruine, & peut-être la vôtre même?... Que dis-je? fuſſiez-vous aſſez injuſte pour avoir conſpiré ſa perte, la croyez-vous, après avoir eu le tems d'y réfléchir, aſſez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux? pour n'avoir pas vu l'abîme où la

plongeoit un ennemi, bien plutôt qu'un Amant?

Hélas, Madame, lui dit Jones, que vous connoiſſez peu mon cœur, en m'appelant l'ennemi de Sophie!

Mais, celui qui veut ma perte, répliqua la Dame, eſt bien mon ennemi apparemment?.... Non, Monſieur; ma couſine n'a rien à eſpérer que de la part de ſon pere: c'eſt-à-dire, fort peu de choſe, ſi elle ne ſe hâte pas de regagner ſon amitié.... Vous le connoiſſez; vous connoiſſez votre ſituation: jugez-vous.

Jones jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils deſſeins ſur Sophie; qu'il ſouffriroit mille morts plutôt que de ne pas ſacrifier ſes propres deſirs à la gloire & aux intérêts de ſon Amante. Je ſais trop, je connois trop, dit-il, l'énorme diſtance que le Ciel a miſe entr'elle & moi: j'avois réſolu depuis long-tems d'abandonner juſqu'à l'eſpoir même; mais certaines raiſons, que je ne puis vous confier, m'ont fait ſouhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu.... Non, Madame, s'écria-t-il en ſoupirant, mon amour pour elle n'eſt pas de ces paſſions baſſes & intéreſſées, qui ne cherchent qu'à ſe ſatisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'eſt rien, ſur la terre, que je ne ſacrifiaſſe pour poſſéder Sophie, excepté Sophie elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas

déja conçu une idée fort ſublime des vertus de notre Dame maſquée ; & quoique, probablement, elle doive peut-être juſtifier ci-après une partie de ce que l'on en penſe : il eſt pourtant certain que la nobleſſe des ſentimens de Jones fit ſur elle une très-forte impreſſion, & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déja conçus pour lui.

La Dame, après avoir rêvé quelques momens, lui dit, qu'elle taxoit maintenant ſes prétentions paſſées ſur Sophie moins de préſomption que d'imprudence. Les jeunes gens, ajouta-t-elle, ne peuvent jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition, dans un jeune homme, & je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi, je connois les femmes ; & je ſuis convaincue qu'il en eſt. ... Mais, ne trouvez-vous pas ſingulier de me voir donner des conſeils à un jeune homme, que je connois à peine, & dont la conduite à mon égard doit me plaire ſi peu ? ...

Jones entreprit ici de juſtifier ſes démarches & ſes diſcours. Ses intentions, diſoit-il, avec feu, étoient droites ; & il n'imaginoit pas avoir pu offenſer la Dame dans tout ce qu'il avoit dit ſur le chapitre de Sophie .... j'en ſuis très-perſuadée, répondit-elle ; mais ſe peut-il que vous connoiſſiez aſſez peu les femmes, pour ignore que

l'affront le plus ſenſible pour elles, eſt de les entretenir long-tems de la paſſion qu'on reſſent pour une autre ? Si la Reine des Fées n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie, elle ne ſe fût en vérité pas aviſée de vous donner un rendez-vous ici.

Notre Héros ne s'étoit jamais ſenti moins échauffé que dans cet inſtant; cependant la politeſſe & la galanterie envers les Dames, étant auſſi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité, il ſe ſeroit cru auſſi mépriſable, en refuſant un cartel amoureux, que s'il ſe fût agi d'un rendez-vous pour ſe battre; mais il y avoit plus ici : ſon amour même pour Sophie lui faiſoit une néceſſité de ne point ſe mettre dans le cas de déplaire à une Dame qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Partant de cette idée, il commençoit à répondre avec vivacité au dernier diſcours de l'inconnue, lorſqu'un Maſque habillé en vieille vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carriere à leur mauvaiſe langue, en diſant des vérités impunément; de ces bonnes ames, enfin, dont l'objet principal eſt de troubler les plaiſirs d'autrui. La vieille ayant apperçu de loin notre ami Jones, avec ſa Dame maſquée qu'elle connoiſſoit très-bien, en grande

conférence dans un coin reculé, avoit jugé à propos de venir s'amuſer un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir, par la piquante malignité de ſes attaques, elle les pourſuivit par-tout où ils chercherent à l'éviter, juſqu'à ce que M. Nightingale, ayant enfin pitié de l'extrême détreſſe de ſon ami, appela la maudite vieille, & l'engagea dans une autre pourſuite.

Dans les différens tours & détours que Jones fit dans le Bal avec ſa Dame, pour ſe ſauver des perſécutions de ce Maſque, il s'apperçut qu'elle parloit à nombre de perſonnes avec le même air de connoiſſance que ſi tout ce monde eût été à viſage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer ſa ſurpriſe. En vérité, Madame, lui dit-il, il faut que vous ayez un diſcernement infini, pour reconnoître tant de perſonnes ſous le maſque!

Bon, dit la Dame, rien n'eſt ſi inſipide & ſi enfant, que le déguiſement des gens d'une certaine condition. Nous nous connoiſſons tous auſſi parfaitement, au premier coup-d'œil, que dans une aſſemblée, ou au Cours: auſſi ne verrez-vous pas une ſeule femme, ayant quelque rang dans le monde, converſer avec qui que ce ſoit, s'il n'y fait une certaine figure, ou s'il n'eſt bien connu d'ailleurs.

Bref, le brillant de cette aſſemblée eſt

compoſé de gens qui n'y viennent, à proprement parler, que pour ce qu'on appelle *tuer le tems* ici comme ailleurs ; & qui s'en retirent ſouvent auſſi ennuyés, que du plus long ſermon. Au vrai, cela n'eſt pas fort amuſant : je commence à m'en trouver très-fatiguée ; & ſi je m'y connois, vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité, ſi je m'en retournois tout-à-l'heure au logis ?

Je ne connois qu'un autre acte de charité qui puiſſe être auſſi méritoire, s'écria Jones avec chaleur ; ce ſeroit de me permettre de vous y accompagner.

En vérité, répondit la Dame, il faut que vous ayez une étrange opinion de moi, pour imaginer que, ſur une connoiſſance auſſi précipitée, je ſois femme à vous recevoir chez moi, & qui pis eſt à cette heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma couſine, à quelque autre motif ? Regardez-vous cette entrevue, concertée de ma part, à peu près comme un rendez-vous tirant à conſéquence ? M. Jones eſt apparemment déja accoutumé aux conquêtes ſoudaines ! ....

Je n'y ſuis point accoutumé, Madame, répondit notre Héros, ſans ſe déconcerter : mais, puiſque vous avez pris mon cœur par ſurpriſe, tout le reſte eſt à vous.

Ces mots furent prononcés avec tant

d'action, que la Dame, après l'avoir prié de ſe modérer, dans la crainte que leur familiarité ne fût remarquée, lui dit, qu'elle alloit ſouper chez une de ſes amies, où elle ſe flattoit qu'il voudroit bien ne pas la ſuivre. Il eſt vrai, ajouta-t-elle, d'un ton un peu plus radouci, que mon amie n'eſt point méchante: mais, au fond, que ne pourroit-elle pas penſer, ſi ... non Monſieur, de grace ne me ſuivez pas, je vous en prie! vous me mettriez, en vérité, dans le cas de ne ſavoir que lui dire.... Adieu, n'en parlons plus.

La Dame ſortit alors du Bal; & Jones, malgré toute la ſévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut aſſez téméraire pour n'en pas être effrayé. Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé pour ſe rendre au Bal, vint encore une fois le déſeſpérer: il n'avoit point d'argent pour prendre une chaiſe, ni perſonne là pour en emprunter. Son courage lui fit franchir cette difficulté; il aima mieux s'expoſer à toutes les clameurs des Porteurs, & aux mauvaiſes plaiſanteries des Spectateurs ſubalternes, en ſuivant à pieds & en Domino la chaiſe de ſa Dame, que de riſquer peut-être de ne la jamais revoir. Heureuſement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ſes intérêts préſens, pour le ſuivre, ſans quoi il n'eut ſûrement pas tardé à avoir toute la populace à ſes trouſſes.

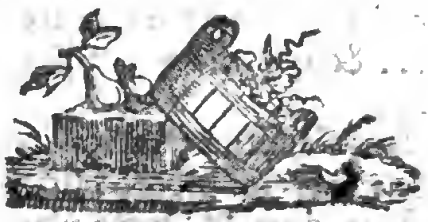
La Dame deſcendit dans une rue peu éloignée du Carré d'Hanovre : la porte fut ouverte au premier coup de marteau ; elle y entra avec ſa chaiſe ; & Jones, ſans autre cérémonie, lui préſenta la main, & monta l'eſcalier avec elle.

L'inconnue, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, ſans ſe démaſquer, par paroître ſurpriſe, enſuite par ſe plaindre de ce que ſon ami avoit manqué à ſa parole. Elle marqua, l'inſtant après, quelques appréhenſions de ſe trouver ainſi ſeule avec Jones..... Que dira-t-on, Monſieur? s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas, ſi l'on vient à ſavoir une avanture de cette eſpece? .... & qui m'en eût jamais ſoupçonnée? ....

Jones, ſans s'amuſer à répondre à toutes ces queſtions, devint bientôt ſi importun, que le maſque, dont la Dame n'avoit point encore voulu ſe défaire, vint enfin à tomber, & offrit aux yeux de notre Héros, non pas Madame Fitz-Patrick, mais Mylady Bellaſton elle-même.

Il nous paroît inutile d'entrer dans les particularités d'une converſation, où il ne ſe paſſa rien que de très-ordinaire en pareilles circonſtances, & qui dura depuis deux juſqu'à ſix heures du matin. Le Lecteur, ſuivant nous, ne doit ſavoir de ceci que ce qui eſt abſolument néceſſaire à notre

Hiſtoire : c'eſt-à-dire, que la Dame promit à Jones de faire tous ſes efforts pour déterrer l'aſyle de Sophie ; & pour procurer dans quelques jours à notre Héros une entrevue avec elle, ſous condition expreſſe qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté, ainſi qu'un autre rendez-vous pour le ſoir même au même endroit, nos gens ſe ſéparerent. La Dame retourna à ſon Hôtel, & Jones à ſa chambre garnie.



CHAPITRE VIII.

Scene douloureuſe.

JONES, après s'être repoſé quelques heures, fit appeler Partridge; & lui remit en main un billet de banque de cinquante livres Sterling, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vue, les yeux du Pédagogue s'enflammerent; la joie, & la ſurpriſe, paroiſſoient s'y peindre à l'envi.

Cependant, dès qu'il eut trouvé le tems de réfléchir, il s'éleva dans ſon ame quelques ſoupçons peu avantageux pour ſon Maître. L'idée du Bal, du déguiſement dans lequel Jones étoit parti & revenu, ſon abſence de la maiſon pendant la nuit entiere, tout contribua à lui donner à penſer plus qu'il ne l'eût voulu. Eh, avoit-il tant tort? ... Le Lecteur lui-même, à moins qu'il ne ſoupçonne Lady Bellaſton d'avoir été généreuſe, ne ſeroit-il pas un peu du ſentiment de Partridge?

Hâtons-nous donc de juſtifier pleinement M. Jones, en rendant juſtice à la libéralité de cette Dame, qui, quoique peu portée d'inclination pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas entiérement dépouillée de cette vertu Chrétienne; & qui penſoit (très-ſenſément, je crois) qu'un jeune

homme de mérite, ſans un miſérable Schelling dans ſa poche, n'étoit pas un objet indigne de ſa pitié.

M. Jones, & M. Nightingale, étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame Miller, leur hôteſſe. Les deux jeunes gens deſcendirent à l'heure ordinaire de la table, dans la ſalle à manger, où ayant trouvé les deux Demoiſelles, ils attendirent envain la bonne mere depuis trois heures juſqu'à cinq. Elle arriva enfin, mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la preſſa, avec autant de vivacité que d'inquiétude, d'en dire le ſujet. Elle laiſſa échapper un ſoupir, & parla ainſi.

J'eſpere, Meſſieurs, que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait attendre: j'oſe même dire que j'en ſuis ſûre, dès que vous en ſaurez la cauſe ... j'ai été voir une de mes parentes, qu'on m'a dit être en couche, & qui demeure à ſix milles de Londres ... quel exemple pour les jeunes gens! dit-elle, en regardant ſes deux filles, qui ſont des mariages indiſcrets. Sans un peu de fortune, il n'eſt point de bonheur dans ce monde. O Nancy! comment pourrois-je peindre la triſte ſituation où j'ai vu ton infortunée couſine? Elle eſt accouchée depuis huit jours au plus: je l'ai trouvée, par ce tems-ci, dans une chambre vaſte & froide, ſans rideau à ſon lit, ſans feu dans ſa chambre, ſans rien dans

la maiſon de quoi en faire. Son ſecond fils, cet aimable petit enfant, que tu connois, eſt dangereuſement malade à côté d'elle, car il n'eſt point d'autre lit dans la maiſon. Pauvre petit Tommy! je crois, Nancy, que tu ne verras plus ton favori, il eſt dans un trop triſte état. Les autres enfans ſe portent aſſez bien: mais je crains que Moly ne ſoit bientôt la victime de ſon bon naturel; elle n'a que treize ans, M. Nightingale! & je ne vis jamais de garde plus laborieuſe & plus attentive: elle veille nuit & jour; elle ſert à la fois ſa mere, & ſon frere; & ce que je trouve de plus étonnant dans cette jeune créature, elle eſt auſſi tranquille, ſon viſage eſt auſſi riant quand elle approche de ſa mere, que ſi ſon ſort étoit heureux! ... je l'ai vue cependant, j'ai vu la pauvre enfant ſe retourner de tems en tems pour eſſuyer ſes larmes, & les dérober à ſa mere....

Ici, madame Miller, baignée des ſiennes propres, fut obligée de s'arrêter, & remarqua plus d'un cœur auſſi ſenſible que le ſien. Elle ſe remit enfin, & continua en ces termes.

La mere, au milieu de tout ce que ſa ſituation a de déplorable, montre une fermeté ſurprenante. Le danger de ſon fils eſt ce qui la touche le plus: elle tente pourtant de déguiſer ſes allarmes, pour ne pas accabler ſon époux. Mais ſa douleur perce

à travers ſes efforts pour la cacher ; c'eſt ſon enfant chéri qu'elle voit dans les bras de la mort ! tout annonce en elle & la crainte & la tendreſſe maternelle. Non, je ne fus de ma vie plus émue, que lorſque j'ai entendu ce petit malheureux (qui à peine touche à ſa ſeptieme année) tandis que ſa mere le baignoit de pleurs, la ſupplier de ne point s'affliger .... Non, maman, s'écrioit-il, non je ne mourrai pas : le ſeigneur, j'en ſuis ſûr, ne fera point mourir Tommy : le ciel eſt beau, vous me l'avez dit, mais j'aime encore mieux mourir de faim avec mon papa & vous, que d'aller là .... Pardonnez, meſſieurs, (dit encore une fois la bonne femme, étouffée par ſes larmes) je ne ſaurois tenir à tant de tendreſſe & de ſenſibilité dans un enfant .... hélas ! c'eſt pourtant peut-être celui de ſa famille qui doit le moins exciter ma pitié : ſans doute, avant qu'il ſoit deux jours, il ne craindra plus les maux qui affligent l'humanité. Le pere eſt un objet bien plus digne de compaſſion. Pauvre infortuné ! il peint à mes yeux l'image de l'horreur : ſes regards ſont ceux d'un mort, plutôt que d'un vivant. O ciel ! quel ſpectacle s'eſt offert à mes yeux, en mettant le pied dans cette chambre ! le pauvre homme étoit derriere l'oreiller, ſoutenant à la fois ſa femme & ſon fils. Une veſte légere compoſoit tout ſon habillement ;

ſon habit étendu ſur le lit des deux malades, ſuppléoit au défaut de couvertures.... Lorſqu'il s'eſt levé pour venir me recevoir, à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous, M. Jones ? c'étoit, il n'y a pas quinze jours, un des beaux hommes qu'on pût voir, M. Nightingale le connoît. Aujourd'hui, ſes yeux éteints & cavés, ſon viſage livide, & ſa barbe longue & épaiſſe, me l'ont rendu méconnoiſſable. Affaiſſé ſous le poids du malheur, du froid, de la faim, & des triſtes objets qui l'entourent, ſa femme le ſupplie en vain de manger.... il m'a dit en ſecret.... il m'a dit.... pourrai-je hélas, le répéter ?.... il m'a dit, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à manger le pain dont manquoient ſes enfans ! Cependant, le croirez-vous, meſſieurs ? dans cet abîme de miſere, ſa femme a d'auſſi bons bouillons, que s'ils nageoient dans l'abondance : je l'ai goûté, je n'en vis jamais de meilleur !.... c'eſt un ange, dit-il, qui l'a mis en état de procurer ce ſecours à ſa femme. Je ne ſais ce qu'il entend par-là : j'étois ſi troublée, que je n'ai ſeulement pas ſongé à lui faire la moindre queſtion.

Voilà, meſſieurs, ce que j'ai vu ; & c'eſt l'amour qui a fait ce mariage : c'eſt l'amour qui a uni deux mendians enſemble. Je puis dire, pourtant, que je ne vis jamais d'époux plus fidèles & plus tendres ; mais

à quoi ſert cette tendreſſe mutuelle, qu'à les rendre encore plus malheureux ?

En vérité, Maman, s'écria Nancy, en s'eſſuyant les yeux, j'avois toujours regardé ma couſine Anderſon, comme une des plus heureuſes femmes que je connuſſe. Je n'ai même jamais rien apperçu dans leur maiſon, qui portât l'apparence de la miſère ; & vous venez de me percer le cœur !.... O ma fille ! répondit la mere, cette vertueuſe & digne épouſe s'eſt toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des beſoins de ſa famille : ils ne connurent jamais l'aiſance ; mais la cauſe de leur ruine, auſſi ſubite que totale, vient d'un frere ingrat & inhumain. Ce pauvre homme s'étoit rendu caution pour lui, dans une affaire : le perfide a ſouffert que l'on enlevât tout, que l'on vendit tout chez M. Anderſon, la veille même des couches de ſa femme. Il prétend m'avoir écrit alors, & avoir donné ſa lettre à l'un des huiſſiers qui avoit été en garniſon chez lui. Cet infâme ne me l'a pas remiſe .... Que n'aura pas penſé ce pauvre homme, en voyant paſſer huit jours entiers, ſans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas ſans émotion, ni ſans douleur, que Jones avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini, que tirant madame Miller dans une chambre à côté, & lui préſentant ſa bourſe où étoient les 50 livres

ſterling, il la pria d'en prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le ſoulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda Jones en cet inſtant, n'eſt pas aiſé à décrire. L'éclat ſubit de ſes tranſports fut une eſpèce d'agonie .... Juſte ciel! s'écria-t-elle, eſt-il une telle ame au monde? ..... puis, revenant par degrés à elle-même: oui, dit-elle, en ſoupirant, j'en connois encore une; mais il n'en eſt point d'autre.

J'eſpere, madame, lui dit Jones, que les ſentimens d'humanité ne ſont pas ſi rares que vous le penſez: celui ſur-tout qui nous porte à ſecourir à ſi peu de fraix notre ſemblable, ne me paroît point du tout étonnant.

Madame Miller, après avoir pris dix guinées, malgré toutes les inſtances de Jones pour qu'elle en prît davantage, lui dit qu'elle avoit déjà fait quelque choſe de ſon côté pour ces pauvres gens; & qu'elle feroit enſorte que les bienfaits de notre héros, leur fuſſent remis le lendemain de grand matin.

Ils retournerent alors dans la ſalle à manger, où M. Nightingale parut prendre beaucoup de part à la triſte ſituation de tant de malheureux, qui étoient de ſa connoiſſance, pour les avoir vus plus d'une fois chez madame Miller. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui, lâcha

maintes imprécations contre le frere de M. Anderſon, & finit par ſouhaiter qu'il fût poſſible de trouver quelque moyen pour relever une famille ſi digne de pitié. Ne pourriez-vous pas, par exemple, dit-il à madame Miller, les recommander à M. Alworthy ? Ou bien, que penſez-vous d'une quête parmi toutes vos connoiſſances ? Pour moi, je donnerai volontiers une guinée, & de bon cœur.

Madame Miller ne répondit rien; & Nancy, à qui ſa mere avoit fait part tout bas de la généroſité de M. Jones, devint pâle comme la mort.

C'étoit pourtant avec peu de juſtice que l'une & l'autre de ces femmes étoit ſecrétement indiſpoſée contre M. Nightingale. Car, eut-il dû ſavoir ce que notre héros avoit donné, il n'étoit en aucune façon tenu de ſuivre cet exemple; & j'en connois mille, qui en pareille occaſion, n'euſſent peut-être pas lâché un écu. C'eſt auſſi ce que fit notre homme, qui, voyant qu'on ne lui demandoit rien, laiſſa tomber ſes offres, & garda ſon argent dans ſa poche.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

JONES revit le ſoir Mylady Bellaſton, & eût encore une longue converſation avec elle : mais comme elle roula ſur les mêmes matieres que ci-devant, nous nous diſpenſerons de les particulariſer.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas beſoin d'images ; & il en eſt d'un genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au ciel, par exemple, que l'on couvrît pour jamais du plus épais de tous les rideaux preſque toutes celles qui nous ſont depuis peu arrivées de France ! Eternelles & plattes copies d'un excellent original, aſſez modeſte cependant pour ne s'être préſenté lui-même que ſous le titre d'imitateur d'un prétendu peintre étranger.

Jones aſpiroit de plus en plus après l'inſtant de revoir Sophie ; & voyant peu de vraiſemblance, après quelques autres entrevues avec Lady Bellaſton, de la revoir par ſon moyen ; s'appercevant même, au contraire, que la dame ne pouvoit ſans quelqu'aigreur entendre prononcer le nom de cette demoiſelle, il réſolut de tenter une autre méthode.

Il ne doutoit pas que Lady Bellaſton ne

sût où étoit Sophie : il jugea, assez raisonnablement, que quelqu'un des domestiques de cette dame devoit être dans sa confidence. Ainsi, Partridge eut ordre de faire connoissance avec eux, pour tâcher de les faire jaser.

Il est peu de situations plus pénibles & plus embarrassantes que celles où se trouvoit alors notre héros. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir Sophie ; indépendamment des craintes qu'il avoit de la désobliger, attendu ce que lui avoit dit Mylady Bellaston des dernieres résolutions de cette fille contre lui : il avoit encore à combattre une difficulté, que toute la puissance de sa chere maîtresse, l'aimât-elle plus que jamais, ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit, d'avoir mis cette fille dans le cas d'être déshéritée par son pere : conséquence presqu'inévitable d'une fuite, que M. Western ne pouvoit regarder que comme concertée avec un amant odieux, auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonnât jamais.

Ajoutons à ceci, les diverses obligations qu'il avoit à Lady Bellaston, dont l'extrême tendresse, que nous ne pouvons plus cacher, avoit accumulé sur lui mille bienfaits. Car, il est tems, & nous sommes forcés de le dire, Jones n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres:

Londres: perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui, ni ne s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de ſa roue.

Notre héros, nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois, étoit reconnoiſſant : mais Lady Bellaſton, malgré tous les ſecours de l'art, n'étoit plus jeune, & avoit même ceſſé depuis longtems d'être aimable. Jones ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſecret motif des libéralités de la dame : la néceſſité l'avoit contraint de les accepter, il eſt vrai : mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat. Que d'objets pour ſes réflexions ?

Tandis qu'il s'y abandonnoit tout entier, il reçut de la part de la dame le billet ſuivant.

Un très-ridicule, mais très-fâcheux contretems, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, s'il eſt poſſible, d'ici à demain, un autre endroit. En attendant, adieu.

Il n'y avoit pas une heure que Jones avoit reçu ce billet, lorſque le même porteur lui en rapporta un autre, où il lut ce qui ſuit.

J'ai réfléchi, depuis ma lettre, & j'ai changé d'avis ; cela ne vous étonnera pas, ſi vous connoiſſez l'amour. Je ſuis maintenant déterminée à vous voir ce ſoir ; &,

quelle qu'en ſoit la conſéquence, à vous voir chez moi. Rendez-vous y, à ſept heures préciſes; je dîne en ville: mais je ſerai pour lors à la maiſon. Je trouve, qu'un jour, pour un cœur qui aime bien, eſt beaucoup plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si, par haſard, vous arriviez quelques momens avant moi, ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre plut moins à notre héros que la premiere. Il venoit de promettre à M. Nightinhale d'aller à la comédie avec lui, & il s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher; & la reconnoiſſance l'emporta ſur le plaiſir.

Mais, avant que nous conduiſions Jones chez la dame, juſtifions-la, en deux mots, de l'imprudence d'avoir attiré ſon amant dans la maiſon même où logeoit ſa rivale.

D'abord, la maîtreſſe du logis où nos amans ſe voyoient en ſecret, étant tout-à-coup devenue dévote, avoit ſignifié aſſez durement à Mylady, qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'eſt dans ce premier moment, que Lady Bellaſton avoit écrit à Jones.

Ayant enſuite réfléchi, elle s'étoit ſouvenue que Sophie n'avoit pas encore été à la comédie; & que ſi ce ſpectacle ſe trouvoit ce jour-là de ſon goût, la maiſon

feroit libre au moins pendant trois heures. Sophie avoit accepté la propoſition, & on avoit trouvé une dame pour l'accompagner. On avoit, ſous d'autres prétextes, envoyé dehors meſdames Honora & Etoff; & Mylady s'étoit dépêchée d'écrire ſon ſecond billet à Jones, avant que de ſortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier aſſez éloigné du ſien.

CHAPITRE X.

Qui, quoique court, peut être attendriſſant.

MONSIEUR Jones étoit habillé, & prêt à ſe rendre chez Mylady Bellaſton, lorſque madame Miller vint le prier inſtamment de deſcendre, pour prendre une taſſe de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme, qui l'avoit précédé en deſcendant, qu'elle ſe hâta de lui préſenter un étranger, en lui diſant avec la plus vive effuſion de cœur ..... M. Jones, voilà mon couſin, qui vient avec tranſport remercier ſon généreux bienfaiteur, & le ſauveur de ſa famille!

Cet homme avoit à peine continué le compliment que madame Miller avoit ſi obligeamment commencé, que Jones & lui s'étant enviſagés fixement l'un l'autre, marquerent en même tems la plus étonnante ſurpriſe. La voix manqua tout-à-coup à l'étranger, qui ſe laiſſant tomber ſur une chaiſe, ne put articuler que.... C'eſt lui! c'eſt lui-même? .... j'en ſuis trop convaincu!....

Ciel! que ſignifie ceci? s'écria madame Miller, mon couſin ſe trouve-t-il mal? vîte, de l'eau, vîte, qu'on le ſecoure! ....

n'eſt-il aucunes liqueurs dans la maiſon ? ....

Ne vous effrayez point, madame, lui dit Jones : j'ai preſqu'autant que lui beſoin de ſecours ; cette rencontre imprévue nous frappe également. Votre couſin ne m'eſt pas inconnu, madame. Vous le connoiſſez ? s'écria madame Miller ..... Dieu, que cela eſt heureux !

Oui, je le connois, répéta Jones, & je m'en fais honneur. Lorſque je ceſſerai d'aimer & d'eſtimer un homme capable de tout riſquer pour ſauver la vie à ſa femme & à ſes enfans, puiſſé-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la derniere adverſité !

O généreux jeune homme ! s'écria madame Miller .... oui, ſans doute, le pauvre malheureux a tout riſqué ..... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ſes malheurs l'auroient enterré.

Ma couſine, s'écria l'étranger, en reprenant ſes ſens, voilà l'ange ſecourable dont je vous ai parlé hier ! .... c'eſt lui, qui, avant que je vous viſſe, a ſauvé mon épouſe, l'a tirée des bras de la mort, & à qui je dois tous les ſecours qui ont préſervé ma famille entiere de périr dans l'horreur des beſoins. Vous poſſédez chez vous le plus digne, le plus brave, le plus humain de tous les hommes .... ô, ma chere couſine ! ſi le genre de mes obligations vous étoit mieux connu ?....

Arrêtez ! lui cria vivement Jones, gardez-vous de dire un mot de plus, je vous en prie ; & s'il le faut, je vous l'ordonne.... ſi le peu que vous avez reçu de moi, a ſoulagé votre famille, jamais plaiſir ne fut acheté à ſi bon marché.

O, monſieur ! s'écria Anderſon, [car on n'a probablement pas douté que ce ne fût lui-même] ô, monſieur, que ne pouvez-vous maintenant voir ma maiſon ! ſi quelqu'un ſur la terre a droit au plaiſir dont vous parliez à ce moment, je ſuis convaincu que c'eſt vous. Ma couſine m'a dit vous avoir informé de notre miſère, & de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer eſt diſparu, par vos bontés.... mes enfans ont maintenant un lit.... ils ont .... que mes remercimens ne peuvent-ils être éternels ?.... ils ont du pain ! Mon petit garçon eſt guéri, mon épouſe eſt hors de danger, & je ſuis heureux. Graces, graces entieres à vous, monſieur ! & à ma couſine, la meilleure de toutes les femmes.... Oui, monſieur, j'aurai le bonheur de vous poſſéder chez moi .... oui, mon épouſe verra ſon bienfaiteur, & lui marquera ſa vive reconnoiſſance ..... mes enfans même goûteront ce bonheur, & joindront leurs vœux innocens aux nôtres ..... leurs jeunes cœurs, réchauffés par vos bontés, ſeroient maintenant ſans vous auſſi froids que la glace !....

Jones avoit déjà eſſayé d'empêcher M. Anderſon d'aller trop loin : mais les mouvemens de ſon propre cœur étoient en même tems ſi violens, qu'ils lui coupoient la parole. Madame Miller entreprit à ſon tour de remercier auſſi notre héros, tant en ſon propre nom, qu'en celui de ſon couſin ; & finit par dire, qu'un cœur auſſi noble, auſſi bon, auſſi humain, ne pouvoit manquer d'être glorieuſement récompenſé dès ce monde.

Je le ſuis déjà ſuffiſamment, répondit Jones : cette avanture, & l'eſtime de votre couſin, font naître en moi des ſentimens mille fois plus flatteurs que tous ceux que j'ai jamais reſſentis. Si l'hiſtoire de ſon malheur eût dû toucher un barbare, quel plaiſir pour moi de penſer que j'ai été aſſez fortuné pour y faire un perſonnage ſupportable ! s'il eſt des hommes peu ſenſibles au plaiſir de faire des heureux, je les plains bien ſincérement : ils ſont privés d'un ſentiment délicieux, dont toutes les paſſions réunies enſemble & ſatisfaites à la fois, ne pourroient peut-être leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant l'heure du rendez-vous de Jones étant arrivée, il ſe vit forcé de prendre congé de M. Anderſon ; mais non ſans lui avoir ſerré plus d'une fois la main de tout ſon cœur, avec promeſſe de ſaiſir la premiere occaſion où ſes affaires lui

permettroient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Notre héros monta en chaise, fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir sans horreur sur le sort affreux qui menaçoit cette famille, si, plus attentif à la voix de la justice austère, qu'à celle de la pitié, il eût usé sur le grand chemin avec M. Anderson des droits du plus fort.

CHAPITRE XI.

Surpriſe pour le Lecteur.

MONSIEUR Jones arriva chez milady Bellaſton avant elle. Cette dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier éloigné du ſien, & s'y trouvoit arrêtée plus qu'elle n'eût voulu, par quelques contre-tems, toujours cruels pour les perſonnes dans la ſituation où elle ſe trouvoit alors. Jones, ſuivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de milady, où il étoit à peine aſſis depuis deux minutes, lorſque la porte s'ouvrant tout-à-coup bruſquement, lui montra.... Sophie elle-même.

Elle avoit quitté la comédie, avant la fin du premier acte, effrayée du tapage de deux caballes différentes, l'une pour damner, [*] l'autre pour applaudir une piece nouvelle, dont elle n'avoit pu entendre un mot. Un jeune cavalier l'avoit, heureuſement pour elle, aidée à regagner ſa chaiſe.

Comme Lady Bellaſton lui avoit dit, qu'elle ne rentreroit que tard, Sophie, comptant ne trouver perſonne dans l'appartement de la dame, y étoit entrée tout de

[*] C'eſt le terme en Angleterre.

ſuite ; &, ſans regarder dans les côtés de la chambre, avoit été ſe planter devant une glace qui faiſoit front à la porte. Ce ne fut donc, qu'après lui avoir aidé à réparer le petit déſordre de ſa coëffure, que la glace lui montra, dans un coin, une ſtatue qui reſſembloit à Jones. Le premier mouvement de Sophie fut de courir, & de vérifier la viſion..... Un cri terrible, ayant ſuivi la certitude, Jones eut à peine & le tems & la force de la ſoutenir dans ſes bras.

La peinture des regards & des penſées de ces deux amans, eſt au-deſſus de ma capacité. Si l'on peut juger, par leur ſilence mutuel, que leurs ſentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laiſſer à leur bouche la liberté de l'expreſſion, j'imagine qu'il ne ſeroit pas juſte d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur eſt, que peu de mes Lecteurs, ont peut-être été aſſez amoureux, pour ſentir, par leurs propres cœurs, ce qui put ſe paſſer alors dans celui de nos deux amans.

Après un moment ſi théatral, Jones, avec une voix tremblante, dit.... j'apperçois, madame, que vous êtes ſurpriſe.... ſurpriſe ! répondit Sophie : ô ciel ! ſi je le ſuis. Je doute preſque encore, que vous ſoyez ce que vous paroiſſez être.... Ah, ma chere Sophie ! pardon, madame, ſi j'oſe encore, pour la derniere fois, vous nommer ainſi : oui, je ſuis ce malheureux Jo-

nes, que la fortune, après tant de traverſes, conduit enfin à vos genoux. O ma Sophie! ſi la millieme partie de mes tourmens étoit connue de vous, ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche.... recherche! & de qui? interrompit Sophie, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être aſſez cruelle, s'écria Jones, pour me faire une pareille queſtion? ai-je beſoin de vous apprendre, que c'eſt vous ſeule que je cherchois? ... moi? répondit Sophie : M. Jones a donc apparemment quelque affaire très-importante à me communiquer? Celle-ci le ſeroit peut-être pour d'autres, dit-il, en lui remettant le porte-feuille; j'eſpére que vous le trouverez en même état, que lorſque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorſque Jones l'interrompit ainſi.... Ne perdons pas, je vous en ſupplie, un ſeul des précieux momens que la fortune nous envoye..... O ma Sophie! dit-il, en ſe jetant à ſes pieds, laiſſez-moi d'abord attendre ainſi mon pardon..... votre pardon? s'écria-t-elle, pouvez-vous l'eſpérer, après tout ce qui s'eſt paſſé? après tout ce qui m'eſt revenu? .... Je ſais à peine, répondit Jones, ce que je veux vous dire: hélas, je n'oſe même ſouhaiter que vous me pardonniez! ô ma chere Sophie! banniſſez

à l'avenir, banniſſez juſqu'à la penſée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre reſſouvenir de mes malheurs pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, penſez à mon néant, penſez combien je vous méritois peu ; & que le ſouvenir d'Upton me chaſſe pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce diſcours, étoit pâle & tremblante ; ſes yeux étoient fixés ſur ſon amant, ſon cœur étoit briſé ; mais au ſeul mot d'Upton, ſes joues ſe colorèrent ; & ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lancèrent tout-à-coup ſur Jones tout ce que le dédain & le mépris ont de plus foudroyant.

Il entendit ce reproche muet, & y répondit ainſi : Ah, Sophie ! unique objet de ma tendreſſe ! vous ne pouvez me haïr, ni me mépriſer, à cet égard, plus que je ne le fais moi-même. Soyez pourtant aſſez juſte, pour croire que mon cœur, quelque coupable que je ſois, ne vous fut jamais infidèle. Lui, ſeul, n'eut point de part à mon égarement : il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'eſpoir que j'euſſe de pouvoir vous poſſéder un jour, d'être même aſſez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chere Sophie l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendreſſe ; mais, quand même mon

cœur n'eût pas été auſſi entiérement à vous, celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne par aucun endroit d'un attachement ſérieux. Daignez m'en croire, adorable Sophie : je ne l'avois jamais vue que ce jour même ; & je n'ai jamais compté, ni deſiré la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit charmée d'entendre ceci ; mais forçant ſon viſage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant..... Pourquoi, dit-elle, M. Jones ſe défend-il, lorſque perſonne ne l'accuſe ? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes d'un genre un peu plus impardonnable.

Qui ſont-ils ? madame, qui ſont-ils ! s'écria Jones, en frémiſſant, & la pâleur ſur le front. (il trembloit qu'il ne fût ici queſtion de ſon intrigue avec miladi !)

O Ciel ! dit l'aimable Sophie, comment eſt-il poſſible, comment permettez-vous, que tout ce que l'humanité a de plus noble & de plus mépriſable, ſoit renfermé dans un même cœur ? ah, Monſieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre à qui l'honneur eût été connu ? quoi ! voir mon nom proſtitué par-tout, dans les auberges, dans les cabarets, parmi la plus vile canaille ! ſe vanter de m'avoir attendrie ; trahir le ſecret d'un cœur auſſi foible qu'innocent ; & n'avoir, pour confidens, que

la lie, que le rebut d'une province entiere..... ah Dieu!

Rien ne pouvoit égaler la ſurpriſe de notre héros, en écoutant de ſi cruels reproches; mais, ſûr de ſon innocence, ſur ce ſujet, il étoit moins embarraſſé de ſe défendre, que s'il ſe fût agi d'une accuſation dont ſa conſcience avoit bien plus droit d'être allarmée. Il n'eut pas beſoin de réfléchir long-tems, pour être convaincu qu'il ne devoit le reſſentiment de Sophie, qu'à l'intempérance de langue de M. Partridge, dans toutes les auberges de la route; & d'autant plus, que Sophie lui avoit fait entendre, que tous ces propos lui avoient été rapportés par les hôtes, & par leurs femmes.

Il ne lui fut pas difficile de ſe juſtifier à fond d'une eſpece d'offenſe ſi étrangere à ſon caractere, & ſi indigne d'un amant tel que lui. Sophie fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner ſur le champ chez lui, pour tuer l'infâme Partridge: ce qu'il jura pourtant d'exécuter à ſon retour.

Ce point bien éclairci, nos amans ſe retrouverent ſi bien enſemble, que Jones oublia totalement qu'il avoit débuté par conjurer ſa maîtreſſe d'oublier juſqu'à ſon nom même. Sophie ſe trouvoit à ſon tour dans des diſpoſitions ſi tendres, que Jones crut devoir en profiter pour haſarder quel-

ques mots tendans au mariage. A quoi Sophie, toujours vraie, toujours auſſi naturelle qu'aimable, répliqua ſans détours, que ſi ce qu'elle croyoit devoir à ſon pere ne combattoit pas invinciblement ſa propre inclination, elle préféreroit la pauvreté avec ſon amant, à l'opulence avec tout autre.

Au ſeul mot de pauvreté, Jones treſſaillit d'horreur, il laiſſa tomber la main de Sophie, qu'il avoit tenue juſqu'alors; & en ſe frappant la poitrine..... Quoi, Sophie! s'écria-t-il, je ſerois l'artiſan de ta perte? Non, ce déteſtable rôle n'eſt pas digne de moi. Non, ma chere Sophie! non, quoiqu'il m'en coûte, je prétens renoncer à toi; j'arracherai tout eſpoir de mon cœur; j'étoufferai cet amour téméraire, ſi fatal au repos, ſi funeſte au bien réel de ce que j'aime! .... j'aimerai pourtant toujours Sophie: ce ſentiment eſt ſans doute né avec moi, il fait partie de mon être même; mais j'aimerai dans le ſilence: ce ſera loin d'elle, ce ſera dans un climat lointain, d'où mes ſoupirs, déjà trop entendus, ne troubleront plus ſon repos. Et lorſque je ne ſerai plus..... Il alloit pourſuivre, lorſqu'un torrent de pleurs qui couloient des yeux de Sophie, vint frapper ſes regards. Jones étoit trop tranſporté pour ne pas oublier ſes promeſſes; ſes baiſers eſſuyerent ces précieuſes larmes, ſans que

Sophie ſongeât à l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux Jones..... Sophie revint pourtant enfin à elle-même, & ſe débarraſſant doucement des bras de notre héros, elle chercha à détourner la converſation ſur un ſujet un peu moins tendre. Elle ſongea, enfin, à lui demander, par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre? Et Jones, par l'embarras ſubit où le mettoit cette queſtion imprévue, alloit ſans doute jeter mille ſoupçons dans l'ame de Sophie, quand la porte s'ouvrant bruſquement, offrit à leurs regards Lady Bellaſton en perſonne.

Cette dame, qui comptoit trouver Jones ſeul, recula deux pas en arriere en le voyant avec Sophie. Mais, par un rare effort de cette préſence d'eſprit, dont l'habitude des grandes affaires nous peut ſeule rendre capables, je croyois, dit-elle, en ſe rapprochant d'eux, avec un air preſque indifférent, que miſſ Weſtern étoit allée à la comédie?....

Quoique Sophie ne ſût rien du commerce de Tom Jones avec Lady Bellaſton, & qu'elle ignorât même qu'ils ſe connuſſent, elle n'en fut pas moins embarraſſée d'abord. Cependant, en ſe rappelant que cette dame, dans toutes leurs converſations, n'avoit jamais été du parti de ſon pere, elle reprit courage, & raconta l'hiſtoire de ce qui lui étoit arrivé à la comédie, ainſi

que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à milady de fixer ſes réſolutions, & de prendre un parti dans une circonſtance auſſi délicate. L'air ingénu dont Sophie avoit parlé, prouvant à cette dame que Jones ne l'avoit du moins pas encore trahie.... Si je vous avois cru en compagnie, dit-elle, d'un ton amical, je me ſerois bien gardée d'entrer ſi bruſquement.

En prononçant ces mots, les yeux de Lady Bellaſton étoient attachés ſur ceux de Sophie, & ſembloient chercher à lire dans ſon ame. Notre héroïne s'en apperçut, rougit, ſe déconcerta, & répondit enfin d'un ton aſſez mal aſſuré, que l'honneur de la compagnie de madame ſeroit toujours auſſi cher que précieux pour elle.... J'eſpere du moins, s'écria milady, que je n'ai point interrompu quelques affaires..... Non, madame, répondit Sophie, nos affaires étoient finies. Madame ſe ſouvient, ſans doute, que je lui ai ſouvent parlé de la perte de mon porte-feuille : Monſieur, qui l'a retrouvé, a la bonté de me le rapporter, avec ce même billet de banque que je ne croyois plus revoir.

Notre héros, depuis l'arrivée de Lady Bellaſton, étoit redevenu ſtatue. S'appercevant pourtant, enfin, qu'elle feignoit de ne pas le connoître, il s'efforça de partir

de là pour jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce porte-feuille, il n'eſt point de perquiſitions que je n'aye faites pour trouver la perſonne dont le nom y étoit inſcrit : & ce n'eſt que d'aujourd'hui que j'ai été aſſez heureux pour être inſtruit de ſon adreſſe.

Sophie avoit, effectivement, parlé plus d'une fois à Lady Bellaſton de la perte de ſon porte-feuille : mais, comme Jones, pour quelques raiſons que nous ignorons, n'avoit jamais dit à cette dame que cet effet fût en ſa poſſeſſion, elle ne croyoit pas une ſyllabe de tout ce que Sophie lui débitoit ſur ce ſujet, & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'eſprit d'une jeune fille capable d'inventer ſur le champ une excuſe ſi vraiſemblable.

L'hiſtoire de la ſortie de la comédie, ne fut pas plus cru que le reſte ; & quoiqu'elle ne trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans, elle n'en étoit pas plus diſpoſée à l'attribuer au haſard.

En vérité, dit-elle, avec un ſourire affecté, il faut que Mlle. Weſtern ſoit née heureuſe ! non-ſeulement, ſon argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme : mais le haſard veut encore que cet homme obligeant en trouve la propriétaire dans une ville immenſe telle que Londres .... Voilà un concours de circonſtances admirables !

Daignez faire attention, madame, reprit vivement Jones, que le billet étoit dans le porte-feuille; & que le nom de mademoiſelle y étoit écrit.

Cela eſt encore bien heureux, s'écria Mylady... & il n'eſt pas moins ſingulier, que Monſieur ait ſu, que Mlle. Weſtern étoit chez moi; elle qui eſt encore ſi peu connue dans cette ville.

Jones avoit eu le tems de ſe remettre. Il crut ne devoir pas laiſſer échapper cette occaſion de ſatisfaire à la queſtion que Sophie lui avoit faite, au moment que cette dame étoit entrée ſi bruſquement dans la chambre.

Il eſt vrai, dit-il, madame, d'un ton aſſez ferme, que ce haſard paroît aſſez ſingulier : mais en voici l'explication. J'étois au bal, il y a quelques jours, auprès d'une dame, à qui je parlai de l'hiſtoire du porte-feuille, & qui me dit connoître Mlle. Weſtern. Je la priai de me procurer l'occaſion de la voir; on me donna parole pour le lendemain matin : mais on ne me la tint pas. Ce n'eſt que d'aujourd'hui que j'ai enfin ſu d'elle, que mademoiſelle demeuroit chez madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit qu'il s'agiſſoit d'affaires; le domeſtique m'a fait entrer ici en attendant votre retour; & à peine y étois-je, que mademoiſelle, qui revenoit de la comédie, a paru.

Notre héros, en parlant du bal, avoit jetté un coup d'œil à Mylady, qui, après l'avoir un peu allarmée, la fit taire. Il crut alors, que l'unique moyen de mettre fin à l'embarras de Sophie, étoit de mettre fin à ſa viſite. Il eſt dû, dit-il, en ſe levant, une récompenſe en ces ſortes d'occaſions.... Celle que je demande eſt bien grande, madame!... c'eſt qu'il me ſoit permis de vous rapporter ici mes reſpects.

Monſieur, repliqua Mylady, vos procédés annoncent ce que vous êtes : ma porte n'eſt jamais fermée à ceux qui vous reſſemblent.

Madame Honora étoit ſur l'eſcalier, lorſque notre héros deſcendit. Quelques politeſſes de la part de Jones, firent dans l'inſtant oublier à cette fille tout le mal qu'elle lui avoit voulu. Il ſe ſouvint, dans le moment, que Sophie ignoroit ſon adreſſe; & la façon dont il pria la Duegne de s'en charger fut trop gracieuſe, pour qu'il courut riſque d'être refuſé.

CHAPITRE VII.

Concluſion du treizieme Livre.

LE très-élégant Lord Shaftsbury condamne, en quelque endroit de ſes Ouvrages, ceux qui diſent trop la vérité. D'où l'on peut inférer, que le menſonge, en certaines circonſtances, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

En ce cas, quelqu'un eſt-il plus excuſable, en s'écartant un peu de cette vérité ſévère, ſur-tout en fait d'amour, qu'une jeune Demoiſelle à qui les préceptes de l'éducation, & qui plus eſt la rigueur des préjugés reçus, défendent non-ſeulement de céder aux tendres mouvemens de la nature, mais encore de les avouer.

Nous ne rougirons donc point de dire, que notre Héroïne ſuivit ici le ſentiment du philoſophe illuſtre que nous venons de citer. La perſuaſion où étoit Sophie, que Jones n'étoit pas connu de Lady Bellaſton, la détermina à laiſſer cette dame dans l'ignorance à cet égard, au riſque même d'un peu de diſſimulation.

Notre héros n'étoit pas encore au bas de l'eſcalier, que Lady Bellaſton s'écria, ce garçon eſt en vérité bien aimable! Qui

donc eſt-il? je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu.

Ni moi non plus, madame, lui dit Sophie, en regardant ailleurs; mais ſon procédé envers moi, me paroît auſſi beau que louable.

Oui, ſans doute; & de plus, c'eſt un très-bel homme, dit la dame. Ne le trouvez-vous pas de même?

Je n'y ai pas fait grande attention, répondit Sophie. Je croyois, au contraire, qu'il avoit l'air aſſez commun.

Oh! quant à cela, s'écria la Dame, vous avez très-grande raiſon: j'augure même, à ſes manieres, qu'il n'a pas vu trop bonne compagnie; & malgré ſa reſtitution, j'ai quelque peine à lui croire quelque naiſſance.... j'ai toujours remarqué, dans les perſonnes bien nées, un certain je ne ſais quoi, que d'autres n'acquierent jamais.... je ſuis tentée d'ordonner que ma porte ne lui ſoit plus ouverte.

Eh pourquoi, madame? répondit Sophie, avec un peu d'émotion, après ce qu'il vient de faire, peut-on le ſoupçonner?..... D'ailleurs, ſi madame l'a bien obſervé, ſa façon de s'exprimer eſt élégante, naturelle, & même délicate; & je crois que bien peu.... bien peu de....

J'avoue, interrompit Lady Bellaſton, qu'il jaſe aſſez bien..... Pardonnez, par-

donnez donc mademoiſelle, ſi j'ai été aſſez indiſcrette, pour.....

Pardonnez! dites-vous? Moi, vous pardonner, madame!.. à quel propos je vous en prie?

Pourquoi non? s'écria la dame, en éclatant de rire: apprenez mon ſoupçon, en entrant ici.... eſt-il rien de plus fou!... ne m'étois-je pas mis en tête, que c'étoit M. Jones lui-même?

Cela eſt-il bien poſſible? s'écria Sophie, en affectant de rire, quoique très-déconcertée. Oui, ſur mon honneur, répondit Myladi! & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée, car ce garçon eſt très-bien mis, & votre ami n'eſt probablement point dans ce cas-là.

Ce trait eſt un peu trop cruel, madame, s'écria Sophie.... ſur-tout après les promeſſes que je vous ai faites. Pas du tout, mon enfant, lui dit-elle.... cela auroit pu l'être auparavant: mais aujourd'hui, que vous avez ſenti vous-même qu'un engagement de cette eſpece ne pouvoit que vous perdre, &, par conſéquent, que vous deviez vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir haſarder une légere raillerie. Eh, que prétendez-vous donc que je penſe de la ſituation de votre cœur, en le voyant pouſſer la ſenſibilité au point de ne pouvoir ſupporter que l'habillement même de votre ancien amant ſoit un peu raillé?....

ah ! je commence à craindre, que vous n'ayez pas été bien franche avec moi!

Vous vous trompez, en vérité, madame, lui dit notre amante, ſi vous croyez que rien de ce qui le touche puiſſe encore m'intéreſſer.

De grace, ne groſſiſſez pas mes crimes, répondit la Dame; je n'ai parlé que de ſon habillement.... je ſerois bien fâchée d'inſulter à votre goût, en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... je crois même, ma chere, que ſi M. Jones n'eût reſſemblé qu'à celui-ci....

Je croyois, lui dit Sophie, que vous l'aviez d'abord trouvé aimable?

Qui donc, de grace? s'écria promtement Mylady. M. Jones, répondit notre Héroïne.... Non, non, pardon, madame..... où vais-je chercher M. Jones! c'eſt l'étranger qui ſort d'ici que je prétendois dire.

O Sophie! Sophie s'écria la dame : je crains bien que ce M. Jones ne ſoit encore gravé dans votre cœur.

Je vous jure, madame, dit notre amante, en tâchant de raffermir ſa voix, qu'il qu'il m'eſt auſſi indifférent.... que l'étranger qui ſort d'ici.

Je le penſe, ſur mon honneur! lui dit la dame.... pardon, pourtant, de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler, je vous le jure. Nos deux dames

ſe

ſe ſéparerent alors, bien plus au gré de Sophie, qu'à celui de Lady Bellaſton, qui auroit voulu pouvoir tourmenter un peu plus long-tems ſa rivale, mais que des affaires bien plus importantes appelloient ailleurs. Quant à notre amante, ſon cœur n'étoit pas à ſon aiſe, & ſa premiere ſupercherie lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans ſa chambre. Mais, ni l'embarras de la ſituation d'où elle ſortoit, ni les motifs preſſans qui l'avoient en quelque façon forcée à prendre ce parti, ne lui parurent pas plus ſuffiſans pour juſtifier ſa conduite, que pour la réconcilier avec elle-même. Il lui en coûta une très-mauvaiſe nuit.

LIVRE XIV.

CONTENANT DEUX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres, & autres matieres galantes.

NOTRE héros étoit à peine rentré chez lui, qu'il reçut la lettre ſuivante.

Je n'ai de ma vie été plus ſurpriſe, qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois, quand vous avez quitté ma chambre, que vous ne ſortiriez pas de la maiſon ſans me voir. Votre conduite eſt uniforme, & me prouve combien je dois mépriſer un cœur capable de s'enflammer pour une pécore. J'ignore cependant, ce qui doit m'étonner le plus, de ſa malice ou de ſa ſimplicité. Toutes les deux ſont bien étranges! .... Ne faut-il pas être l'impudence même, pour me nier en face que l'on vous connoiſſe, ou que l'on vous ait jamais vu? ... Ce beau complot étoit-il concerté entre vous? Auriez-vous été aſſez lâche pour me trahir? ... Ah! que je la mépriſe, vous, l'univers entier, & ſur-tout moi-même, d'avoir .....

je n'oſe pas écrire ce que je frémis même de penſer. Songez pourtant que la haine, dans mon cœur, eſt auſſi vive que l'amour.

Jones n'eut pas le loiſir de réfléchir long-tems ſur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on lui apporta celle-ci, de la même main.

A la vue du déſordre de ma lettre, vous jugez ſans doute du trouble de mon cœur; & la vivacité de mes expreſſions doit d'autant moins vous étonner.... Je crains pourtant, après y avoir un peu réfléchi, que vous ne les trouviez trop piquantes. Quoi qu'il en ſoit, je voudrois qu'il me fût poſſible de ne rien imputer qu'à la maudite comédie, & à l'impertinence de la perſonne où j'ai dîné, qui m'a retenue chez elle plus long-tems que je ne voulois..... Qu'il eſt aiſé, qu'il eſt naturel de bien penſer de ce qu'on aime!.... Peut-être déſirez-vous encore que je penſe ainſi. J'ai réſolu de vous voir ce ſoir; venez dans le moment.

P. S. *Mes ordres ſont donnés; je ne ſerai chez moi, que pour vous ſeul.*

P. S. *M.* Jones *croit déja, ſans doute, que je vais l'aider à ſe juſtifier.... Mais, hélas! peut-il ſouhaiter de me faire plus d'illuſion, que je ne cherche à m'en faire à moi-même?*

P. S. *Venez ſur le champ.*

Nous laiſſons aux Adonis du ſiecle à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire davantage à notre héros. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il n'eût ſouhaité, ce ſoir-là, avoir aucunes viſites à faire, que dans un ſeul endroit. Cependant, ſon honneur lui paroiſſoit engagé, & quand même ce motif n'eût pas été ſuffiſant, il n'étoit pas queſtion d'expoſer Sophie à un orage qui pouvoit opérer une découverte qui le faiſoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amuſans, il ſe diſpoſoit à partir, lorſque la dame elle-même s'offrit à ſes yeux. Sa marche, ſes regards, ſa parure, le ſon de ſa voix, tout exprimoit, tout peignoit les agitations de ſon ame. Un fauteuil ſe trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez, Monſieur, lui dit-elle, en reprenant haleine, qu'une femme qui a fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit, il y a huit jours, ce que j'oſe faire aujourd'hui, en eût été bien cruellement démenti par moi-même!..... J'eſpere, lui dit Jones, que ma chere Lady Bellaſton n'eſt point capable de rien croire légérement au préjudice d'un homme qu'elle a comblé de ſes bienfaits, & dont le cœur eſt trop ſenſible à la reconnoiſſance..... Senſible à la reconnoiſſance! dit-elle; Ciel, attendois-je de M. Jones

un diſcours auſſi froid qu'offenſant ?.... Pardon, madame, lui dit-il, ſi après les lettres que j'ai reçues de vous, la crainte de vous déplaire, tout innocent que je ſuis, m'empêche..... Ai-je donc un air ſi terrible ? interrompit la dame, en ſouriant.... Ai-je, en effet, apporté ici une phyſionomie menaçante ?... Si ce qu'on appelle honneur exiſte parmi les hommes, lui dit Jones, je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colere..... Vous vous rappellez ſans doute le rendez-vous donné chez vous-même ?.... Je m'y ſuis exactement rendu.... Et lorſque.... De grace, s'écria Mylady, n'entrez pas dans cet odieux récit..... Répondez à une ſeule queſtion, & je ſuis tranquille..... Avez-vous trahi mon honneur ? M'avez-vous ſacrifiée à Sophie ?

Jones tomboit aux genoux de Lady Bellaſton, & commençoit à débiter emphatiquement les proteſtations les plus ſolemnelles, lorſque Partridge entra dans la chambre, en criant de toutes ſes forces, elle eſt retrouvée! Elle eſt retrouvée!... Venez, venez, Monſieur.... Vous la verrez ſurement bientôt.... Mlle. Honora eſt déja ſur l'eſcalier, & demande à vous voir!... Cours, vîte, tâche de l'arrêter un moment, dit notre héros tout troublé, à Partridge.... Vous, madame, daignez, je vous en ſupplie, paſſer au plutôt der-

riere ce lit : c'eſt le ſeul endroit au monde où je puiſſe maintenant vous cacher..... Je crois, que de la vie on ne vit un plus maudit contre-tems. Très - maudit, en effet, dit la dame, en ſoupirant, & en paſſant derriere le rideau, au moment que madame Honora mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu! dit Honora, de quoi donc s'agit-il ici, M. Jones? Votre impertinent domeſtique vouloit à peine me laiſſer monter. J'eſpere, qu'il n'a pas ici les mêmes raiſons, qu'il avoit à Upton, pour m'interdire la porte? ..... Avouez, que vous ne m'attendiez pas? Mais, vous avez certainement enſorcelé ma maîtreſſe. Pauvre jeune demoiſelle! Je l'aime, en vérité, auſſi tendrement que ma propre ſœur.... Que vous ſerez ingrat, ſi vous n'êtes pas bon mari! ah, Monſieur, le ciel vous en punira.....

Jones, à la fois enchanté & déſeſpéré, pria inſtamment la Duegne de parler bas, à cauſe d'une dame malade, & prête à expirer dans la chambre voiſine.

Une dame? cria-t-elle encore plus fort: oui, oui, j'entends; une des dames de Monſieur, ſans doute!.... qu'il y en a dans le monde, M. Jones! Je crois, Dieu me pardonne, que celle chez qui nous logeons eſt un peu du métier. Je crois, du moins, m'appercevoir de jour en jour,

que Lady Bellaſton ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit.... Doucement! doucement, donc, lui dit Jones, en lui mettant la main ſur la bouche: ne vous ai-je pas dit, qu'on entend tout de la chambre prochaine?.... Eh, que m'importe? s'écria Honora, je ne calomnie perſonne: mais, certainement, tous les domeſtiques diſent hautement qu'elle a des rendés-vous fréquens dans certain endroit, qui n'eſt pas chez elle.... Oui, oui, je ſais ce que je dis: la maiſon eſt ſous le nom d'une vieille dame, mais c'eſt Lady Bellaſton qui en paye le loyer; & qui lui fait encore bien des préſens, par deſſus le marché..... Ici, Jones, perdant patience, ſe mit en devoir de faire abſolument taire Honora.

Eh pourquoi donc, M. Jones? s'écria-t-elle..... Quel diantre d'intérêt prenez-vous à une vieille folle, que vous connoiſſez à peine? Je ne dis d'elle, que ce que tout le monde m'en a dit. Il eſt vrai, qu'elle eſt riche: eh bien, qu'elle dîne deux fois; ſi c'eſt ainſi qu'elle l'a gagné, je m'en goberge. Moins de richeſſes, & plus de vertu: c'eſt ma morale.

Les domeſtiques de cette dame ſont des canailles, s'écria Jones à ſon tour, & déchirent injuſtement leur maîtreſſe.... Oh, ſans doute, répondit Honora, les domeſtiques ſont toujours des canailles: c'eſt

le mot propre; Mylady l'a toujours à la bouche..... Je ſuis bien certain, lui dit notre héros, que Sophie eſt très-éloignée de prêter l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que Mylady Bellaſton eſt ſa parente, & que je ne puis ſouffrir que vous parliez ainſi de ce qui appartient à Sophie. Si vous avez encore à me parler, deſcendons plutôt; car, je vous l'ai déja dit, nous avons à côté d'ici une femme mourante.

Ah, Monſieur! dès que cela vous fait de la peine, j'ai fini.... Voici une lettre de ma jeune maîtreſſe..... que ne donneroient pas bien des Lords pour en avoir autant?..... je ne le ſuis point, ma chere, répondit Jones (en prenant la lettre d'une main, & en lui donnant cinq guinées de l'autre) mais prends toujours ceci. Il la chargea enſuite, à l'oreille, de mille tendres remerciemens pour ſa chere maîtreſſe; & renvoya la Duegne très-ſatisfaite de la généroſité de M. Jones.

Lady Bellaſton ſortit alors de deſſous ſon rideau. Comment peindre ſa rage? ſa langue étoit incapable de rien articuler, des traits de feu ſortoient de ſes yeux, & ſes mouvemens ſeuls exprimoient les tranſports de ſon cœur. Cependant, elle n'eut pas plutôt recouvré l'uſage de la voix, qu'au lieu de donner cours au torrent de ſon indignation contre Honora,

& contre ſes propres domeſtiques, elle parut tout oublier pour ne penſer qu'à Jones.

Vous voyez, lui dit-elle, ce que je vous ai ſacrifié!.... Ma réputation, mon honneur ..... ſont perdus pour jamais! Et quel retour trouvai-je en vous? Négligée, mépriſée..... pour qui encore? pour une petite payſanne, pour une imbécille!.....

Quelles négligences, quels mépris, madame, avez-vous donc à me reprocher?

M. Jones, dit-elle, ne diſſimulons plus.... Si vous ne me trahiſſez point, il n'en eſt qu'une preuve ..... donnez-moi cette lettre.

Quelle lettre, madame? lui dit notre héros. Quoi! dit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette déteſtable meſſagere ne vous a pas remis une lettre?

Et pouvez-vous me demander, s'écria-t-il à ſon tour, que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la vie? En ai-je agi ainſi avec vous, madame? Et ſi j'étois aſſez ſcélérat pour trahir cette jeune & innocente perſonne, quelle certitude auriez-vous que je vous fuſſe plus fidele?..... Un inſtant de réfléxion vous convaincra, j'en ſuis bien ſûr, qu'un homme dans les mains de qui le ſecret d'une femme n'eſt pas en ſûreté, eſt le plus mépriſable de tous les hommes.

Cela eſt fort bien, monſieur ..... Je n'in-

ſiſterai point, pour vous rendre mépriſable à vos propres yeux. Cette lettre, d'ailleurs, ne m'apprendroit que ce que je ſais déjà ; & je vois trop ſur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore ſuivi d'une longue converſation que le lecteur, qui ne ſera point par trop curieux, me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer, que Lady Bellaſton devenant par degrés plus traitable, crut, ou feignit de croire que la rencontre de Jones avec Sophie étoit purement accidentelle ; & que Jones, rendit ſon innocence ſi palpable, qu'il y auroit de l'humeur en elle à bouder plus long-tems.

Il lui reſtoit pourtant au cœur une eſpèce de ſcrupule, par rapport au refus qu'avoit fait Jones de lui montrer la lettre de Sophie : tant l'amour eſt toujours injuſte dans ſes prétention !

Mylady Bellaſton, fut enfin bien convaincue que Sophie occupoit la premiere place dans le cœur de notre héros ; & cependant, toute haute, toute amoureuſe qu'étoit cette grande dame, il fallut bien ſe réſoudre à n'occuper que la ſeconde ; ou, pour s'exprimer ſuivant les loix, ſe contenter de l'uſufruit d'un bien, dont une autre avoit la propriété.

Après maintes conteſtations, il fut arrêté entre les parties, que Jones, à l'avenir,

verroit Mylady chez elle : attendu que Sophie, ſa Duegne, & les autres domeſtiques attribueroient les viſites de notre héros, à Miſſ Weſtern ; & qu'elle-même le croiroit ainſi.

Jones, toujours charmé de voir Sophie, à quelque prix que ce pût être, étoit fort content de cet arrangement ; & Mylady n'étoit pas peu ſatisfaite de pouvoir conſerver ſon amant, ſous le nom de Sophie, ſans avoir à craindre que Jones oſât pour ſon propre intérêt, ouvrir les yeux à ſa maîtreſſe. La premiere viſite fut fixée au jour ſuivant ; & Lady Bellaſton, après les politeſſes convenables de la part de Jones, prit congé de lui, & retourna chez elle.

CHAPITRE II.

Matieres diverſes.

DÈS que notre héros ſe vit ſeul, il ouvrit précipitamment ſa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'eſt pas poſſible, monſieur, de vous exprimer tout ce que j'ai ſouffert depuis votre départ de la maiſon; & comme j'ai des raiſons eſſentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il ſoit tard, à vous envoyer cette lettre par Honora, *qui m'a dit ſavoir votre demeure.*

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penſer à venir dans la maiſon où je ſuis, à moins que vous ne vouliez riſquer de tout découvrir: certains mots lâchés de la part de la dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçu quelques ſoupçons. Attendons quelques circonſtances plus favorables: il en peut arriver; ne précipitons rien. Je vous ſupplie, encore un coup, ſi mon repos vous eſt cher, de ne plus reparoître ici.

Cette lettre affligea Jones. Indépendamment du plaiſir qu'il s'étoit promis en revoyant ſouvent Sophie, il ſe trouvoit réduit à l'alternative la plus embarraſſante,

vis-à-vis Mylady Bellaſton. Il ſavoit trop, que cette dame ne ſe payoit pas aiſément d'excuſes ; & de retourner chez elle, après la défenſe de Sophie, c'eſt ce que nul pouvoir humain n'eût pu obtenir de lui.

Après bien des réfléxions, qui durant cette nuit tinrent lieu de ſommeil à notre héros, il ſe détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raiſon pour ne pas trop s'empreſſer à revoir Mylady Bellaſton, il crut au moyen de cette excuſe, pouvoir manquer au rendez-vous ſans la fâcher.

Son premier ſoin, en ſe levant, fut d'écrire à Sophie, ſous l'enveloppe d'Honora. Il dépêcha enſuite un autre courier à Lady Bellaſton, pour lui faire part de ſon incommodité, & de ſes excuſes. On lui rapporta bientôt cette réponſe.

Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir compter ſur vous cette après-midi ; & plus encore de la cauſe d'un contre-tems qui m'inquiéte. Ayez grand ſoin de vous, prenez les meilleurs médecins, & j'eſpere que tout ira bien.... Je ſuis, ce matin, ſi obſédée d'importuns, que je trouve à peine le moment de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P. S. *Je tâcherai de vous aller voir dans la ſoirée, vers neuf heures .... faites en ſorte d'être ſeul.*

M. Jones reçut alors une viſite de Me.

Miller ſon hôteſſe, qui après quelques politeſſes préliminaires, lui tint le diſcours ſuivant.

Je ſuis bien fâchée, monſieur, du ſujet qui m'amene ici : mais vous ſavez que j'ai deux filles, dont je dois conſerver la réputation ; ainſi, j'eſpere que vous me pardonnerez, ſi je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans ma maiſon, & ſur-tout la nuit. Il étoit deux heures ſonnées, monſieur, lorſque celle de la nuit derniere eſt ſortie !....

Je vous aſſure, madame, lui dit Jones, que celle qui eſt reſtée le plus tard [car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre] eſt une dame de condition, & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore ſa qualité, répondit l'hôteſſe, mais je ſuis bien ſûre qu'une femme qui ſe reſpecte un peu ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du ſoir, pour y reſter ſeule avec lui pendant quatre heures entieres. D'ailleurs, la conduite & les propos indécens des porteurs, fatigués de l'attendre, me ſuffiſent pour ſavoir à quoi m'en tenir. Partridge peut vous les répéter ; & ma ſervante les a tous entendus : paſſons ſur tout cela. Soyez certain, M. Jones, du vrai reſpect que j'ai pour vous. J'ignorois même, [indépendamment de votre généroſité envers mon couſin] à quel excès vous aviez pouſſé la vertu en

cette occaſion ; & je n'imaginois gueres à quelles extrêmités la miſere avoit conduit ce malheureux époux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit, lorſque vous me donnâtes avec tant de bonté ces dix guinées, que c'étoit pour un voleur de grand chemin ! Juſte ciel, quelle action ! .... Vous ſeul avez ſauvé cette famille infortunée ..... M. Alworthy n'a rien exagéré, lorſqu'il m'a peint votre bon caractère .... Mais, duſſé-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois, ma reconnoiſſance envers lui ſeroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer .... Non, M. Jones, non, daignez m'en croire : duſſent mes filles, & ma propre réputation n'être pas expoſées, j'oſerois encore, par le tendre intérêt que je prends à ce qui vous touche, vous marquer mes inquiétudes, à la vue d'un commerce ſi dangereux pour un jeune homme. Mais, encore un coup, j'ai deux filles, mon cher monſieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établiſſement, que des mœurs pures, & la bonté du caractère .... Et je me vois forcée, ſi vous rejettez ma priere, à vous ſupplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit Jones fort ému, (& qui au nom de M. Alworthy, avoit déja changé de couleur) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoi-

qu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun diſcrédit ſur votre maiſon, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; & ſi cela vous bleſſe, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en ſuis au déſeſpoir, Monſieur! lui dit Madame Miller: mais je ſuis convaincue que M. Alworthy lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre ſoupçon ſur la réputation de ma maiſon. A la bonne heure, Madame, lui dit aſſez ſéchement Jones.... J'eſpere, Monſieur, lui dit en ſoupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi: je ne me conſolerois jamais, d'avoir offenſé quelqu'un qui appartînt à M. Alworthy. Je n'en ai, en vérité, pas fermé l'œil de la nuit!... Je ſuis fâché d'avoir troublé votre repos, répondit Jones: faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter Partridge.

Dès que Jones ſe vit ſeul avec Partridge.... Eh bien, malheureux? lui dit notre Héros, combien ai-je encore à ſouffrir de ton imbécillité, ou plutôt de la mienne, en te gardant plus long-tems avec moi?... Ta maudite langue a donc juré ma perte?...

Quoi! s'écria le Pédagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis?

Qui t'a permis, traître, de raconter l'hiſ-

toire du vol de Barnet ? & d'en montrer l'Auteur ?

Si j'ai touché cette matiere, répondit Partridge, je ſuis bien ſûr de n'y avoir point penſé à mal : car, je me ſerois bien gardé d'en ouvrir la bouche, ſi ce n'eût été à ſes parens & à ſes amis, qui ſûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien, répondit notre Héros. Et qui t'a autoriſé, après toutes les défenſes que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. Alworthy ? qui t'a autoriſé, dis-je, à dire ici que je lui appartinſſe ?

Partridge, à cette ſeconde accuſation, nia avec ſerment d'être coupable. C'étoit, dit-il, Madame Honora, qui en deſcendant la veille, lui avoit demandé ſi M. Jones avoit des nouvelles de M. Alworthy ; & qui avoit été entendue par la ſervante de la maiſon. Que Madame Miller, ſans doute inſtruite par cette même ſervante, avoit prétendu ſavoir de lui Partridge, ſi ſon maître n'étoit pas ce M. Jones dont elle avoit tant entendu parler par M. Alworthy lui-même ; mais qu'il avoit très-fortement nié d'en rien ſavoir....

Il faut qu'elle ſoit ſorciere, Monſieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il eſt vrai, que j'ai vu l'autre jour une vieille femme à la porte, très-reſſemblante à celle que nous avons trouvée ſur la route, & qui nous a ſi bien

mouillés. C'eſt, je vous jure, une grande imprudence que de paſſer auprès d'une vieille femme, ſans lui donner quelque choſe, & ſur-tout quand elle nous regarde en face. Pour moi, je n'en rencontrerai jamais, ſans dire, à part moi, *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

La ſimplicité de Partridge fit éclater de rire notre Héros, & mit fin à ſa colere, qui pour dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de commenter ſur la juſtification de ce bon homme, il lui ordonna ſeulement de lui chercher au plutôt une chambre dans une autre maiſon.

CHAPITRE III.

Qui plaira, à ce qu'on eſpere, aux jeunes gens de l'un & l'autre ſexe.

PARTRIDGE n'eut pas plutôt quitté M. Jones, que M. Nightingale, avec qui notre Héros avoit contracté la plus grande intimité, entra dans ſa chambre, & le railla amicalement ſur ſa bonne fortune de la nuit derniere.

Jones, qui le croyoit inſtruit par l'hôteſſe, fit part à ſon ami du deſſein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas, lui dit Nightingale, nous décamperons donc enſemble, car mon deſſein n'eſt pas de coucher dans la maiſon, & je vous le dis ſous le ſecret.

Quoi! lui dit Jones, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi?

Non, répondit l'autre, mais l'appartement eſt trop petit, & ne me convient plus.... D'ailleurs, je m'ennuye dans ce quartier-ci; je veux me rapprocher du grand monde, & je vais loger dans Pallmall.... Et comptez-vous déloger ſans rien dire? répartit notre Héros.

Oh, je vous en réponds, lui dit l'autre. Je ne ſortirai pourtant pas ſans payer: mais,

j'ai des raiſons ſecretes pour ne pas dire adieu.

Pas ſi ſecretes, répondit Jones, & je n'ai pas été deux jours ici ſans les connoître.... votre départ coûtera bien des larmes.... Pauvre Nancy, que je vous plains!... Mon ami, vous avez trompé cette fille?... Elle gémira long-tems du malheur de vous avoir connu.

Que diantre voulez-vous? s'écria Nightingale: Eſt-ce ma faute? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouſe?

Non, répondit notre Héros, mais je ſuis fâché que vous ayez joué ſi ſérieuſement l'amour avec elle, & même en ma préſence. Je ne conçois en vérité pas comment la mere ne s'en eſt point apperçue.

Bon! s'écria Nightingale, & qu'auroit-elle vu?

Elle auroit vu, que vous aviez tourné la tête à ſa fille; que la pauvre enfant ne pouvoit déguiſer un moment ſa paſſion pour vous; que vous ne pouviez paroître, ou diſparoître, ſans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur, j'ai pitié d'elle; car je la crois, à tous égards, l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoiſſe.

Ainſi, répondit Nightingale, ſuivant votre doctrine, il ne ſera donc plus permis de s'amuſer avec les femmes, dans la crainte de les rendre trop amoureuſes?

Mon ami, lui dit Jones, vous m'entendez mieux : les femmes, à ce que je crois, ne s'enflamment pas ſi aiſément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire....

Quoi ! penſez-vous, interrompit l'autre, que j'aye abuſé de ſa crédulité, pour.....

Non, répondit Jones d'un air ſérieux, je ne penſe pas ſi mal de vous. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un deſſein formé de troubler le repos de la pauvre Nancy, ni d'en avoir prévu la conſéquence : je connois trop la bonté de votre caractere, pour vous croire coupable de cet excès de cruauté. Je vous ſoupçonne ſeulement d'avoir cherché à ſatisfaire votre vanité, ſans faire attention que Nancy pouvoit en devenir la victime ; & tandis que vous ne ſongiez qu'à votre amuſement, de lui avoir ſans doute donné lieu de ſe flatter que vos deſſeins étoient plus ſérieux. Car enfin, à quoi tendoient toutes ces pompeuſes deſcriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces proteſtations d'une tendreſſe auſſi généreuſe que déſintéreſſée ?... La ſuppoſiez-vous incapable de ſe les appliquer ? Ou (parlez-moi franchement) votre intention n'étoit-elle pas de l'attendrir en votre faveur ?

Par ma foi, mon cher Tom, s'écria

Nightingale, je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent Miniſtre !... Ainſi, pour peu que Nancy vous eût été favorable, vous euſſiez donc été trop religieux pour....

Oui, je le jure par l'honneur ! s'écria notre Héros.... Tom ! mon ami Tom ! lui dit en riant Nightingale, vous oubliez la nuit derniere.

Ecoutez, M. Nightingale, lui dit Jones, je ne prétends pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes mêmes m'ont été cheres ; mais je n'ai point à me reprocher d'en avoir trompé aucune ... je ſerois même au déſeſpoir, d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point, c'eſt de vous être fait aimer.

J'en ſuis réellement fâché, dit Nightingale ; mais le tems & l'abſence, la guériront bientôt ſans doute. C'eſt un remede, dont j'ai auſſi beſoin moi-même : car, je vous l'avouerai.... jamais femme ne me fut plus chere que la pauvre Nancy ! mais, il faut tout vous dire : mon pere m'a choiſi, pour épouſe, une riche héritiere que je n'ai jamais vue, & qui doit au premier jour arriver à Londres, pour terminer l'affaire... Vous ſouriez, je le vois ; ſans doute, vous n'en croyez pas un mot ? rien n'eſt pourtant plus véritable ; & j'en ſuis, d'honneur,

déſeſpéré. O ma Nancy ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au Ciel, que cela fût, s'écria Jones, pour le bonheur de tous les deux ! mais, vous ne comptez pas ſans doute, ſortir d'ici ſans lui dire adieu ?

C'eſt ce que je ne puis gagner ſur moi, répondit Nightingale, je ne pourrois ſoutenir cette ſcene, ni le déſeſpoir de cette pauvre enfant. De grace, mon ami, n'en dites rien ; mais mon deſſein eſt de partir ce ſoir, ou demain de grand matin.

Jones, après lui avoir donné ſa parole, témoigna à M. Nightingale qu'il ſeroit charmé de loger en même maiſon que lui ; & ſa propoſition fut acceptée avec grand plaiſir.

Ce M. Nightingale, dont nous aurons à parler un peu plus dans la ſuite, avoit ce qu'on appelle beaucoup de probité. Sa morale, en fait d'amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas qu'il fût à cet égard, ſans principes, comme la plupart de nos jeunes gens le ſont, ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins ſéduit & trompé plus d'une femme. Jones, toujours zélé défenſeur du ſexe, lui en avoit même déja fait des reproches un peu amers. Les fem-

mes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus cheres amies, doivent être honorées, cultivées, caressées, avec la plus vive tendresse ; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Hiſtoire abrégée de Madame MILLER.

NOTRE Héros, pour un malade, dîna aſſez bien ce jour-là. Il fut invité, l'après-midi, à prendre du Thé avec Madame Miller. Cette bonne femme, qui avoit appris, ſoit par Partridge, ou par quelqu'autre, que Jones appartenoit à M. Alworthy, ne pouvoit ſupporter la penſée de ſe ſéparer mal d'avec ſon jeune locataire.

Dès que le Thé fut pris, & qu'elle eut renvoyé ſes filles, Madame Miller témoigna à notre Héros toute ſa ſurpriſe, d'avoir eu chez elle, pendant pluſieurs jours, quelqu'un de cher à M. Alworthy, ſans en avoir rien ſu! hélas, Monſieur, dit-elle à Jones, vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & reſpectable Seigneur; ſouffrez que je vous l'apprenne.

Madame Miller raconta alors ſon hiſtoire, que nous allons abréger autant qu'il nous ſera poſſible.

Reſtée veuve d'un Miniſtre, avec deux enfans en bas âge, elle alloit infailliblement tomber dans la miſere, lorſque M. Alworthy, qui avoit connu ſon mari, ayant par hazard été inſtruit de la ſituation de la veuve, lui avoit écrit cette lettre:

MADAME,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon esprit, & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes, vous aideront mieux à la supporter que mes foibles conseils. Je me flatte même, qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mere, ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur, pour perdre de vue ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent jamais plus besoin de son secours.

Pardonnez, Madame, si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires, j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées, *que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs ; & croyez-moi, &c.*

M. Alworthy, continua l'hôtesse, ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres, il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison, & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 livres sterling, qu'elle avoit toujours reçue depuis.

Jugez, après cela, M. Jones ! (s'écria Madame Miller) jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce

reſpectable Seigneur! ... Ne me croyez donc pas indiſcrette, n'accuſez donc pas mes motifs, lorſque, connoiſſant les ſentimens de M. Alworthy pour vous, j'oſe vous ſupplier de craindre & d'éviter le danger du commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous ſont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. Jones; j'ai vécu plus que vous: daignez croire, que mes avis ne ſont dictés que par le zèle & l'amitié la plus ſincere! Sur-tout, ne prenez point en mauvaiſe part ce que je me ſuis crû forcée de vous dire, par rapport à la réputation de ma maiſon, & à celle de mes filles: vous ſentez, j'en ſuis convaincue, combien mes craintes ſont légitimes.

Vous n'avez pas beſoin de tant d'excuſes auprès de moi, Madame, lui dit Jones: vous ne m'avez point offenſé, & je ne puis qu'applaudir à vos raiſons. Mais ſouffrez que je vous déſabuſe de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. Alworthy: on vous a trompée, Madame; & ſans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne & reſpectable Seigneur. Je vous proteſte, que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas! Monſieur, répondit-elle, je le ſais; & je ſais même qui vous êtes: M. Alworthy m'a tout dit. Mais, je ſais en même tems, que fuſſiez-vous dix fois ſon

fils, il n'eût pas marqué plus de tendreſſe pour vous, qu'il n'en a ſouvent témoigné en ma preſence. Ne rougiſſez donc point de votre état: non, Monſieur, les perſonnes eſtimables ne vous en eſtimeront pas moins. Il n'eſt pas de naiſſances baſſes; mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'eſt point coupable; & ſi quelqu'un doit en rougir, ce ſont ceux de qui il tient l'être.

Puiſque vous me connoiſſez, Madame, dit Jones en laiſſant échapper un ſoupir, il faut donc vous inſtruire du reſte de mes infortunes....

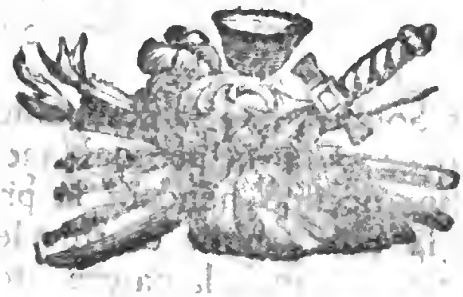
Il lui raconta alors toutes les circonſtances de ſon hiſtoire; mais ſans prononcer une ſeule fois le nom de Sophie.

Madame Miller en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui ſans doute euſſent été un peu longues, lorſque notre Héros voyant approcher l'heure où Mylady Bellaſton devoit arriver, dit à la bonne femme, en ſe levant, qu'il attendoit une viſite de la Dame qui étoit déja venue dans la maiſon; mais que cette viſite ſeroit la derniere, & qu'il en donnoit ſa parole.

Madame Miller eut d'abord quelque peine à ſe rendre. Elle céda enfin aux proteſtations de Jones, qui lui jura cent fois, que

c'étoit une femme de grande condition, & qu'il ne s'agiſſoit entr'eux que d'affaires très-innocentes.

Il ſe hâta de monter dans ſa chambre; où, depuis neuf heures juſqu'à minuit, il attendit très-vainement Mylady Bellaſton.



CHAPITRE V.

Scene intéreſſante.

ON ſe ſouvient, ou l'on a oublié, que notre Héros n'avoit pas dormi la nuit précédente. Il eſt pourtant bon de le ſavoir, pour ne pas être étonné de le trouver aujourd'hui encore au lit à onze heures du matin. Il eſt vrai, que le rendez-vous manqué de Lady Bellaſton, que l'inquiétude que lui cauſoit Sophie, que la compaſſion qu'il avoit conçue pour la petite Nancy, l'avoient aſſez occupé pendant la premiere partie de la nuit, pour écarter le ſommeil de ſes yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ſes droits, s'en étoit ſi bien reſſaiſie, que Jones eût peut-être encore dormi long-tems, ſi des cris douloureux, qui frapperent tout-à-coup ſon oreille, ne l'euſſent pas réveillé en ſurſaut.

Il fit monter Partridge, & lui demanda ce que ſignifioit le bruit qu'il entendoit en bas?

Hélas! Monſieur, lui dit le pédagogue, c'eſt miſſ Nancy, qui a des foibleſſes réïtérées; c'eſt ſa mere & ſa ſœur qui crient, & ſe lamentent autour d'elle! ....

Une ombre de triſteſſe, qui ſe répandit tout-à-coup ſur le viſage de Jones, frappa

Partridge, qui crut la diſſiper, en ajoutant d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à Nancy (ſuivant ce qu'il avoit appris de la ſervante) n'avoit en ſoi rien d'abſolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en ſavoir autant que ſa mere: Eh bien, c'eſt un enfant de plus pour l'hôpital; & voilà tout..... Pour Dieu, lui dit Jones en colere, finis tes imbécilles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui, ſoit toujours l'objet de ta joie? Cours, au plutôt chez madame Miller; demande ſi je puis la voir..... Mais non, demeure: tu vas faire encore quelque bêtiſe; j'irai moi-même.

Jones ſe hâta de s'habiller, & de deſcendre. Madame Miller étoit dans une chambre du fond, avec ſes deux filles: on introduiſit Jones dans la chambre à manger, d'où il envoya offrir ſes ſervices à cette bonne femme, au cas qu'ils puſſent lui être utiles en cette occaſion.

A ces mots, que l'hôteſſe avoit entendus, elle accourt à lui toute en larmes: Ah, M. Jones! lui dit-elle, vous êtes ſurement le meilleur des hommes. Mille & million de graces pour les offres que vous me faites; mais hélas! rien ne peut maintenant ſauver ma fille..... O mon enfant! ô mon cher enfant!..... C'en eſt fait, M. Jones..... Nancy eſt perdue pour jamais!....

Madame Miller apprit alors à notre hé-

ros, que M. Nightingale, après avoir ſéduit ſa fille, & l'avoir miſe dans un état qui n'étoit plus douteux, l'avoit abandonnée à toute l'horreur de ſon ſort, en quittant tout-à-coup la maiſon. Voyez, monſieur! s'écria alors madame Miller, jugez par cette lettre, s'il fut jamais un monſtre plus odieux que lui.

Comme il ne m'eſt pas poſſible de vous faire part d'une nouvelle auſſi cruelle pour moi, que pour vous-même, je prens le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéiſſance que je faſſe ma cour à une jeune & très-riche héritiere, qu'il m'a choiſie pour..... Ce mot affreux me coûte trop à écrire; & vous ſentez ſans doute combien un ſacrifice, qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime, doit coûter à mon cœur! La tendreſſe qu'a pour vous votre mere, doit vous encourager à lui confier les triſtes conſéquences de notre union, que l'on peut aiſément tenir ſecrettes, & dont je m'engage de payer abondamment tous les fraix. Je ſouhaite que vous ayez moins à ſouffrir de cet événement, que je n'en ai ſouffert moi-même. Rappelez toute votre vertu, employez tout votre courage, pour ſoutenir un coup auſſi ſenſible pour tous deux; pour pardonner à un amant, pour oublier un malheureux, que la certitude de ſa ruine a pu ſeule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de gra-

ce, c'eſt-à-dire, en qualité d'amant : mais, comptez toujours ſur la vive & ſincere amitié du fidele & infortuné

NIGHTINGALE.

Jones, après cette lecture, reſta quelques inſtans muet. Je ne puis vous exprimer, madame, dit-il enfin à la mere affligée, combien je ſuis indigné de cette lettre! Souffrez, pourtant, que je vous prie de vous conformer, en un point, à l'avis de celui qui a oſé l'écrire : ſongez à la réputation de votre fille..... Elle eſt perdue, monſieur! elle eſt perdue, ainſi que ſon innocence, s'écria madame Miller : la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre Nancy a reçu cette nouvelle; un évanouïſſement, qui a ſuivi cette affreuſe lecture, a rendu ſa honte publique. Mais ce malheur, tout horrible qu'il eſt, n'eſt pas encore celui qui dans cet inſtant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille, monſieur! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à ſa vie; nous l'avons envain arrêtée; elle a juré de ne point ſurvivre à ſon malheur. Hélas! je penſerois comme elle.... O mon enfant! Tel eſt donc le fruit de tant de ſoins? ... Barbare Nightingale! Tu nous as tous perdus! ....

Notre héros, les yeux baignés de larmes, partageoit, & ſoulageoit ſans doute

mieux la douleur de cette bonne mere, que n'eût peut-être fait un autre en s'épuiſant en inſipides verbiages.

Ah, dit madame Miller, j'ai éprouvé, je vois encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit ſentir, eſt au-delà de vos idées ! ..... la plus aimable, la plus douce, la plus ſoumiſe, la plus tendre des filles..... ô, ma chere Nancy ! je t'aimois trop : tu réuniſſois tous mes vœux. Aveugle que j'étois, dans mon eſpoir : c'eſt ta beauté qui cauſe ta ruine ! je voyois, ſans crainte, & même avec plaiſir, les attentions de ſon raviſſeur : je ne lui ſoupçonnois que des vues légitimes ; j'étois aſſez vaine pour eſpérer..... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre préſence, monſieur, n'a-t-il pas nourri & fortifié ces eſpérances par le langage de l'amour le plus pur, & le plus déſintéreſſé ? ſi ſes ruſes ont eu ſur moi quelque pouvoir, que n'ont-elles pas dû opérer ſur un enfant dont la candeur & l'innocence ſont tout le caractere ? .....

A ces mots, la petite Betſy accourut dans la chambre, en criant, maman ! maman, venez donc ſecourir ma ſœur ? ..... nous ne pouvons plus la tenir.

Madame Miller ordonna à Betſy de reſter quelques inſtans avec M. Jones, & courut à ſa fille aînée, en s'écriant du ton le plus

pathétique, juſte ciel ! conſerve-moi du moins celle-ci.

Notre héros, quoique vivement affligé lui-même, fit tous ſes efforts pour conſoler la petite fille, qui ſe déſeſpéroit de la maladie de ſa ſœur.

Madame Miller, en rapportant à ſon retour de meilleures nouvelles de Nancy, qu'elle avoit laiſſée un peu plus tranquille, ſe ſouvint qu'elle avoit dès la veille prié Jones à déjeûner, & lui en fit ſes excuſes.

J'eſpere, madame, lui dit notre héros, goûter bientôt un plaiſir plus délicieux pour moi, que celui dont vous daignez vous ſouvenir; & c'eſt en vous rendant ſervice, ainſi qu'à votre fille, que je vais tâcher de le trouver. Quel que ſoit le ſuccès de mon entrepriſe, comptez du moins ſur tout mon zèle. Ou je me trompe fort, ou malgré tout ce qui vient d'arriver, M. Nightingale n'eſt ni ſans remords, ni ſans amour pour votre fille. Si je trouve ces ſentimens dans ſon cœur, j'oſe encore me flatter que tout n'eſt pas déſeſpéré. Employez tous vos ſoins pour calmer Nancy, & pour vous conſoler vous-même. Je cours chez M. Nightingale; & j'eſpere que le ciel daignera ſeconder mes vœux.

*

CHAPITRE VI.

Entrevue de Mrs. JONES & NIGHTINGALE.

IL en eſt du bien, comme du mal que nous faiſons à autrui, il retombe preſque toujours ſur nous. Si l'homme généreux jouit de ſes propres bienfaits, preſque autant que celui qui les reçoit, je crois qu'il eſt peu de caracteres aſſez complettement diaboliques pour faire le mal ſans en reſſentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pourtant pas de cette derniere claſſe. Notre ami Jones le trouva, près de ſon feu, très-triſte, & rêvant profondément à la ſituation douloureuſe où il ſuppoſoit vraiſemblablement qu'étoit alors la pauvre Nancy. Dès qu'il apperçut ſon ami, il vola dans ſes bras. Vous arrivez fort à propos, lui dit-il, je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en ſuis fâché, lui dit Jones; ma préſence n'eſt point capable de vous égayer: je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoi qu'il en ſoit, je dois vous en inſtruire. Apprenez donc, qu'une famille entiere, dont vous avez cauſé la perte, eſt l'objet qui m'amène ici.

La pâleur de M. Nightingale, à ce pre-

mier début de M. Jones, ayant convaincu ce dernier que ſes conjectures n'étoient pas abſolument fauſſes, lui inſpira toute la confiance & la chaleur néceſſaires pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale, quoiqu'ému, quoique percé de plus d'un trait douloureux, l'écouta ſans l'interrompre.

Dès que notre héros eut fini ..... ce que j'entends, ô mon ami! lui dit Nightingale, me déchire le cœur. Quoi, le malheur a voulu que le ſecret de ma lettre ait été public? pauvre Nancy! ſa réputation auroit du moins été ſauvée; cet accident ſeroit reſté caché; elle n'en eût pas été moins aimable. Suppoſons même, qu'un époux un jour en eût eu connoiſſance, ſon propre intérêt l'eût ſans doute obligé de ſe taire.

Mon ami, lui dit Jones, ſoyons ſinceres; vous connoiſſez mieux Nancy. Son cœur eſt tellement à vous, vous l'avez ſéduite à tel point, que la perte de ſon honneur eſt peut-être le moindre objet de ſes regrets. C'eſt vous qu'elle regrette, c'eſt votre trahiſon ſeule qui fait périr, en un jour, & votre Amante, & ſa famille.

Ma trahiſon? s'écria Nightingale: Non, mon ami, elle a toujours mon cœur & ma tendreſſe! mon épouſe, quelle qu'elle

puiſſe être, ne les poſſédera jamais au même point.

En ce cas, lui dit Jones, comment eſt-il poſſible que vous l'abandonniez?

Hélas! comment faire autrement? répondit l'autre. Demandez-le à Nancy, repartit Jones, avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez réduite, elle ſeule peut vous donner un bon conſeil. Son intérêt, plus que le vôtre, devroit être maintenant la régle de votre conduite. Si c'eſt mon avis que vous demandez, s'écria notre Héros, rempliſſez ſon eſpoir, & celui de ſa famille: que dis-je? rempliſſez le mien propre; je vous avouë ſincérement, que vous l'aviez fait naître dès les premiers inſtans, que je vous ai vu auprès d'elle. Pardon, ſi je préſume aſſez de votre amitié pour vous dire ce que la pitié m'inſpire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais, votre propre cœur ſuffit pour juger ſi votre langage apprêté a pû faire illuſion non ſeulement à Nancy, mais à ſa mere même. Rendez-vous juſtice ſur cet article: je laiſſe à votre probité le ſoin de vous juger.

Je vous entends, lui dit Nightingale, en ſoupirant, & je vous dirai plus.... j'ai promis poſitivement; je le crains du moins, autant que je le crois.

Vous avez promis? lui dit notre Héros; & vous pouvez héſiter encore!

Mettez-vous en ma place, répondit l'au-

tre : je vous connois homme d'honneur, & incapable, en me conſeillant, d'en trahir les Loix. Indépendamment de toute autre conſidération, puis-je, avec honneur, après ce ſecret divulgué, épouſer cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua Jones, ſi le véritable honneur, qui au fond n'eſt que la bonté même, vous le dit, & l'exige?.... mais, puiſque vous m'oppoſez ce ſcrupule, permettez que je l'examine.

Pouvez-vous, ſans bleſſer ce même honneur, vous ſentir coupable d'avoir, ſous de fauſſes promeſſes, trompé une jeune perſonne ? de lui avoir, en abuſant de ſa crédulité, ravi ſon innocence ? Pouvez-vous, avec honneur, vous ſentir, vous connoître, vous avouer malgré vous-même, l'artiſan volontaire de l'opprobre, & de la deſtruction d'un Etre humain ? Pouvez-vous, avec honneur, enlever la réputation, la paix, la vie même, & peut-être plus encore, à cette aimable créature ? l'honneur ſe rappellera-t-il, ſans frémir, qu'elle eſt jeune, ſans art, & ſans défenſe ? que c'eſt cette jeune perſonne qui vous aimoit, qui ne reſpiroit que par vous, qui eût péri cent fois pour vous, qui eût crû faire un crime en vous ſoupçonnant un inſtant, & qui croyoit plaire encore plus en ſacrifiant tout à l'objet de ſa tendreſſe ?... L'honneur,

dis-je, peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets?

Votre raisonnement est juste, répondit Nightingale : j'adopte tous vos sentimens. Mais connoissez-vous bien le monde? Après un pareil esclandre [quoique de mon fait!] oserois-je avouer mon Epouse? Oserois-je encore me montrer?

Qu'entends-je; Ah, rougissez! Rougissez, s'écria Jones, d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser, en a fait votre femme: On peut accuser sa prudence, mais jamais sa vertu. Eh, qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter? Un tas de débauchés, de gens sans principes & sans mœurs, de sots, & de faux importans? Pardon, si je m'échappe: cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie, ombre éternelle du faux honneur.... quiconque a des notions du véritable ne pourra que vous applaudir. Mais, dussions-nous supposer le contraire, votre cœur, mon ami, ce cœur que je connois juste & sensible, peut-il manquer de vous en applaudir? Ce sentiment pur & délicieux qu'inspire toujours une action noble, juste & généreuse, n'est-il pas plus satisfaisant pour le cœur, que les louanges mal acquises de ce monde que vous craignez?... Pensez à l'alternative; jettez de bonne foi les yeux sur ces deux tableaux: Voyez, d'un côté, cette infortunée, cette tendre & crédule

amante, expirant dans les bras de ſa trop déplorable mere ! entendez ſon dernier ſoupir prononcer encore votre nom ! Ecoutez-la plaindre ſon ſort, ſans accuſer la cruauté de celui qui le cauſe ! Peignez-vous ſa famille déſeſpérée, déteſtant l'Auteur de ſa ruine, & périſſant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jettez enfin les yeux ſur votre malheureux enfant, ſans ſecours, ſans nom, ſans état, ſans appui, expirant dans l'opprobre, ou languiſſant dans la miſere ! ramenez alors vos regards ſur vous-même ; voyez, en vous, l'unique auteur de cette affreuſe Tragédie ; & réfléchiſſez un inſtant.

Voyez-vous vous-même, d'un autre côté, diſſipant d'un ſeul mot ces horreurs, rendant la vie à tant de malheureux.... Goutez la joye, jouïſſez des tranſports de cette aimable & tendre amante, volant, ou plutôt ſe précipitant dans vos bras ; voyez le ſang colorer de nouveau ſes joues pâles & livides, le feu de l'amour ranimer ſes yeux preſque éteints par les pleurs, & la reconnoiſſance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ſes ſentimens. Regardez, plus loin, ſa reſpectable mere, paſſant tout-à-coup de l'abyme du malheur au comble de la félicité, ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de ſa famille,

Quel bonheur ! quel plaiſir, ô mon ami ! de faire tant d'heureux en un inſtant.

Telle eſt, mon cher Nightingale, telle eſt l'alternative, tels ſont les deux tableaux que je recommande à votre attention.... je ne connois plus mon ami, ou ſon choix ſera bientôt fait.

Ah ! reconnois toujours ton ami, s'écria Nightingale ! mon cœur, pour être briſé, n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié lui avoit déjà parlé pour Nancy ; & plût au ciel que je ne l'euſſe jamais expoſée au malheur dont elle gémit !..... croyez-moi, M. Jones, j'ai longtems combattu, j'ai longtems lutté contre moi-même, avant que de me réſoudre à tracer cette lettre fatale qui cauſe aujourd'hui tant de maux. Si je n'avois que mon cœur à conſulter, j'épouſerois ma Nancy dès demain : je le voudrois, j'en atteſte le ciel ! mais, puis-je imaginer, pouvez-vous imaginer vous-même, que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien ? d'un pere, qui s'eſt engagé d'un autre côté ; & qui dès demain doit me préſenter à la riche héritiere qu'il me deſtine ?

Je ne connois pas votre pere, répondit Jones : mais, ſi j'étois aſſez heureux pour l'abattre, promettez-vous de rendre la vie à Nancy, & à ſa mere ?

De toute mon ame ! répondit Nightin-

gale ; avec autant d'ardeur, que je recherche ma propre félicité..... eh, où puis-je mieux la trouver ? ..... ſi Nancy connoiſſoit les larmes que j'ai verſées, & tout ce que j'ai ſouffert depuis hier, je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour ne m'a jamais bien parlé que pour elle : l'honneur ſeul, ou plutôt ſon fantôme combattoit mes remords. Oh, mon ami ! vous l'avez terraſſé ; & je me ſens digne de vous. S'il eſt poſſible que mon pere conſente à mes vœux, je ſuis le plus heureux des hommes.

Eh bien, je l'entreprends, lui dit Jones. Quelque face que je puiſſe donner à cette affaire, n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere, avouez-le, n'eût ſans doute pas tardé à ſavoir de quoi il s'agit, les avantures de ce genre font des progrès rapides dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureuſement éprouvé. D'ailleurs, ſi nous ne prévenons pas au plutôt les accidens qui peuvent arriver, & que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il ſoit deux jours, la fable & l'horreur du Public. Laiſſez-moi donc agir. S'il eſt quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere, il ſera ſenſible à ce que je lui prépare : indiquez-moi ſeulement ſa demeure, je ne perdrai pas un moment. Quant à vous, mon ami, hâtez-vous, ſi vous l'aimez, de voler chez Nancy ; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le ſpec-

tacle qui vous attend dans cette maiſon de douleur, vous prouvera que je ne vous ai rien exageré.

Nightingale conſentit à tout. Il donna l'adreſſe de ſon pere à notre Héros, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ſes efforts ne fuſſent infructueux auprès d'un homme auſſi avare qu'entier dans ſes volontés.... attendez, dit-il, tout-à-coup à Jones ?... ſi vous lui diſiez que je ſuis déjà marié, il ſe rendroit peut-être plus traitable ? Voyez, éprouvez ce moyen extrême; j'aime aſſez Nancy pour le haſarder, quelle qu'en puiſſe être l'iſſue.

Jones approuva l'idée de ſon ami, & partit pour chercher le vieux Richard, tandis que Nightingale alloit rendre la vie à ſon Amante.

CHAPITRE VII.

Entrevue de JONES, *& du pere de M.* NIGHTINGALE. *Arrivée d'un nouveau perſonnage.*

LE pere de M. Nightingale, après avoir jadis fait ſa fortune dans le commerce, avoit quitté la marchandiſe, & ne commerçoit depuis long-tems qu'en argent, celle de toutes les denrées dont il connoiſſoit mieux les avantages & qu'il ſavoit toujours employer utilement ſoit au ſervice du Public, ou à celui des particuliers. Cet homme, en un mot, n'étoit qu'argent, ne connoiſſoit qu'argent, n'entendoit, ne voyoit, & ne rêvoit qu'argent : Philoſophe d'ailleurs, & qui maître de ſes paſſions,

Avoit ſu réunir dans le fond de ſa caiſſe,
Ses craintes, ſes déſirs, ſes vœux & ſa tendreſſe.

La fortune, dans ſon quart-d'heure le plus fantaſque, n'eût pû je crois choiſir en notre ami Jones, un Ambaſſadeur moins propre à traiter avec un pareil perſonnage.

Auſſi, Dieu ſait comme notre Héros en fut reçu, lorſqu'après un aſſez long préambule, il eut appris au bon homme que ſon fils étoit marié à Miſs Nancy Miller !

Le détail de cette ſcene, qui fut très-longue, ne me paroît pourtant pas aſſez intéreſſant, pour être rapporté, ſurtout dans les circonſtances préſentes, où nous avons bien mieux à faire: les propos, les emportemens, les menaces d'un pere auſſi dur qu'avare, & qui ſe voit trompé dans ſes eſpérances, ſont très-aiſés à préſumer.

La tempête étoit à ſon plus haut point, lorſque le frere du fougueux vieillard arriva dans ſon Cabinet.

Ces deux gens, quoique parens ſi proches, étoient de caracteres totalement oppoſés. Le frere, arrivant, avoit auſſi été élevé dans le commerce: mais, il ne s'étoit pas plutôt vu un fond de 6000 livres ſterling, que renonçant à tout autre eſpoir de fortune, il s'étoit retiré à la campagne, où depuis vingt-cinq ans il vivoit heureux avec une épouſe fort enjouée, qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille, enfant gâté à tous égards, & qui, pour ne point quitter ſes parens, avoit depuis peu refuſé un établiſſement conſidérable.

La jeune perſonne que M. Nightingale pere avoit deſtinée à ſon fils, étoit du voiſinage de ſon frere, & très-liée avec ſa niece. C'étoit même à propos du mariage projetté, que Nightingale, frere, étoit venu en ville, non pas pour en hâter l'accompliſſement, mais pour le rompre s'il

étoit poſſible, attendu les nombreuſes imperfections tant corporelles que ſpirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de ſon neveu avec Nancy, qu'il connoiſſoit; & lorſque ſon frere eut bien purgé ſa bile, ſur ce ſujet, il lui parla ainſi.

Si vous étiez un peu plus de ſang froid, mon frere, je vous demanderois ſi c'eſt pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous ſeul, que vous aimez aujourd'hui votre fils? Vous me répondriez, du moins je le ſuppoſe, que c'eſt pour l'amour de lui-même; & ſans doute, que c'eſt ſon bonheur ſeul que vous cherchiez dans l'alliance propoſée.

Mais, mon frere, les regles de bonheur que nous nous aviſons de preſcrire à autrui, m'ont toujours paru fort abſurdes; & la puiſſance de quiconque inſiſte ſur un point ſi délicat, n'offrit jamais rien à mes yeux que de tyrannique. C'eſt une erreur vulgaire, je le ſais: mais ce n'eſt pas moins une erreur. Et ſi ſon abſurdité eſt ſenſible, c'eſt ſur-tout lorſqu'il s'agit du mariage, dont la félicité eſt attachée à l'affection ſubſiſtant entre les parties.

J'ai donc toujours penſé, que le choix des parens pour leurs enfans, dans cette occaſion, étoit d'autant moins raiſonnable, que rien ne peut commander à l'amour; que cette paſſion, ſoit par elle-même, ſoit par

la perverſité de notre nature, hait tellement tout ce qui ſent la contrainte, que ſouvent la perſuaſion même a ſuffi pour la révolter.

Je conviens, cependant, que les parens, duſſent-ils n'être pas bien ſages, doivent être conſultés; qu'ils peuvent même, en certains cas, employer légitimement la voix négative. Mon neveu, à cet égard, eſt par conſéquent coupable envers vous. Mais, procédons de bonne foi, mon frere: n'y avez-vous pas un peu contribué? N'avez-vous point, par de fréquentes déclarations ſur ce ſujet, laiſſé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus, au cas que la fortune d'une épouſe ne quadrât pas avec vos idées? N'eſt-ce pas peut être ce motif ſeul qui allume aujourd'hui votre colere? & ſi votre fils a péché dans un ſeul point contre ce qu'il vous doit, n'avez-vous pas d'un autre côté excédé les bornes de l'autorité paternelle, en lui choiſiſſant, en lui marchandant une épouſe qu'il ne connoît pas, que vous ne connoiſſez pas vous-même, & que vous rougiriez d'avoir propoſée, ſi la moindre partie de ce que je ſais d'elle vous étoit révélé?

J'avoue pourtant toujours, que votre fils a commis une faute; mais cette faute n'eſt ſûrement pas impardonnable. Il a agi, ſans votre conſentement, dans une matiere où il auroit dû le demander: mais, c'eſt auſſi

auſſi dans une matiere où lui ſeul étoit principalement intéreſſé. Vous ne pouvez diſconvenir, que l'intérêt ſeul ne fut en cette occaſion la regle de vos idées: mais, ſi malheureuſement il n'a point penſé de même, s'il s'eſt trompé dans les notions du vrai bonheur, prétendez-vous, mon frere, au cas que votre fils vous ſoit cher, le rendre encore plus malheureux? Voulez-vous aggraver les triſtes conſéquences de ſon engagement, & réaliſer des malheurs qui n'arriveront peut-être pas, s'il trouve en vous un pere? Voulez-vous, en un mot, parce que vous n'avez pû le rendre auſſi riche que vous le prétendiez, employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la miſere?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. Orphée & Amphion ont rendu ſenſibles des Etres abſolument inanimés. Rien de plus étonnant! mais, ni l'Hiſtoire, ni la Fable, n'ont oſé haſarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le pathétique du raiſonnement.

M. Nightingale, pere, au lieu de répondre directement au diſcours de ſon frere, ſe contenta de lui dire, qu'ils n'avoient jamais été de même avis ſur l'éducation des enfans. Je voudrois, ajouta-t-il, que vous ne vous fuſſiez mêlé que de celle de votre fille, ſans vous être ingéré de vouloir élever mon fils, qui n'a pû, je crois, que très-

peu profiter de vos préceptes, encore moins de vos exemples.

Il eſt vrai, que le jeune Nightingale, qui étoit le filleul de ſon oncle, avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec ſon pere. Auſſi, l'oncle l'aimoit preſque autant que ſa propre fille.

Jones étoit enchanté de ce bon-homme; & lorſqu'ils s'appercurent que rien ne pouvoit calmer cet obſtiné pere, notre Héros emmena l'oncle, qui vouloit voir ſon neveu, chez Madame Miller.

CHAPITRE VIII.

Evénemens ſurprenans.

JONES, à ſon retour chez lui, trouva la face des choſes totalement changée. La mere, les deux filles, & le jeune Nightingale étoient à table, ſoupant enſemble; & l'oncle, qui étoit connu dans la maiſon, y entra ſans cérémonie.

Il embraſſa Miſſ Nancy, en qualité de niece, & complimenta ſon neveu, avec autant de cordialité, que s'il eût épouſé ſon égale à tous égards.

Ce début avoit fait pâlir Nancy, & ſon prétendu mari, & tous les deux étoient fort embarraſſés de leur contenance. Mais Madame Miller, qui avoit cherché une occaſion de paſſer dans une chambre à côté, ayant fait appeler Jones, le ſurprit fort, lorſque, ſe jettant à ſes pieds, cette bonne femme toute en larmes le nomma cent fois le ſauveur de ſa famille, & lui apprit que M. Nightingale, dès le lendemain matin, épouſeroit ſa fille.

Cette nouvelle tranſporta notre héros de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoiſſance de ſon hôteſſe, qu'il ramena enfin dans la

CHAPITRE IX.

Concluſion de ce Livre.

ON n'avoit pas été tranquille en bas : les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pu recueillir de ce véhément dialogue, il n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de Nancy, de ſa mere, & de notre héros même.

Lorſque la compagnie fut raſſemblée, l'altération de toutes les phyſionomies devint viſible ; la gaieté n'oſa plus ſe montrer qu'avec un air contraint.

On quitta la table, une demie-heure après ; & l'oncle emmena ſon neveu, qui aſſura Nancy, qu'il reviendroit de grand matin pour remplir ſes promeſſes.

Jones, quoique le moins intéreſſé dans l'avanture, fut celui qui en craignit le plus les ſuites. Tandis qu'il délibéroit s'il étoit à-propos de dévoiler ſes craintes à la petite famille, la ſervante de la maiſon vint l'avertir qu'une dame le demandoit avec empreſſement..... Il ſe hâta d'y courir : c'étoit madame Honora, qui lui apportoit de ſi terribles nouvelles, concernant Sophie, que notre héros, oubliant tout-à-coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ſes hôteſſes, ne penſa plus qu'à ſes propres

malheurs, & ſe livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le lecteur ne peut être inſtruit de ces triſtes événemens, qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce ſera le ſujet du livre ſuivant.

Fin du Tome Second.

Digitized by Google

Pardon, Monſieur, lui dit Nightingale: mais je penſe autrement. Non-ſeulement l'honneur, mais la conſcience, mais l'humanité même exigent que je rempliſſe mes engagemens. Non, mon oncle, j'y ſuis déterminé, & je veux l'épouſer... Vous le voulez, Monſieur? s'écria l'oncle: j'attendois peu ce mot de votre part. S'il s'adreſſoit à votre pere, à la bonne heure; à peine a-t-il mérité que vous le connuſſiez: mais à moi, qui vous ai élevé, qui fus toujours votre ami, je ne le conçois pas! Quelles impreſſions avez-vous donc priſes, depuis que vous m'avez quitté?..... Ma fille, que j'ai élevée, ainſi que vous, comme mon amie, oſa-t-elle jamais contredire mes conſeils?

Vous ne lui en donnâtes ſurement jamais en pareil cas, répondit Nightingale; j'ai peine à croire, que vos ordres mêmes, puſſent lui faire ſacrifier l'objet de ſes inclinations.

N'inſultez point ma fille! s'écria vivement l'oncle, n'inſultez pas mon Henriette! Son éducation me répond de ſa ſoumiſſion aveugle à toutes mes volontés. En lui laiſſant faire les ſiennes, je l'ai habituée à ne jamais me réſiſter.

Je n'ai pas prétendu, lui dit Nightingale, inſulter ma couſine, que j'eſtime autant que je l'honore. Mais je ſuis convaincu que vous ne lui donnerez jamais

un ordre auſſi ſévere que l'eſt celui que je reçois de vous..... Mais, de grace, mon cher oncle, retournons à table : la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre abſence. Permettez que je vous ſupplie, de ne rien dire qui puiſſe attriſter la pauvre Nancy, ou ſa mere.

J'y conſens, répondit l'oncle, mais à une condition : c'eſt que vous veniez me reconduire chez moi, pour que nous puiſſions jaſer encore quelques inſtans en liberté ſur cette affaire. Je voudrois, je l'avoue, malgré la ſtupide obſtination de mon frere, qui ſe croit pourtant un très-habile homme ! préſerver ma famille de tout établiſſement peu avantageux.

Nightingale, qui connoiſſoit ſon oncle pour n'être pas moins entêté que ſon pere, lui promit de l'accompagner. Ils revinrent enſuite dans la ſalle à manger, où le vieil oncle promit de montrer le même viſage qu'auparavant.

TABLE

DES CHAPITRES

Du Tome Second.

LIVRE NEUVIEME.

Contenant douze heures.

CHAP. I. *Avanture ſurprenante.* Page 1
CHAP. II. *Arrivée de Jones, & de la dame inconnue dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles avantures.* 10
CHAP. III. *On pouvoit s'y attendre.* 14
CHAP. IV. *Eclairciſſement.* 20

LIVRE DIXIEME.

Qui contient environ douze heures.

CHAP. I. *Arrivée d'un gentilhomme Irlandois. Grandes avantures dans l'hôtellerie.* 24
CHAP. II. *Converſation de l'hôteſſe avec ſa ſervante. Arrivée d'une autre jeune demoiſelle dans l'hôtellerie.* 29
CHAP. III. *Grande découverte.* 37

LIVRE DOUZIEME.

Contenant les mêmes trois heures que les précédens.

CHAP. I. *Dans lequel M. Weſtern ne trouvant point ſa fille, trouve autre choſe qui met fin à ſa pourſuite.* 117
CHAP. II. *Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Avanture du mendiant.* 122
CHAP. III. *Autres avantures, aſſez peu intéreſſantes.* 128
CHAP. IV. *A-peu-près comme le précédent.* 134
CHAP. V. *Converſation de Jones, & de M. Dowling.* 136
CHAP. VI. *Voyage nocturne. Etrange avanture.* 142
CHAP. VII. *Avanture dangereuſe. Arrivée de Tom Jones, & de Partridge à Londres.* 152

LIVRE TREIZIEME.

Contenant l'eſpace de trois jours.

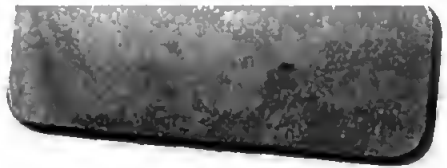
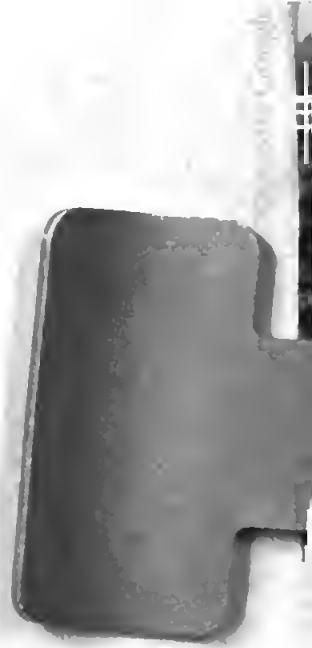
CHAP. I. *Extrait d'invocation.* 158
CHAP. II. *Jones à Londres.* 162
CHAP. III. *Projet de madame Fitz-Patrick. Sa viſite à Lady Bellaſton.* 167
CHAP. IV. *Viſites.* 172
CHAP. V. *Avanture de Jones dans ſon nouvel appartement.* 176

CHAP. VI. *Evénement du déjeûné. Observation ſur l'éducation des filles.* 187
CHAP. VII. *Jones au bal.* 196
CHAP. VIII. *Scene pathétique.* 207
CHAP. IX. *Bien différent du précédent.* 215
CHAP. X. *Qui, bien que court, peut être attendriſſant.* 220
CHAP. XI. *Surpriſe pour le lecteur.* 225
CHAP. XII. *Concluſion du treizieme livre.* 237

LIVRE QUATORZIEME.

Contenant trois jours.

CHAP. I. *Lettres, & autres matieres de galanterie.* 242
CHAP. II. *Matieres diverſes.* 252
CHAP. III. *Qui plaira, à ce qu'on eſpere, aux jeunes gens de l'un & l'autre ſexe.* 259
CHAP. IV. *Hiſtoire abrégée de madame Miller.* 265
CHAP. V. *Scene intéreſſante.* 270
CHAP. VI. *Entrevue de meſſieurs Jones & Nightingale.* 276
CHAP. VII. *Entrevue de M. Jones & du pere de M. Nightingale. Arrivée d'un nouveau perſonnage.* 285
CHAP. VIII. *Evénemens ſurprenans.* 291
CHAP. IX. *Concluſion de ce livre.* 295

Fin de la Table du Tome Second.

005637186